

Gasparin, Agénor de (1810-1871). Les Tables tournantes, par le Cte Ag. de Gasparin. 2e édition. [Suivi de "Trente ans après", par M. Thury.]. 1888.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

166

LES

TABLES TOURNANTES

8R
8521

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS

- ANDALOUSIE ET PORTUGAL, 2^e édition.
AU BORD DE LA MER, 2^e édition. Un volume grand in-18.
LA BANDE DU JURA. — Les Prouesses, 2^e édition. Un volume grand in-18.
— Premier voyage, 2^e édition. Un volume grand in-18.
— Chez les Allemands. — Chez nous, 2^e édition. Un volume grand in-18.
— A Florence, 2^e édition. Un volume grand in-18.
A CONSTANTINOPLE, 4^e édition. Un volume grand in-18.
A TRAVERS LES ESPAGNES, 5^e édition. Un volume grand in-18.
CAMILLE, 3^e édition. Un volume grand in-18.
DANS LES PRÉS ET SOUS LES BOIS, 5^e édition. Un volume grand in-18.
JÉSUS. Quelques scènes de sa vie terrestre, 2^e édition. Un volume in-18.
LES HORIZONS CÉLESTES, 12^e édition. Un volume grand in-18.
LES HORIZONS PROCHAINS, 12^e édition. Un volume grand in-18.
LES TRISTESSES HUMAINES, 9^e édition. Un volume grand in-18.
VESPER, 7^e édition. Un volume grand in-18.
VOYAGE AU LEVANT, 4^e édition. Deux volumes grand in-18.

OUVRAGES

DE M. LE COMTE AGÉNOR DE GASPARIN

- L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. — PRINCIPES ET INTÉRÊTS, 4^e édition. Un volume grand in-18.
LA BIBLE, 2^e édition. Deux volumes grand in-18.
LE BONHEUR, 9^e édition. Un volume grand in-18.
LE BON VIEUX TEMPS, 6^e édition. Un volume grand in-18.
LA CONSCIENCE, 6^e édition. Un volume grand in-18.
DISCOURS POLITIQUES, 5^e édition. Un volume grand in-18.
LES DROITS DU CŒUR, 4^e édition. Un volume grand in-18.
LES ÉCOLES DU DOUTE ET L'ÉCOLE DE LA PAIX, 4^e édition. Un volume gr. in-18.
L'ÉGALITÉ, 6^e édition. Un volume grand in-18.
L'ÉGLISE SELON L'ÉVANGILE, 2^e édition. Deux volumes grand in-18.
L'ENNEMI DE LA FAMILLE, 6^e édition. Un volume grand in-18.
LA FAMILLE, SES DEVOIRS, SES JOIES ET SES DOULEURS, 12^e édition. Deux volumes grand in-18.
LA FRANCE, NOS FAUTES, NOS PÉRIIS, NOTRE AVENIR, 5^e édition. Deux volumes grand in-18.
UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE, 6^e édition. Un volume grand in-18.
INNOCENT III, 5^e édition. Un volume grand in-18.
LA LIBERTÉ MORALE, 5^e édition. Deux volumes grand in-18.
LIBERTÉ RELIGIEUSE, 4^e édition. Un volume grand in-18.
LUTHER ET LA RÉFORME AU XVI^e SIÈCLE, 7^e édition. Un volume grand in-18.
PENSÉES DE LIBERTÉ, 6^e édition. Un volume grand in-18.
PAROLES DE VÉRITÉ, 5^e édition. Un volume grand in-18.
LES PERSPECTIVES DU TEMPS PRÉSENT, 5^e édition. Un volume grand in-18.
QUESTIONS DIVERSES, 4^e édition. Un volume grand in-18.
TROIS PAROLES DE PAIX, 4^e édition. Un volume in-18.

- APPEL AU PATRIOTISME ET AU BON SENS. Brochure.
LA DÉCLARATION DE GUERRE, 2^e édition. Brochure.
LES RÉCLAMATIONS DES FEMMES, 3^e édition. Brochure.
LA RÉPUBLIQUE NEUTRE D'ALSACE, 2^e édition. Brochure.
PAGANISME ET CHRISTIANISME, 3^e édition. Deux volumes grand in-18.

LES
ABLES TOURNANTES

PAR
LE C^{TE} AG. DE GASPARI

*Un livre doit se défendre
lui-même.*
C^{TE} AGÉNOR DE GASPARI.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AU LECTEUR

M. Figuiier vient de publier le second volume des *Mystères de la Science*.

Rencontrant sur son chemin, et le phénomène des tables tournantes, et le livre éminent consacré par le comte Agénor de Gasparin à l'examen du sujet, M. Figuiier, en un tour de plume, exécute l'un et l'autre.

Les phénomènes ont la vie dure.

Exécutés ou non, les livres ne meurent pas.

Le phénomène se permettra de vivre... fidèle à la mauvaise habitude qu'il tient de ses devanciers.

Le livre? — « Un livre, a dit Agénor de Gasparin, doit se défendre lui-même. »

Le livre se défendra.

On comprend dès lors pourquoi, en face du verdict de M. Figuier, nous plaçons sous ce titre: *les Tables Tournantes*, la série des expériences, des études, des preuves, des conclusions d'Agénor de Gasparin, réservant à un autre temps la réimpression du reste de l'ouvrage, que, pressés de l'heure, nous ne pouvons exécuter aujourd'hui.

M. Figuier, dans sa revue à vol d'oiseau, use d'un procédé facile et douteux: la suppression de ce qui invalide ses arrêts.

Ainsi, reproduisant le procès-verbal de la séance du 8 octobre 1853, M. Figuier en supprime trois paragraphes (*pages 40, 41*)¹, lesquels émettant, de la part de M. de Gasparin lui-même, un doute sur la valeur de l'expérience, montrent avec quelle ponctualité, avec quelle impartialité, de quelle ferme résolution l'auteur des *Tables*

1. Comme il a supprimé ceux des pages 37, 39, etc.

Tournantes refuse le nom de *preuve*, à tout fait incertain.

Ainsi, M. Figuiet, lorsqu'il s'agit des preuves matérielles, des preuves scientifiques du phénomène, supprime, hardiment, les pages XX, XXI, XXII, qui fournissent celles-là, les pages 65, 66, 67, 68, 69, qui établissent celles-ci.

Ainsi (ne faut-il point réduire à l'absurde jusqu'aux expressions qu'emploie l'auteur des *Tables Tournantes* ?), M. Figuiet, rencontrant celle-ci : *le fluide*, veut bien nous apprendre que les fluides n'existent pas, que la science les a condamnés, et supprime (pages 160, 161, 208, 209, 210, 211, 212), le sens que, trente ans avant l'anathème qui foudroie les fluides, le comte de Gasparin attribue, lui-même, au terme dont il se sert.

Ces mutilations opérées, délivré des très compromettantes pièces du procès qu'il vient de supprimer, M. Figuiet prononce la sentence suprême : IMPOSSIBLE !

Impossible ? — Le mot est aujourd'hui singulièrement discrédité : demandez à Edison.

Tout n'est pas dit, cependant.

Il y a LES FAITS.— Ces misérables faits qui restent là, debout, obstinés, indéniables, sans qu'un seul manque à l'appel.

Que faire des faits ?

Vous allez voir.

Aux faits, M. Figuiet oppose... des suppositions.

L'homme dont M. Figuiet s'apprête à démentir les assertions ; l'homme dont les investigations exactes, répétées, sévères ; l'homme dont les dénonciations de l'erreur, dont les proclamations de la vérité ont dicté, non seulement les deux volumes des *Tables Tournantes*, mais ont rempli la vie entière, cet homme n'est peut-être pas un esprit facile aux illusions. — N'importe ! M. Figuiet, qui fait au comte Agénor de Gasparin la grâce de croire à sa loyauté, ne fait cet honneur : ni à son intelligence de la juger assez développée, ni à sa perspicacité de l'estimer assez exercée, ni à sa clairvoyance de l'imaginer assez lumineuse, ni à son bon sens de le présumer

assez solide pour ne se point laisser abuser par des fraudes pratiquées en plein jour, dix mois durant ¹, devant témoins, sous ses yeux.

Prenons les suppositions de M. Figuiet.

Sans les suppositions, ne l'oublions pas, son procès est perdu.

Donc, M. Figuiet *suppose*.

M. Figuiet suppose : qu'aux objections qui, dans le temps, lui ont été présentées, Agénor de Gasparin n'a pas répondu.

Or quatre-vingt et quatorze pages de réponses ² aux objections viennent démolir la supposition de M. Figuiet.

M. Figuiet suppose : que « cette opinion s'est unanimement accréditée, que, parmi les amis et les personnes qui concouraient aux expériences de l'auteur, il s'en était trouvé quelques-unes qui s'étaient fait un jeu de faire agir la table selon

1. Et plus.

2. Pages 99 à 193.

les désirs de l'Amphitryon Vaudois; et Agénor de Gasparin n'a jamais rien écrit pour détruire cette opinion ¹. »

Or, « *l'opinion unanimement accréditée* » que suppose M. Figuier, ne s'est pas une fois produite chez les spectateurs, examinateurs, contrôleurs divers, nombreux, sans cesse renouvelés, des expériences de M. de Gasparin.

Or, le dessein de « *faire agir la table selon les désirs de l'Amphitryon Vaudois* » que suppose M. Figuier, ne s'est jamais ni formé, ni exécuté, par cette raison que *l'Amphitryon Vaudois* — qui était Français — n'a jamais ni éprouvé, ni manifesté; au sujet des tables tournantes, d'autre désir que celui-ci : *Voir vrai*.

Or, le silence gardé par Agénor de Gasparin qui « *n'a jamais rien écrit pour détruire cette opinion* » — se trouve, comme toutes les suppositions de M. Figuier, démenti, radicalement, à chacune des deux cent vingt-deux pages du présent volume (voir en particulier les annexes), qui, énumérant les faits, établissant les contrôles, accumulant les preuves, étreignent les soupçons

¹ *Mystères de la Science, vol. II, page 579.*

un à un, corps à corps, les terrassent à coups d'évidences, et les laissent écrasés sur le sol ¹.

M. Figuiet a épuisé la liste de ses suppositions, vous le pensez? — Vous vous trompez.

Comprenant bien que : *le mouvement sans contact* constitue l'irrécusable preuve du phénomène obtenu par l'auteur des *Tables Tournantes*, M. Figuiet suppose : « qu'Agénor de Gasparin n'a jamais pu parvenir à le reproduire devant des personnes que l'annonce du fait avait, à juste titre, extrêmement impressionnées, pas plus devant les amis qu'il comptait au sein de l'Académie des Sciences que devant les magnétiseurs qui le sollicitaient de les rendre témoins du phénomène. »

Or : ni un académicien, ni un magnétiseur n'est venu *solliciter* en Suisse, où M. de Gasparin avait fixé sa demeure, la reproduction du *sans contact* opéré.

Or : M. de Gasparin a *sollicité*, lui, et les académiciens, et les magnétiseurs, et les douteurs, de chercher, d'expérimenter, d'obtenir eux-mêmes

1. Pages 72, 73, 74. — 110, 111.

le mouvement sans contact, leur fournissant pour y parvenir, les directions (recettes si l'on veut), les plus exactes, les mieux assurées du succès ; à cette condition : de les pratiquer ².

Or, et pour finir : M. de Gasparin a reproduit le mouvement sans contact, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais plus encore, en présence de quiconque a pris la peine d'assister aux opérations.

Quant à rendre la vue aux gens qui ne veulent pas voir, — le miracle n'est pas de la compétence des tables tournantes.

La conclusion, la voici :

Aux suppositions que M. Figuiet oppose aux faits, les faits répondent par ce fait : qu'ils sont, et restent, DES FAITS.

Aux suppositions que hasarde M. Figuiet contre la réalité, la précision, la perspicacité des con-

1. *Tables Tournantes*, pages 81 à 90.

trôles, nous opposons, nous, une absolue dénégation.

Le livre s'est défendu.

Un physicien de premier ordre : M. Thury, professeur à l'Université de Genève, prend en main la cause du phénomène. On trouvera sous ce titre : TRENTE ANS APRÈS ¹ les pages savantes que M. Thury consacre au sujet ².

Ctesse AGÉNOR DE GASPARIN.

M. Figuiier ayant, sans autorisation, inséré dans son volume, un soi-disant portrait de l'auteur des *Tables Tournantes*, ignoble et menteuse effigie, nous mettons sous les yeux du lecteur le noble profil du comte Agénor de Gasparin.

1. Les procès-verbaux ne mentionnent qu'un nombre limité de séances. — Les expériences s'étant multipliées, en raison même du succès — 1853-1854 — force a été d'en restreindre l'énumération.

2. Voir à la fin du volume.

AVANT-PROPOS

Un livre doit se défendre lui-même; le refaire ou le louer dans la préface, c'est perdre son temps. A quoi servent donc les préfaces? A vider certaines questions préalables, à lever certaines préventions qui empêchent de lire, à écarter certains obstacles qui empêchent d'entrer. L'auteur qui vient d'achever son œuvre, qui a corrigé ses épreuves et passé la lente revue de ses arguments, se retourne alors et examine s'il ne se trouverait pas entre le public et lui quelque'un de ces malentendus qui rendent tout rapprochement imparfait ou difficile.

Il y a ici un semblable malentendu. Il y a un mot, un gros mot, qui demande à être éclairci : le sujet de mon travail n'est pas *sérieux*!

En d'autres termes : — Nous ne voulons pas savoir si vous avez tort ou raison; il nous suffit de savoir que la vérité dont vous prétendez prendre la défense n'est pas au nombre des vérités brevetées et autorisées, des vérités dont on peut s'occuper sans se compromettre, des vérités avouables, des vérités *sérieuses*! Il existe des vérités ridicules; tant pis pour elles! Leur tour viendra peut-être, et alors les gens qui se respectent daigneront les prendre sous leur protection; mais en attendant, aussi longtemps que certaines personnes fronceront le sourcil, aussi longtemps que certains salons railleront, il sera de mauvais goût de braver le blâme de l'opinion reçue! Ne nous parlez pas de la vérité et de ses droits; il s'agit bien de vérité! Il s'agit de convenances, il s'agit de tenue, il s'agit de demeurer dans l'ornière où marchent à la file les hommes *sérieux*!

La conclusion est qu'il ne fallait pas écrire,

qu'il ne faut pas lire un ouvrage sur les tables tournantes et sur les Esprits.

Les tables tournantes! Je sais bien que leur nom est décrié; j'aurais pu leur en chercher un plus grave et plus scientifique: j'ai repoussé cette pensée comme une lâcheté. C'est le droit du pauvre nom flétri de figurer au jour de la réhabilitation; c'est le droit du drapeau qui a vu la bataille, qui y a été mitraillé, déchiré, traîné dans la boue, d'étaler ses lambeaux au soleil le jour du triomphe. On ne se fait pas faire une bannière toute neuve pour la pendre aux Invalides. Les tables tournantes ont vaincu, je ne les renierai pas. Tables elles étaient et tables elles resteront.

Ceci nous ramène à la question du sérieux. En sommes-nous donc vraiment là? N'avons-nous que les convictions qu'on nous permet? Occupés à ménager nos saintes personnes, à porter le costume du moment, à parler un jargon dont le pédantisme gourmé inspire le respect, ne soutenons-nous que les causes déclarées convenables par l'aréopage des hommes sensés, ou par les

chefs de notre parti ? Dans ce cas, renouçons aux mots de croyance et de vérité. Nous nous sommes figuré que nous étions libéraux et amis du régime représentatif ! Illusion. Nous adoptions simplement la couleur à la mode, le libéralisme était bien porté. Nous nous figurons que nous sommes chrétiens ! Autre illusion. Les menaces du socialisme ont amené une réaction soi-disant religieuse ; on a pu être chrétien et sérieux ; nous en avons profité pour être chrétiens. Mais vienne un revirement, vienne l'heure où le libéralisme et le christianisme redeviendront ridicules, nous aurons soin de demeurer sérieux, en cessant d'être chrétiens et libéraux.

Or l'hypothèse n'est point gratuite. Il a été ridicule de défendre la liberté ; il a été ridicule de prendre en mains la cause des opprimés. Lorsque Jésus-Christ était traîné devant Pilate, il était ridicule de se déclarer son disciple ; tous les gens sérieux de la Judée, tous sans exception, en levaient les épaules de pitié. Lorsque les apôtres prêchaient l'Évangile au prix de leur sang, il ne manquait pas à Rome et en Grèce de philo-

sophes contents d'eux-mêmes, de fins politiques, de brillants rhéteurs, d'hommes honnêtes et éclairés. Croit-on qu'un seul ait classé le christianisme au nombre des opinions sérieuses ?

Non, il est impossible de rendre le mépris de la vérité qui se trouve au fond de la théorie du sérieux. Derrière ces sujets graves, ces pensées graves, ces paroles graves, cette affectation du grave, derrière ce *cant* perpétuel, figure un immense scepticisme, et qui plus est une déplorable légèreté. Ils sont bien frivoles, ces hommes qui ne soupçonnent pas la valeur du vrai ! Ils se respectent bien peu eux-mêmes, ces hommes qui n'aspirent qu'à être sérieux !

Leur ambition est souvent plus haute, quoi qu'ils en disent ; je soupçonne que, grâce à Dieu, ils ne sont pas aussi sages qu'ils prétendent l'être. Parmi ceux qui invoquent le sérieux avec le plus d'éclat et qui nous blâment de nous risquer dans des questions mal famées, il en est qui aiment réellement la vérité, c'est-à-dire qui l'aiment pour elle-même, qui l'aiment avec sa mauvaise renommée comme avec sa bonne réputation. Leurs

croyances ne changeront pas avec les modes; ils sauraient être ridicules au besoin; ils auraient fait ce que j'ai fait, s'ils avaient cru ce que je crois. Pourquoi faut-il qu'ils se calomnient, s'imaginant qu'ils ne soutiennent les principes que parce qu'ils ont bonne façon, tandis qu'ils les soutiennent parce qu'ils leur semblent fondés!

Quant à ceux qui seraient effectivement descendus jusque-là, les hommes non sérieux les regardent du haut de leur imprudence et ressentent à leur sujet une grande compassion. Je ne sache rien qui ouvre un jour plus désolant sur la valeur des convictions et des discussions humaines. Si ces théories-là venaient à régner, le vrai, le juste, le bon ne seraient plus que des mots dépourvus de sens; le sérieux, le convenu trôneraient à leur place, et l'on en serait quitte pour retourner sa cocarde le jour où une thèse sérieuse deviendrait ridicule, le jour où une thèse ridicule deviendrait sérieuse.

Ah! la vérité est toujours sérieuse; l'erreur aussi est toujours sérieuse. C'est chose sérieuse que le mensonge, que l'insolence, que la lâcheté.

Tout est profondément sérieux ici, tout, jusqu'à la funeste tendance qui, en prétendant substituer le sérieux au vrai, menace de tuer en nous le germe des convictions, des actes virils et de la noble indépendance.

J'ai raisonné jusqu'à présent comme si le sujet dont je me suis occupé prêtait réellement à l'objection, comme s'il n'était pas sérieux et très sérieux dans tous les sens du mot ; il fallait que la honteuse doctrine à laquelle j'ai affaire fût d'abord combattue en elle-même et indépendamment de son application spéciale ; il fallait établir avant tout qu'il n'est pas de petite vérité, et que l'homme qui sait choisir entre ses convictions n'en a aucune. Mais le fait est que la gravité de cette étude n'est que trop grande, ceux qui me liront n'en douteront certes pas ; le vrai sérieux y abonde tellement, que le sérieux de convention sera bientôt obligé de renoncer à ses protestations peu sincères. Après avoir travaillé et réussi, hélas ! à décourager la plupart de ceux qui mon-

taient à la brèche au nom de la science, de la raison et de la foi, on éprouvera le besoin de conjurer un péril qui n'a décidément rien de plaisant.

Ce n'est pas qu'il ne se soit fait et dit beaucoup de choses absurdes ou risibles à propos des tables et des Esprits ; on n'a rien négligé de ce qui peut déconsidérer une question. Seulement il ne faut pas être bien profond observateur pour remarquer que les superstitions grossières ont fait leur chemin en dépit des niaiseries et par les niaiseries ; que derrière les superstitions marche la réhabilitation du moyen âge, de ses institutions, de ses dogmes, de ses persécutions, de ses procédures ; qu'en restaurant la croyance aux sortilèges et au faux surnaturel on prépare d'autres restaurations ; que tout cela est poursuivi avec ensemble par un parti considérable et dont l'influence en pareilles matières déborde malheureusement ses limites ; que l'Évangile est menacé en même temps que la civilisation moderne ; que l'action même partielle, même passagère d'une semblable école peut porter un coup

fatal à notre vie morale, politique et religieuse.

Voilà ce que les hommes intelligents auraient dû comprendre dès le premier jour. Avant de railler, ils auraient dû se demander si tout dans les faits signalés était mensonge ou illusion. L'expérience nous apprend qu'en général les illusions et les mensonges ne vivent que grâce à une portion de vérité qu'on leur abandonne follement ; cette vérité, dénaturée par les uns et dédaignée par les autres, fait seule vivre des systèmes incapables par eux-mêmes de subsister.

Ici se présentait donc une recherche importante à entreprendre, et loin de l'entraver par des moqueries, il convenait d'y pousser et d'y applaudir. L'occasion était belle pour reprendre en sous-œuvre une étude souvent entamée, souvent interrompue et qui n'a jamais abouti : l'étude de la sorcellerie et du surnaturel apocryphe qui s'y rattache. Qu'a-t-il manqué jusqu'ici à une semblable étude ? La connaissance de ce fragment de vérité qui a soutenu tant d'absurdités à travers tant de siècles, qui en a rendu la réfu-

tation perpétuellement insuffisante, qui a assuré leur résurrection périodique, et qui aujourd'hui même les fait reparaitre sous une forme nouvelle, à la honte de notre temps. Les tables tournantes ouvraient la voie à des investigations qui intéressaient la science, elles semblaient annoncer la présence d'une loi physique, d'une action fluïdique ou d'une force quelconque, explication naturelle des sortilèges passés, présents et futurs.

Il valait, j'imagine, la peine de s'en assurer. Le problème du surnaturel, tel que le moyen âge l'a posé et tel qu'on le pose de nouveau, n'est pas de ceux qu'il est permis de dédaigner ; sa grandeur et sa portée n'échappent sans doute à personne. Selon que l'on admettra le diable de la tradition ou le tentateur de la Bible, nous aurons deux religions et aussi deux civilisations différentes.

Or, il n'est pas de point sur lequel les idées soient moins fixées. Les diableries légendaires et les récents exploits des Esprits ne rencontrent en général ni une adhésion complète, ni une

énergique répulsion; on se contente de douter. On pense qu'il serait injuste de tout rejeter ou de tout admettre; aussi flotte-t-on entre une crédulité puérile et une incrédulité funeste. Tantôt vous avez devant vous une société qui nie l'existence personnelle de Satan et de ses anges; tantôt vous avez une société qui ne s'entretient que de malélices, de sorts jetés, de revenants, d'âmes évoquées, et des mille prodiges opérés par les Esprits; ou pour mieux dire, c'est la même société qui est à la fois crédule et incrédule : crédule, parce qu'elle est incrédule.

Chacun entend sa dignité à sa manière; j'espère ne jamais mettre la mienne à m'abstenir en présence d'un semblable mal. Il se peut que la question, si grave soit-elle, n'ait pas encore reçu son certificat de sérieux; la prudence exigeait peut-être des ajournements, et quelques-uns de mes amis gémiront, mais je suis habitué à les désoler : les cris qu'ils ont poussés dans d'autres circonstances retentissent encore à mes oreilles. Lorsque je défendais la liberté religieuse, on m'assurait que je ruinais tout, que le mo-

ment n'était pas venu. Lorsque je signalais l'iniquité de Taïti, on me reprochait de me compromettre dans une affaire suspecte, entre la reine Pomaró et M. Pritchard. Et pour remonter plus haut, à l'origine même de mes folies, lorsque je me déclarais chrétien, on m'avertissait que j'étais un homme perdu, que mon association avec les *méthodistes* m'enlèverait désormais toute force, et qu'en me prononçant trop nettement pour l'Évangile, je me priverais des moyens de le servir.

Que mes amis me le pardonnent, je n'apprendrai jamais, je le crains, à me battre *selon les règles*. Ici, les règles du genre sérieux ont été méconnues par moi, puisque je n'ai pas attendu qu'un sujet, fort sérieux au fond, eût été déclaré tel dans les formes.

Il y a même pis que cela : j'ai adopté une position isolée, qui m'expose à être désavoué par tout le monde.

Deux partis étaient aux prises, à l'occasion des tables tournantes ; au lieu de m'unir à l'un contre l'autre et de m'assurer ainsi des alliés,

je me les suis mis tous les deux à dos ! Je blesse les savants, en affirmant et en démontrant l'action fluïdique ; je blesse les champions des Esprits en combattant leurs superstitions.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?
— Qui je veux ? la raison, mon bon droit, l'équité.

J'adopte la réponse d'Alceste ; je serais prêt à ajouter au besoin avec lui :

Soit ! j'aurai le plaisir de perdre mon procès.

Mais je crois que mon procès ne se perdra point. Il y a longtemps que j'ai remarqué les privilèges de la maladresse qui dit carrément les choses comme elle les voit et qui ne sait pas sacrifier un côté de la vérité dans l'intérêt de l'autre. Déjà l'opinion qui conteste les prétentions surnaturelles des nouveaux phénomènes et qui proclame leur réalité physique, commence à gagner du terrain ; M. Félix Mornand la développait naguère dans un de nos recueils les plus répandus : d'autres pensent ce qu'il a si bien dit.

Et puis, fallût-il être seul ou à peu près, est-ce une raison pour reculer? Imiterons-nous ce médecin de Charles IX devant lequel on trempait gravement chaque jour une corne de prétendue licorne dans le verre du roi, afin de s'assurer qu'il n'était pas empoisonné. Comme on le pressait de se prononcer contre un usage aussi absurde, le prudent homme répondit : « Celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou quand il se montre en quelque lieu bien apparent ; tous les oiseaux lui courent sus, et le déplument à coups de bec. »

Résignons-nous à perdre quelques plumes, s'il le faut. Fermons l'oreille au langage débilisant que l'égoïsme déguisé en habileté ne cesse de nous faire entendre : — Ménage-toi ! conserve-toi ! précieux trésor, dont il ne faut pas frauder la patrie ou l'Église, et qu'on doit réserver *pour les grandes occasions !* (lesquelles ne viennent jamais). Trahis les petites vérités, afin de mieux défendre *les grandes !* Surtout, fais-toi une réputation d'homme sensé, d'homme pratique, d'homme *sérieux !* Il est un genre tempéré, il est une opi-

nion moyenne, il est des études inoffensives qui l'attireront aisément ce titre. Évite les discussions irritantes et les sujets désapprouvés ! Ne te prodigue pas à toute heure ; économise, entasse ; les convictions mêmes l'exigent, car un moment viendra où elles auront besoin que tu sois riche et que tu dépenses beaucoup à cause d'elles.

La réponse est aisée : à amasser on devient avare, et les grandes dépenses de l'avare seront toujours des projets, rien de plus. Dans quel état, d'ailleurs, arrivera-t-il à l'heure suprême, à l'heure des sacrifices, cet homme qui a fait tant d'économies ? Il y arrivera usé, désillusionné, revenu de tout, habitué à imposer silence à son âme et à introduire le calcul dans sa conscience. Or, pour s'immoler à des convictions, il faut en avoir.

Laissons maintenant le livre ; revenons à la chose. Ici tout est profondément sérieux, la maladie et le remède, la recrudescence superstitieuse et le fait physique destiné à la vaincre.

La maladie s'est immensément aggravée depuis un an. Si le bon sens, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, a fait des progrès dans quelques intelligences réfléchies, l'erreur grossière a envahi bien plus de terrain. Nous assistons à un étrange spectacle : protégés par les savants qui anathématisent les expériences et qui ne veulent à aucun prix modifier leurs théories officielles, les apologistes du moyen âge détournent à leur profit le fait même qui devrait les confondre ; à mesure que le vide se fait parmi les expérimentateurs moqués, décriés et découragés, ils s'y précipitent, ils occupent toutes les places vacantes. Bientôt les tables leur appartiendront en propre, et cela suffira pour en éloigner les hommes qui jusqu'ici n'ont pas craint de s'en occuper. On n'aime pas à avoir l'air de faire ce que font les évocateurs d'Esprits ; quoiqu'on travaille contre eux, on semble travailler comme eux, et cela est désagréable. De là un malaise qui trouble les plus résolus, un malaise qui va croissant, et si vite, qu'avant peu il deviendra difficile peut-être de former une chaîne et d'entreprendre des travaux

suivis. Ceux qui riaient d'abord finiront par éprouver un sentiment de répulsion et de dégoût, lequel, combiné avec notre défaut naturel d'énergie et de persévérance, amènera une désertion universelle. A force d'abuser des tables et de les rendre odieuses, les champions du surnaturel apocryphe seront parvenus à en écarter leurs adversaires.

Ces champions sont de diverse nature; il en vient des quatre coins de l'horizon. Chez nous, ce sont les ultramontains dont le manifeste a été écrit par M. de Mirville et dont la réfutation a dû me préoccuper essentiellement. En Amérique, ce sont les unitaires qui demandent aux Esprits la promulgation d'un christianisme sans Christ, d'une religion philosophique: adversaires de la foi, ils s'abandonnent, selon l'usage, à une prodigieuse crédulité, et nagent en plein surnaturel.

Le surnaturel! voilà le cri d'Emerson. Le surnaturel! voilà la prétention des mormons et de leur évangile socialiste. Le surnaturel! voilà le mot d'ordre des croisés qui s'enrôlent de toutes parts contre la Bible. Au sein même du protestan-

tisme, s'élèvent quelques voix qui font écho à celles des ultramontains, des unitaires et des mormons; des chrétiens excellents se mettent à répudier le principe qui conteste le surnaturel extra-biblique; ils annoncent que le prochain réveil religieux se fera au nom des prophéties, des extases et des miracles. Enfin, on n'entend plus parler que d'apparitions et de prodiges; le moment approche où, selon la prédiction de Jacobi, « les hommes ne croiront plus en Dieu, mais croiront aux spectres ».

Il me semble qu'il est temps de résister et de réagir.

Or, après avoir signalé la gravité du mal, je tiens à insister sur l'efficacité du remède; loin de prêcher le découragement, je déclare que le triomphe est certain, facile, si nous savons le vouloir.

A part les armes puissantes que nous fournissent l'histoire, la raison et surtout la Parole de Dieu, nous allons disposer désormais d'un argument scientifique qui manquait à nos devanciers. Ce quelque chose de vrai qui se mêle à la sorcellerie et qui la soutient, ce phénomène physi-

que que les penseurs soupçonnent depuis longtemps et que le magnétisme animal a découvert sans le démontrer suffisamment, les tables tournantes en ont fourni la preuve sans réplique. Le système nerveux des tables ne passe pas pour impressionnable, leur imagination ne risque guère de les entraîner ; donc, lorsqu'elles se soulèvent sous l'action de ma main *qui ne les touche pas*, il est certain qu'elles obéissent à une force physique, à une action matérielle que détermine ma volonté.

Ce fait ne renferme rien moins que la solution du problème de la sorcellerie. Pour qui l'examinait avec soin, il restait toujours un coin que n'atteignait aucune hypothèse interprétative, ni celle de l'excitation nerveuse, ni celle des erreurs du témoignage, ni celle de l'hallucination ; il restait un fonds de phénomènes réels et décidément contraires aux lois connues du monde physique. Ce que les lois naturelles ne pouvaient expliquer, on en demandait l'explication au surnaturel ; cela n'est pas fort étonnant.

Aujourd'hui les lois naturelles se complètent,

et l'explication avec elles. Dès lors le surnaturel n'a plus que faire ici, et la sorcellerie disparaît.

On me demandera sans doute ce qui m'autorise à annoncer si positivement le fait des soulèvements sans contact. Je pourrais renvoyer à mon livre ; j'aime mieux contenter sur-le-champ la légitime impatience du lecteur. D'ailleurs, la préface a un avantage sur le livre ; elle s'écrit après, elle en sait plus long. Pendant les longs mois qu'exige l'impression de deux volumes, l'auteur ne saurait rester entièrement inactif. Or voici ce que nous venons d'ajouter à nos précédentes expériences :

Des savants distingués, auxquels j'avais communiqué les résultats obtenus, s'étaient accordés à me répondre que les soulèvements sans contact auraient le caractère d'une preuve absolument certaine, si nous parvenions à les constater par un procédé matériel. « — Répandez, m'avaient-ils dit, de la farine sur la table au moment où toutes les mains viennent de s'en séparer ; opérez ensuite un ou plusieurs soulèvements ; assurez-vous que la couche de farine ne porte la trace d'aucun

attouchement : il n'y aura plus un seul mot à vous objecter. »

Eh bien ! c'est précisément cette expérience que nous venons de faire avec succès et à diverses reprises. Qu'on me permette quelques détails.

Nos premiers essais avaient fort mal réussi. Employant un tamis à gros trous qu'il fallait promener sur la table entière, nous avions le double inconvénient, d'abord de suspendre pendant trop longtemps et d'annuler en conséquence l'action des opérateurs, puis de répandre une couche de farine beaucoup trop épaisse. L'élan des volontés était amorti, l'action fluidique était gênée, le plateau était refroidi, rien ne marchait. L'effet était même tel, que la table ne nous refusait pas seulement des soulèvements et des rotations sans contact, elle nous refusait presque les soulèvements et les rotations ordinaires.

L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous possédions un de ces soufflets dont on se sert pour souffrir les vignes attaquées par l'oïdium. Au lieu de fleur de soufre, on y mit de la farine, et l'on recommença l'opération.

Nous étions dans les conditions les plus favorables ; le temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût donné, la plupart avaient cessé spontanément de toucher le plateau. Le commandement retentit alors, la chaîne entière est séparée de la table, en même temps, le soufflet la recouvre tout entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, or, pour ne laisser aucun doute dans les esprits, il se renouvelait trois ou quatre fois de suite.

Cela fait, la table est scrupuleusement examinée : aucun doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde.

La crainte de l'effleurer sans le vouloir était même si grande, que les mains avaient agi fluidiquement d'une hauteur beaucoup plus considérable que dans les séances antérieures. Chacun avait cru ne pouvoir s'en écarter assez : ces mains si éloignées du plateau n'avaient eu recours à aucune des manœuvres, à aucune des

passes dont nous avons fait usage d'autres fois. Restée à sa place, au-dessus du meuble à soulever, la chaîne avait conservé sa forme ; à peine avait-elle opéré un léger mouvement dans le sens de celui qu'elle provoquait à distance.

J'ajoute enfin que nous ne nous sommes pas contentés d'une seule expérience. Toujours à la suite de plusieurs soulèvements successifs, une vérification attentive a démontré que le nuage de farine, auquel n'avait échappé aucune portion du plateau, était resté absolument intact.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que c'est clair.

Plus d'un esprit non prévenu aura devancé cette démonstration définitive. A défaut d'une preuve de ce genre, nette, matérielle et inattaquable, n'avions-nous pas déjà une preuve morale dont la valeur ne pouvait être méconnue ? Pour ceux qui ne croient pas aux diableries européennes et aux Esprits américains, l'étendue et

la persistance de semblables faits demeureraient inexplicables, à moins d'un phénomène physique. Il fallait bien qu'il y eût une réalité quelconque, naturelle ou surnaturelle, à la base de la sorcellerie contemporaine et de celle de tous les temps.

Comment ne pas le remarquer ? S'il n'y avait qu'illusion dans la rotation des tables, depuis longtemps elles se seraient arrêtées. Elles ont eu contre elles et les foudres académiques, et les mandements des évêques, et les attaques de la presse, et les réfutations triomphantes, et les mépris non moins triomphants des gens qui méprisent sans savoir pourquoi. Elles ont eu contre elles, le dirai-je, les événements politiques, les Russes et les Turcs, Paskewitch et Omer-Pacha. On les a maudites, et elles ont vécu ; on les a dédaignées, et elles ont vécu ; on les a oubliées, et elles ont vécu. Indignations concertées, silences concertés, rien n'a prévalu. Elles tournent, en dépit de M. Faraday ; on prédit leur mort, on démontre leur mort ; elles continuent à tourner. Elles tournent si bien qu'on finit par se raviser

et que les derniers travaux destinés à les confondre portent les traces d'une réserve, d'une circonspection, je dirai presque d'un respect auquel on ne nous avait certes pas habitués.

Si mes protestations et mes recherches ont contribué pour leur faible part à ce résultat, tout l'honneur en revient aux collaborateurs courageux qui ont bien voulu poursuivre nos expériences au travers de tant de fatigues, d'obstacles, d'insuccès momentanés, de contradictions et de dégoûts. Animés de l'amour du vrai, sentant l'importance scientifique et morale de leur travail, comprenant que la constatation du fait physique pouvait seule opposer une insurmontable barrière à l'envahissement des superstitions, ils ont épuisé dans leur conscience chrétienne une force que ne leur aurait fournie aucun autre sentiment.

La simple curiosité se serait lassée ; la foi a persévéré, et, selon sa coutume, elle a vaincu.

Valleyres, 8 août 1854.

DES TABLES TOURNANTES

LA QUESTION

C'est une question que je veux résoudre. La théorie viendra plus tard.

Démontrer que le phénomène des tables tournantes est réel, qu'il est d'une nature purement physique, qu'il ne peut s'expliquer ni par l'action mécanique de nos muscles, ni par l'action mystérieuse des Esprits, telle est ma thèse. Je tiens à la préciser et à la circonscrire sur-le-champ.

Je ressens quelque satisfaction, je l'avoue, à opposer enfin des preuves sans réplique aux sarcasmes des gens qui trouvent plus commode de se moquer que d'examiner. Je savais bien qu'il fallait en passer par là, qu'aucune vérité nou-

velle ne devient évidente avant d'avoir été ridicule; mais il n'en est pas moins doux d'atteindre le moment où les choses prennent leur place légitime et où les rôles cessent d'être intervertis. Ce moment aurait pu se faire attendre. J'ai longtemps craint que le phénomène des tables ne se prêtât pas à une démonstration scientifique et décisive; qu'en donnant une certitude absolue aux opérateurs et aux témoins immédiats, il ne fournît pas d'argument irréfutable à l'usage du public. En présence de simples probabilités, chacun serait resté libre de conserver son opinion particulière; nous aurions eu des croyants et des incrédules; le classement aurait eu l'air de s'opérer en raison des tendances plutôt qu'en raison de la connaissance ou de l'ignorance des faits; les uns se seraient rengorgés dans l'agréable sentiment de leur supériorité intellectuelle, et les autres se seraient abandonnés de désespoir au courant des superstitions à la mode; la vérité incomplètement démontrée aurait été traitée de mensonge, et, qui pis est, elle aurait fini par le devenir.

Grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi.

J'ai posé la question scientifique; il faut que je

pose aussi la question morale : la vraie question pour moi, celle qui m'a remué le cœur et qui m'a comme forcé d'entreprendre des études auxquelles j'aurais voulu rester étranger.

Les droits de la vérité étaient en jeu. Or, je ne connais rien de plus saint sur la terre. Celui qui n'aime pas toutes les vérités n'en aime aucune ; celui qui ne se sent pas constamment esclave du vrai, tenu de le servir, de lui rendre témoignage, de souffrir au besoin pour sa cause, ne croira jamais à rien. Qu'il s'agisse de religion, de politique ou de philosophie, n'importe ; il aura peut-être les illusions de la croyance, il n'en aura pas la réalité,

C'est ainsi que ce débat si décrié, s'élevant par un côté au niveau des plus hautes discussions, a sa racine dans les profondeurs de la conscience humaine. Le sentiment qui me pousse à y intervenir est le même qui me fait chrétien. J'appartiens à la vérité, quelle qu'elle soit, par cela seul qu'elle est la vérité. Je sais que je n'ai pas à discuter avec elle et à lui marchander mon dévouement. Je sais que, si je me préférais à une vérité quelconque, ma foi aurait reçu un coup mortel. Étrange chrétien, en effet, celui qui, connaissant une vérité et la voyant maltraitée, honnie, ne songerait qu'à se respecter, à se ménager

lui-même, et manquerait de cette noble maladresse que les habiles prennent en pitié!

Qu'on ne se trompe pas d'ailleurs sur ma pensée. Je n'invite personne à prendre la lance et la rondache, à battre la campagne en redresseur de torts au profit des vérités méconnues. Je suis de mon siècle et je ne rêve plus la restauration de l'ordre des chevaliers errants. Il ne s'agit en aucune façon de copier don Quichotte, mais tout simplement et tout uniment d'avoir le courage de son opinion. Si, lorsque des milliers de personnes étaient convaincues de la rotation des tables, il avait suffi de quelques sarcasmes pour imposer un silence universel; si la crainte des railleries avait définitivement prévalu, une leçon publique de lâcheté aurait été donnée à notre temps, qui n'en a pas besoin. On lui aurait enseigné de nouveau à placer l'utile au-dessus du vrai, à s'accommoder aux modes régnantes, à rejeter l'incommode bagage des croyances personnelles et viriles. Trouve-t-on, par hasard, que l'énergie surabonde chez nous, qu'il y ait trop de caractères, trop d'individualités fortes, trop d'hommes indépendants qui croient ce qu'ils croient, qui disent ce qu'ils pensent, qui remontent les courants, et qui, dans la mauvaise ou dans la bonne fortune, entourés ou solitaires, maintien-

nent courageusement leur drapeau ? Quant à moi, je ne vois que gens dont la profession de foi est toujours celle de tout le monde, qui passent leur temps à découvrir des vertus aux vainqueurs et des crimes aux vaincus, hommes dépourvus de la vie propre que donne seul l'amour austère de la vérité, hommes dont la pensée fléchit dès qu'elle cesse de s'appuyer sur la pensée générale, semblables à ces arbres déracinés qui se tiennent debout tant qu'ils sont soutenus par leurs voisins, et qui tombent sans qu'on les touche dès que la hache les a isolés. Prenez les questions politiques, prenez les questions morales, vous rencontrerez partout le même spectacle. L'esclavage¹, par exemple, ne laisse guère notre conscience en suspens, elle sait à quoi s'en tenir sur la vente des hommes, des femmes et des enfants, sur la séparation des familles, sur l'immoralité et la cruauté systématisées, sur les crimes auxquels les maîtres les plus humains sont en quelque sorte condamnés ; et cependant, sauf le court moment où l'influence d'un beau livre opère ce miracle inouï de mettre la vérité à la mode, chacun a soin de se faire sur l'esclavage une manière de voir sensée et de bon ton. Le négrophilisme est si mal porté ! les esprits absolus sont si absurdes ! — On prend

1. L'auteur écrivait en 1853.

donc son parti des iniquités, des larmes, des tortures, et, si l'on visite le Brésil, les États-Unis ou Cuba, on a soin d'en rapporter des élégies sur la félicité des noirs.

Renier au besoin ce que l'on estime vrai, le renier parce qu'on ne croit à rien d'une foi qui mérite ce beau nom, voilà notre maladie. Je ne veux pas être de ceux qui l'aggravent, j'aime mieux être de ceux qui travaillent à la guérir. Ce que l'on *estime* vrai, ai-je dit ; et, en effet, nous serions dans l'erreur, que notre devoir n'en serait en rien changé. Le musulman est dans l'erreur, et toutefois il mérite le respect, lorsque, croyant en Mahomet, il s'expose pour le défendre à des railleries ou à des souffrances. Nous nous serions trompé, notre persuasion au sujet des tables tournantes serait le résultat d'une illusion, que nous n'en serions pas moins tenu de maintenir ce que nous estimons vrai, aussi longtemps que subsiste notre illusion.

Maintenant, la question est posée ; le lecteur connaît son aspect scientifique et son aspect moral. Il me reste à lui dire un mot de la méthode selon laquelle on doit la traiter.

Il n'y a que deux méthodes en ce monde :

celle de l'ancienne scolastique, qui affirmait certaines vérités *a priori* auxquelles les faits étaient tenus de se conformer, et celle de la science moderne depuis Bacon, qui part de l'observation des faits et ne construit la théorie qu'après les avoir constatés.

Il paraît que la méthode scolastique a bien du charme, puisqu'on ose nous y ramener en plein XIX^e siècle et au nom des académies. Au fond, cela est beaucoup moins extraordinaire qu'on ne l'imaginerait à première vue. Quand les théories sont construites, il est commode de les transformer en axiomes définitifs. Quoi ! serait-ce donc toujours à recommencer ? ne serait-il donc jamais permis de fermer la porte aux faits, et de leur dire : « Vous venez trop tard ! »

C'est là précisément le langage qu'on a tenu. Nos lois sont arrêtées, le monde nous est connu, nos cadres sont fixés, nous ne pouvons pas nous condamner au métier de Pénélope ; tant pis pour les observations arriérées ! Nous n'accueillerons que celles qui rentrent dans les doctrines admises, qui les développent, qui les confirment, même en les modifiant. Celles qui relèveraient d'un principe nouveau, suspect, hérétique, nous les anathématiserons d'emblée, sans examen. Ce ne serait pas la peine d'avoir de l'autorité, si l'on n'en faisait

pas quelquefois usage et si l'on s'abaissait à discuter avec tout le monde. L'Église ne réfute pas les sectaires, elle les brûle.

Les académies n'ont brûlé personne ; elles n'ont condamné à mort que des faits, menaçants pour l'orthodoxie. Elles leur ont refusé la terre et l'eau, c'est-à-dire le droit de libre et loyale discussion. On sait quel abus de pouvoir elles ont commis envers le magnétisme, malgré d'intelligentes et libérales protestations. Maintenant se présente un phénomène non moins contrariant, qui a le tort de manifester chez l'homme une force en dehors de l'action musculaire. Or, on a décidé que les choses ne pouvaient pas se passer ainsi ; on a pénétré tous les secrets de la création, et l'on sait comment les forces doivent se produire ! C'est bien assez que la théorie se soit lentement formée en vertu des faits ; les faits, à leur tour, auront la complaisance à présent de se plier à la théorie !

Par malheur, il n'y a rien de moins complaisant que les faits. Ils sont doués d'une obstination indiscrete. Le magnétisme est encore là ; on est parvenu à le discréditer, à l'entraver, à fausser sa marche, à l'exclure de la voie des recherches sérieuses, on n'est point parvenu à le détruire. Les tables tournantes tournent encore ; elles ne se sont pas « arrêtées d'elles-mêmes », ainsi qu'on

l'avait prédit ; on n'a réussi qu'à dévoyer au profit des évocations et des sortilèges une découverte qui avait droit à toute l'attention des savants.

Et la querelle n'est pas terminée. Elle subsistera tant que subsisteront les deux lacunes que la science maintient volontairement dans sa description du monde physique. Son devoir est de tenir compte de tout, des phénomènes complexes, comme des phénomènes simples ; de ceux qui ne se produisent que dans certaines circonstances spéciales, comme de ceux qui se produisent dans les circonstances ordinaires. Démontrer que les assertions sont fausses, ou leur faire place si elles sont justes, voilà sa mission, et, dans son intérêt même, on ne se lassera pas de l'y ramener, on ne lui permettra pas de laisser en dehors les choses qui la gênent, les choses qu'elle ne veut ni admettre ni réfuter.

Qu'elle soit difficile, très difficile en matière de preuves ; qu'elle exige des faits positifs et incontestables ; qu'elle tienne en quarantaine les idées suspectes ; qu'elle étudie avec scrupule, avec défiance ce qui semble contraire aux notions reçues, c'est parfaitement naturel. Mais qu'elle refuse de voir, qu'elle refuse de lire, qu'elle refuse d'étudier, qu'elle repousse à l'avance les faits au nom de la théorie, c'est parfaitement injuste et

tyrannique. C'est fort peu philosophique par-dessus le marché, et, quoique ses immenses services l'autorisent à beaucoup oser, elle ne tenterait pas impunément, aujourd'hui, d'abandonner l'induction baconienne pour retourner au dogmatisme du moyen âge. Sa haute renommée, sa légitime autorité en souffriraient.

Mais, dit-on, l'Institut a bien le droit de jeter au panier les mémoires sur le mouvement perpétuel, et, si quelqu'un proposait un moyen d'aller à la lune, l'Institut ne serait pas forcé de perdre son temps à l'écouter. Vous-même ne posez-vous pas, dans le problème des tables, la limite où commence pour vous l'absurde? N'écartez-vous pas les évocations et les Esprits, en dépit de toutes les preuves?

En dépit de toutes les preuves? Non. Je prouve, au contraire, et de longs chapitres seront consacrés à cette démonstration, que les prétendus sortilèges que l'on nous rapporte ne reposent absolument sur rien. On vante les Esprits, on cite leur prose et leurs vers, on colporte leurs prédictions démenties par les événements, on expose leur théologie, contraire à celle des saintes Écritures et changeant au gré des convictions particulières des personnes qui les font parler; quant à des faits réels, on n'en raconte aucun qui ne

puisse se classer parmi les phénomènes purement physiques du magnétisme ou des tables tournantes. Je ne prends donc pas mes répugnances pour des arguments, et je ne rejette que ce que j'ai réfuté.

Ce n'est pas, au reste, que je conteste aux académies le droit de proclamer certaines impossibilités, de mettre au rebut sans nouvel examen ce qui a été démontré faux une bonne fois. Seulement, c'est cette première démonstration qu'il faudrait fournir. Elle existe, je le veux, à l'égard du mouvement perpétuel ; elle existe à l'égard des promenades dans la lune ou dans l'anneau de Saturne ; elle existe à l'égard des transmutations, et si, demain, quelque alchimiste moderne prétendait découvrir une Californie dans ses alambics, je suis tout à fait d'avis que l'Institut aurait le droit de lui refuser audience¹. On voit qu'en

1. En parlant ainsi, je m'avance peut être un peu trop. L'idée de transmutation n'est pas philosophiquement absurde. L'or est-il un corps simple ? Savons-nous bien ce qu'est un corps simple ? N'est-il pas démontré que les mêmes éléments combinés dans la même proportion produisent des substances fort dissemblables ? Y a-t-il quelque différence, quant à la composition chimique, entre le chiffon, la gomme et l'amidon, pour ne rien dire d'une quatrième transformation (le sucre), où la quantité d'eau *paraît* plus considérable ?

J'ai dû ajouter cette note afin d'être rigoureusement exact, et afin de prouver, en prenant pour exemple le grand œuvre en personne, que l'on ne doit pas abuser des anathèmes scientifiques.

dénonçant le despotisme des savants, je sais respecter leur liberté. Je me contente de renouveler ma question : Avez-vous étudié les tables tournantes ? Avez-vous daigné vous en occuper sérieusement ? Avez-vous démontré, démontré le moins du monde, que le phénomène n'existe pas ou qu'il est impossible ?

Vous ne l'avez pas démontré, ce qui est d'ailleurs fort heureux pour vous : car *démontrer l'impossibilité scientifique de ce qui est*, ce serait jouer un mauvais tour à la science. Non, vous n'avez pas démontré, vous avez affirmé, et c'est déjà bien assez imprudent. Sans avoir le dessein de « régenter les académies, » me serait-il permis, à moi ignorant, de leur offrir un humble conseil ? Qu'elles n'enflent pas trop la liste des choses déclarées *impossibles*. Cette liste, dressée il y a quelques siècles, aurait compris la rotation de la terre, les antipodes, l'attraction, la pesanteur de l'air, l'électricité ; dressée aujourd'hui, elle comprendrait probablement plus d'un article destiné à provoquer l'hilarité de nos arrière-neveux. Y a-t-il si longtemps que la formation plutonienne de toutes les roches était un article de foi ? Qu'en pense maintenant M. Élie de Beaumont ? M. Babinet, un des ennemis des tables, nous racontait naguère que Sénèque avait eu le mérite d'avoir raison contre

le genre humain tout entier, « ce qui équivaut à peu près à avoir tort ». Les académies de son temps condamnaient sans examen, je suppose, ses idées sur la marche naturelle des comètes, comme on a condamné sans examen nos idées sur le mouvement naturel imprimé aux tables, et jetaient ses mémoires aux vieux papiers. Seize siècles après lui, toutes les autorités, les savants et le clergé, Képler et le Pape, plaçaient l'influence magique des comètes au nombre des axiomes que les « illuminés » seuls peuvent contredire. Voilà un anathème scientifique qui a duré, j'espère... Qu'on se rassure, les choses vont plus vite aujourd'hui, nous ne mettrons pas seize cents ans à nous accorder.

On va lever les épaules : les comètes ! c'est si évident ! — Évident ! parce que nous connaissons les faits ; parce que les faits ont prévalu sur les théories préconçues ; parce que les faits, ne se lassant pas d'être des faits, n'ont pas reculé devant l'arrêt suprême qui les déclarait impossibles. La rondeur et la rotation de la terre nous paraissent évidentes aussi ; cependant, elles n'ont pas eu toujours les rieurs de leur côté. Quoi, des antipodes ! quoi, des hommes qui marchent la tête en bas et les pieds en haut ! quoi, des vaisseaux qui se précipitent, sans doute, en-

trainés par la courbe, par la chute des eaux ! quoi, nous tournerions avec cette violence, et nous ne le sentirions pas ! En tous cas, l'air, étant moins dense, ne devrait pas tourner aussi vite que nous : un vent d'est, vent constant et d'une horrible impétuosité, devrait régner à la surface du globe ; tous les arbres devraient être couchés vers l'ouest ! — Certes, les bonnes raisons ne manquaient pas, le témoignage des sens et les déductions de l'intelligence tenaient un langage identique ; les gens sensés et les savants qui se respectent n'auront jamais si beau jeu contre la rotation des tables qu'on l'avait alors contre cette rotation de la terre dont M. Foucauld fournissait l'autre jour une nouvelle et ingénieuse démonstration.

Il faut en revenir à ceci : nous sommes environnés de mystères ; nous vivons dans l'inexplicable ; nous sommes inexplicables nous-mêmes. Les plus savants savent peu, très peu ; et leur tort n'est pas d'ignorer, mais de penser qu'ils n'ignorent rien. Cependant, il leur suffirait d'avoir de la mémoire. Qui condamnait l'émétique au temps de Guy Patin ? Qui a promulgué depuis lors une longue série d'arrêts, plus péremptoires les uns que les autres, arrêts infailibles hier et réformés aujourd'hui ? En vérité, je me demande

comment on n'hésite pas avant de juger souverainement et dédaigneusement les choses qu'on n'a pas examinées, lorsqu'on rencontre partout des questions insondables, lorsqu'un panier de pigeons voyageurs renferme un problème à désespérer les académies!

La leçon qui ressort de notre débat est à l'usage de tout le monde; car tout le monde tranche, et les ignorants plus que personne. Le ton assuré, les grands airs et les haussements d'épaules sont et seront toujours l'esprit de ceux qui en manquent : cela les dispense d'étudier et de réfléchir. Les savants, eux, devraient adopter une marche différente; les hommes qui pensent devraient être moins prompts et moins sûrs d'eux-mêmes que les hommes qui ne pensent pas. C'est bien ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et voilà pourquoi je déplore qu'on ait suivi une autre voie à l'égard des tables tournantes. Les refus d'examen ne sont pas seulement une arme déloyale, ils sont une arme dangereuse : elle finit toujours par blesser la main qui s'en sert.

Et d'où vient que tant d'hommes distingués y ont eu recours en cette circonstance? D'où vient la signification brutale qui nous a été faite? D'où vient que le nouveau phénomène a été traité en ennemi? Oui, en ennemi, ce n'est pas trop dire;

une simple erreur aurait été accueillie autrement, on l'aurait réfutée. Les tables tournantes n'ont pas été jugées dignes d'un tel honneur; à peine ont-elles paru, qu'on s'est écrié : « Nous ne nous en occuperons pas ! » Il y avait donc là un principe hostile à dénoncer, et à tuer sur-le-champ.

Ce principe n'est peut-être pas très difficile à discerner.

Le matérialisme nous a envahis, malgré quelques apparences de spiritualité superficielle. Il règne dans les âmes et dans les intelligences : les progrès de l'industrie, les découvertes si magnifiques des sciences modernes ont contribué à fonder son empire. Il est tellement le maître, qu'il gouverne souvent, à leur insu, ceux-là mêmes qui croient le combattre. Dans la question qui nous occupe, le matérialisme des partisans des tables n'est pas moins effrayant en général que celui de leurs adversaires. Rattacher des apparitions d'Esprits et des révélations à la rotation d'un meuble, c'est assurément réduire à leur définition la plus grossière nos rapports avec le monde invisible. Et, quant aux adversaires des tables, qu'ils descendent dans leur conscience. N'est-il pas vrai que, pour beaucoup d'entre eux, la grande objection résulte de leur répugnance à admettre quoi que ce soit, en dehors de l'action régulière

et en quelque sorte mécanique des lois naturelles? Ils se moquent fort justement des Esprits; mais en quel sens croient-ils eux-mêmes à Dieu et au diable? Dieu est une cause première, et le diable est une abstraction. Il y a un créateur; il y a eu des lois établies, une chiquenaude donnée, et dès lors tout a marché de soi, et l'intervention providentielle d'un Père céleste écoutant nos prières, attentif à nos besoins, intervenant dans les petites choses comme dans les grandes, est une illusion religieuse qu'il faut laisser aux vieilles femmes. Le démon, lui, est la personnification allégorique de nos tentations et de nos mauvais penchants. — Puis, après avoir exilé Dieu et supprimé le diable, on s'est attaché à amoindrir ici-bas la part de l'homme lui-même, en tant qu'agent moral. Parlez-moi de l'électricité! Parlez-moi de la pesanteur! Voilà des lois pures de tout contact avec la pensée ou la volonté humaine. Mais rencontre-t-on des faits mixtes, des forces matérielles qui ont besoin de la permission de l'homme pour se développer, aussitôt on s'éloigne avec horreur. C'est l'abomination de la désolation! Mieux vaut laisser la science incomplète, que d'y admettre la notion hétérodoxe d'un acte physique, qui est avant tout un acte moral!

Tel était le crime irrémissible du magnétisme,

et tel est, à plus forte raison, le crime des tables tournantes. Là, sans la volonté, on n'obtient rien ; on formerait la chaîne pendant vingt-quatre heures de suite, qu'on n'arriverait pas au plus léger mouvement. Avec la volonté, au contraire, on déploie une force ; et cette force soulève le pied désigné par la pensée ; elle le soulève à distance, sans qu'aucun doigt touche une portion quelconque de la table.

Lorsque je rapproche ces deux choses, le matérialisme régnant et la nature du phénomène nouveau, je ne m'étonne plus de l'accueil qui lui a été fait. Avec un ennemi personnel, on ne discute pas.

La conduite qu'on a tenue s'explique donc ; ce qui ne veut pas dire qu'elle se justifie. La liberté scientifique avait besoin d'être défendue. On s'en est fâché : il était désagréable et impatientant de rencontrer devant soi une protestation obstinée, une protestation armée de preuves et qui étudiait d'autant plus les faits qu'ils étaient plus brutalement écartés. On avait cru en finir par un coup de tonnerre ; on avait essayé d'enfermer tout dans un même sac, l'agent physique, les Esprits et « les montagnards en disponibilité ». Il faut qu'on en prenne son parti : les éclats de voix et les grands mots ne trancheront pas la question, comme ils

l'ont malheureusement tranchée dans d'autres circonstances. Nous ferons un pas vers cet Eldorado, vers cet idéal du gouvernement académique, où l'on consentira à examiner avant de rejeter. Alors, et alors seulement, il commencera à être possible d'aborder avec sérieux les branches délicates de la science, les branches mixtes, au sein desquelles le matériel et le moral se trouvent mêlés.

Le lecteur sait à présent pourquoi j'ai pris la plume. Je ne lui apprendrai rien, si j'ajoute qu'on m'a fort conseillé de ne pas la prendre. Les uns me le conseillaient dans mon intérêt, pensant que je devais sacrifier cette vérité-ci à d'autres vérités bien plus importantes, auxquelles j'ai consacré ma vie et qui porteraient la peine de mon discrédit. Les autres me recommandaient le silence, au nom de la charité et de la paix.

Répondre aux premiers n'était pas difficile. J'aurais été indigne de soutenir les grandes vérités si j'avais déserté volontairement les petites; si, préoccupé de moi-même, je n'avais songé qu'à me ménager.

Quant aux seconds, leurs arguments étaient de nature à exiger un examen consciencieux. J'ai

examiné, et voici la conviction à laquelle je suis parvenu.

Ce sont surtout les adversaires des tables, qui prêchent le silence aux partisans de celles-ci. Ils trouvent tout simple de leur jeter publiquement à la face les accusations les plus graves : niais ou menteurs ; ils ont le choix. Mais, dès qu'il s'agit pour nous de répondre, ces messieurs éprouvent des scrupules sans fin ; la publicité leur paraît pleine d'inconvénients ; ils pensent qu'on devrait se taire ! Parler très haut, injurier les gens et les inviter ensuite à se résigner, franchement c'est trop fort. Si nous consentions, en effet, à ne rien dire, nous nous montrerions non pas charitables ou pacifiques, mais peu sincères et peu courageux ; nous nous reconnaitrions dignes du traitement qu'on nous inflige ; nous confesserions en fait que nos assertions étaient inconsidérées, que nos paroles dépassaient notre pensée, que notre pensée dépassait la réalité : qu'il n'y avait eu de sérieux, ni dans nos actes, ni dans nos discours.

Non, la charité ne garde pas le silence en pareil cas. Savez-vous ce qu'elle fait ? Elle allie à la plus entière franchise à l'égard des choses le plus parfait respect envers les personnes. Or, il ne m'en coûte nullement de leur témoigner ce respect : car je le ressens. Il serait étrange que le fils d'un

académicien, fût le seul à ne pas honorer dans l'Académie des sciences, la glorieuse avant-garde de la civilisation moderne, le plus brillant faisceau de lumières qui ait peut-être brillé sur la terre. Si M. Faraday et M. Foucault ont été injustes envers les tables, cela n'ôte pas à l'un son illustration européenne, à l'autre ses ingénieuses découvertes remplies de promesses et d'avenir. J'aurais, certes, mauvaise grâce à en vouloir à M. Foucault : car, sans les procédés sommaires auxquels il a cru devoir recourir, sans le ton péremptoire qu'il a employé, je n'aurais jamais mis à l'étude du phénomène nouveau cette persévérance que donne le sentiment du devoir.

Je n'attaque donc ni les savants en général, ni tel savant en particulier. Je n'ai pas la sottise prétention de les rabaisser, ou la prétention plus sottise de m'élever moi-même. Pénétré du sentiment de mon incompetence, j'étais prêt à accepter leurs décisions comme des oracles ; les refus d'examen ont eu seuls la puissance de m'arracher à mon rôle naturel en froissant mon être moral tout entier. Je n'ai pas pu prendre sur moi d'entendre dire : « Nous ne verrons pas ; nous ne lirons pas ; nous n'expérimenterons pas ; nous ne répondons pas. » Mais, même alors, et quand ma faible voix se risquait à interrompre un silence

universel et prolongé, je ne refusais à mes adversaires aucun des hommages qui leur sont dus. Bien plus, je comprenais leur conduite : dans leur situation scientifique, n'ayant rien vu de sérieux, n'ayant assisté qu'à de misérables expériences de salon, à de simples rotations que l'action musculaire est en mesure d'expliquer, ils ont eu raison de douter. Le doute philosophique est toujours un devoir; il est la garantie nécessaire de la vraie science. Les faits nouveaux et surtout les lois nouvelles doivent faire leurs preuves complètes avant d'être admis. La répugnance qu'on éprouve à modifier les notions reçues est un sentiment dont je conteste d'autant moins la légitimité que j'y participe entièrement. En science, en philosophie, en religion, nous avons les uns et les autres à résister au triste courant des crédulités. Il y a partout des gens prêts à tout accepter les yeux fermés; des gens qui n'étudient rien, qui aiment l'étrange, dont le surnaturel chatouille agréablement l'imagination blasée, qui croient d'autant mieux les choses qu'elles sont moins croyables, et qui semblent avoir adopté pour devise le *Credo quia absurdum* d'un Père de l'Église.

Se défier d'eux était naturel; seulement, il eût été prudent et loyal de ne pas dépasser les limites du doute tant qu'on n'avait pas examiné. La fougue

du premier moment a entraîné un peu loin ; je suis sûr que les vrais savants ne craindront pas de revenir maintenant en arrière. C'est à l'ignorance à se montrer obstinée, à s'opiniâtrer en dépit des faits.

Des faits, voilà ce que chacun demande, et voilà ce que je vais offrir au lecteur.

J'avais d'abord songé à présenter mon rapport sous la forme d'un mémoire, adressé à l'Académie des sciences. On devinera, sans que je le dise, quels scrupules m'ont retenu.

II

LES FAITS

Il y a deux manières de s'occuper des tables tournantes. On peut leur demander une distraction ou un sujet d'étude. Je ne blâme pas le moins du monde ceux qui s'en sont amusés, après le dessert, entre le café et le thé ; je me borne à constater qu'ici, nous avons suivi une autre marche. Nos séances ont été de vraies séances, auxquelles ont été consacrées les meilleures heures du jour, et dont les résultats, vérifiés avec un soin minutieux, ont été consignés dans de véritables procès-verbaux.

J'ai ces procès-verbaux sous la main ; il me semble que je ne saurais mieux faire que de les

prendre successivement, et d'emprunter à chacun d'eux les observations intéressantes qu'il peut renfermer. Je suivrai une méthode historique, qui racontera la vérité, au lieu de la systématiser. Le lecteur nous suivra pour ainsi dire pas à pas; il contrôlera mes diverses assertions en les comparant; il se formera sa conviction lui-même, et jugera si mes preuves ont ce caractère de fréquence, de persistance, de développement progressif que ne présentent jamais les fausses découvertes fondées sur quelque coïncidence fortuite ou mal définie.

Le premier procès-verbal porte la date du 20 septembre 1853. Auparavant, nous avons eu de nombreuses séances, mais nous n'avions pas cru qu'il fût nécessaire d'en noter les résultats. Voici en peu de mots quels étaient ceux auxquels nous étions arrivés alors :

Je mentionne d'abord ceux qui n'ont point de valeur à titre de preuves : les rotations, les soulèvements et les danses. Aucune démonstration, je le reconnais, ne peut-être basée là-dessus; l'action musculaire inconsciente, la tendance au mouvement, fournissent là des explications qui, quoique mal fondées en réalité, sont logiquement irréfutables. Comme les opérateurs sont dans le secret de ce qu'il faut faire, comme ils sont ca-

pables de le faire, comme ils sont naturellement disposés à imprimer, même sans s'en rendre compte, une impulsion mécanique dans ce sens, il en résulte l'impossibilité d'établir, aux yeux du public, que la cause essentielle des faits obtenus se trouve ailleurs. Ceux-là seuls ont une conviction invincible à cet égard, qui ont directement et fréquemment participé aux expériences, qui ont senti se produire sous leurs doigts ces mouvements d'une nature particulière, que l'action de nos muscles ne saurait imiter. Ils savent, eux, à quoi s'en tenir : car ils ont vu la table se refuser parfois à toute rotation, malgré l'impatience des expérimentateurs et malgré leurs bruyants appels ; puis ils ont assisté à son départ si doux, si moelleux, si spontané, à son départ qui s'opère, on peut le dire, sous les doigts qui l'effleurent à peine. Ils ont vu parfois les pieds, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne ; puis, d'autres fois, ils les ont vus accomplir des soulèvements francs, énergiques, venant au-devant des mains, n'attendant pas les ordres pour exécuter avec une vigueur presque effrayante des pensées à peine conçues. Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de

briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage, et dont aucun de nous ne pourrait imiter la prodigieuse délicatesse. Ils ont remarqué que la force des soulèvements n'est pas diminuée quand on dégarnit le côté du meuble qui devrait faire levier ; ils ont commandé eux-mêmes à la table de lever celui de ses pieds sur lequel reposent les seules mains qui composent la portion de chaîne subsistant encore, et le pied s'est levé aussi souvent, aussi haut qu'ils l'ont voulu. Ils ont suivi la table dans ses danses, lorsqu'elle frappe la mesure avec un pied, avec deux, lorsqu'elle reproduit exactement le rythme de la musique qui vient d'être chantée, lorsque, se conformant de la façon la plus comique à l'invitation de danser le menuet, elle prend des airs de grand'mère, accomplit gravement un demi-tour sur elle-même ; fait la révérence, et avance ensuite en tournant de l'autre côté.

La manière dont les faits s'accomplissent leur en a plus dit que les faits eux-mêmes ; ils ont été en contact avec une réalité qui ne se laisse pas longtemps méconnaître. Mais, en même temps, ils savent que leur opinion personnelle n'a pas le droit de s'imposer à autrui. Leur opinion n'est guère encore qu'une impression. Or, une impression n'est pas et ne sera jamais une preuve. Aussi

longtemps donc qu'on n'a obtenu que des rotations, des coups frappés, des danses ou d'autres phénomènes analogues (tels que la résistance opposée par la table, soulevée et dégarnie dans sa partie la plus haute, à la main qui veut la ramener vers le sol); aussi longtemps qu'on en reste là, il faut renoncer à communiquer ses convictions, si fermes et si fondées soient-elles.

Mais les essais persévérants que nous avons tentés avant le 20 septembre nous avaient déjà conduits un peu plus loin. Nous avons constaté deux choses principales : le soulèvement d'un poids que l'action musculaire des opérateurs était impuissante à remuer, la reproduction des nombres pensés. Je me borne à ces deux points, écartant ce qui est secondaire et ce qui demeure douteux.

Le soulèvement des poids ne s'obtient pas toujours. Il en est de cela comme de tout le reste : un jour, la table tournera et lèvera les pieds, chargée qu'elle est d'un homme qui pèse 87 kilogrammes; un autre jour, elle demeurera immobile, quoique la personne qui y est montée ne pèse que 60 kilogrammes. Ceci est cependant l'exception. En général, les personnes légères : enfants, jeunes gens, sont soulevées avec une grande facilité. Pour les personnes lourdes, la

difficulté est plus rarement vaincue ; elle l'est, toutefois, et ce résultat à lui seul démontrerait, sans réplique, la présence d'un agent physique spécial, si l'on ne pouvait objecter que l'homme placé sur la table se prête volontairement ou involontairement, au mouvement qui doit avoir lieu. On verra plus loin de quelle manière nous avons paré à l'objection. Quant à présent, je me contente de raconter le fait, tel qu'il s'était passé dans la première partie de nos recherches ; je ne veux pas anticiper.

La reproduction des nombres pensés a été pareillement perfectionnée, à mesure que les observations se sont multipliées et que les objections se sont produites. Voici où nous en étions le 20 septembre :

Nous avons remarqué, déjà, que tous les expérimentateurs ne réussissaient pas également bien, et que les plus sûrs d'eux-mêmes ne réussissaient pas également tous les jours. Nous étions néanmoins en droit d'affirmer que les nombres communiqués secrètement à tel d'entre nous seraient reproduits en général avec exactitude. Nous nous sommes plusieurs fois chargés de convaincre des témoins de nos expériences, au moyen de dix, de vingt chiffres indiqués par eux, et exécutés tout de suite, sans erreur.

On nous avait objecté que les chiffres indiqués à l'oreille pouvaient être entendus par les autres membres de la chaîne : nous avons décidé qu'on les écrirait ; on nous avait objecté qu'alors, le chiffre pouvait se peindre en quelque façon sur la physionomie de la personne qui le connaissait : nous avons décidé qu'on opérerait les yeux fermés ; on nous avait objecté que la personne chargée de l'exécution pourrait agir sur le pied placé devant elle, sinon pour le mettre en mouvement, du moins pour empêcher ou pour arrêter son mouvement : nous avons décidé que les coups seraient frappés par chaque pied successivement, ou par un pied dont les témoins de l'expérience feraient eux-mêmes choix.

Arrivés à ce point, il nous semblait que la reproduction des nombres pensés avait acquis une véritable valeur scientifique. En effet, toute communication de ces nombres aux autres membres de la chaîne étant devenue impraticable, il ne restait plus qu'un moyen d'expliquer mécaniquement notre succès habituel : c'était de supposer que le pied chargé de l'opération, étant mis en action par ses vis-à-vis faisant levier sur le bord opposé de la table, était arrêté par celui des expérimentateurs qui connaissait le chiffre. Mais alors, comment expliquer l'obéissance de la table,

lorsque le chiffre était zéro, et lorsque le pied choisi ne se trouvait ni devant la personne sachant le nombre, ni vis-à-vis d'elle? Elle était hors d'état d'imprimer le mouvement; elle était hors d'état de l'arrêter ou de le prévenir malgré les expérimentateurs placés de façon à faire lever. Ceux-ci devaient, selon l'hypothèse, donner toujours et à tout hasard le balancement, ce qui rendait l'exécution du zéro impossible. L'hypothèse n'était donc pas fondée, et l'explication mécanique tombait avec elle. On n'en pouvait certes pas douter, quand on avait vu l'impatience et le désappointement des membres de la chaîne, chaque fois que le pied restait immobile après le commandement. Nous étions consternés de cet échec apparent, et je puis bien affirmer que, s'il n'avait tenu qu'à nous, le mouvement aurait eu lieu. Il n'avait pas lieu parce qu'il ne venait pas de nous, mais de la volonté d'une seule personne : de celle précisément, qui ne disposait d'aucune action mécanique pour provoquer ou pour prévenir le soulèvement.

Je pense aujourd'hui ce que je pensais alors : cette démonstration a une valeur réelle. Mais je puis la négliger : car il va en venir d'autres, bien plus irréfutables encore. Me sentant riche, je me permettrai un peu de prodigalité.

D'ailleurs le moment n'est pas venu de résumer le sujet et de mettre en relief les preuves essentielles. Je ne raisonne pas, je raconte.

Entrons dans le récit des expériences que décrivent nos procès-verbaux.

Séance du 20 septembre.

Je retranche, selon ma promesse, tout ce qui n'a pas été suffisamment étudié, tout ce que des expériences ultérieures ont rendu le moins du monde douteux, tout ce qui rentrerait dans les faits déjà énoncés. Cette défalcation opérée, il reste encore quelques résultats à relever.

Et d'abord, je dirai que la table qui nous a servi le plus souvent, se compose d'un plateau en frêne dont le diamètre a 80 centimètres, d'une lourde colonne, et de trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Une autre table, dont le plateau est un peu plus grand et dont la colonne est moins lourde, a été employée aussi. Enfin, nous avons mis quelquefois en mouvement des tables à quatre pieds, rondes ou carrées; l'une,

entre autres, d'une dimension respectable. Le nombre des expérimentateurs formant à la fois la chaîne est ordinairement de dix ; il a varié entre deux extrêmes, huit et douze. La rotation se manifeste habituellement après cinq ou dix minutes. Dans certains cas très rares, nous avons attendu près d'une demi-heure.

Le 20 septembre, donc, nous désirions mettre à l'épreuve les prétendues facultés divinatrices des tables. A cet effet, nous avons soumis à la nôtre, qui fonctionnait à merveille, la question la plus élémentaire, assurément, qu'on puisse poser à un *Esprit*... Nous avons placé trois noisettes dans la poche d'un des expérimentateurs ; la table, interrogée sur le nombre des noisettes, a bravement frappé neuf coups !

La même personne, après avoir fait exécuter plusieurs nombres pensés parmi lesquels se trouvait un zéro, a été mise aux prises avec son vis-à-vis. Ceci constituait une expérience particulièrement intéressante, que nous appelons *la balance des forces*. On ne peut pas dire, dans ce cas, que le mouvement soit imprimé par le vis-à-vis, lequel ferait levier ; car les intérêts sont opposés, les vis-à-vis sont en lutte ; l'un, veut faire prévaloir un chiffre pensé plus considérable ; l'autre, un chiffre pensé moins considérable. Le cham-

Le pion du petit chiffre s'arrangera, sans doute, pour ne plus fournir de balancement dès que son nombre a été frappé; il appuiera même, de manière à obtenir un arrêt! Eh bien, non: l'opérateur le plus puissant l'emporte; et, s'il est chargé du nombre élevé, le nombre élevé est atteint. On remarque seulement, qu'à partir du moment où la limite de son adversaire est dépassée, où les volontés ont cessé de coïncider, les coups sont frappés moins fortement; le pied, qui obéissait tout à l'heure à deux pensées, n'est plus soutenu maintenant que par une seule.

Nous avons changé les conditions de la lutte: une coalition a été formée au profit des petits nombres; ils ont été confiés à deux membres de la chaîne, puis à trois, et c'est alors seulement que le chevalier des grands nombres a été vaincu, et que le pied placé devant lui (pied sur lequel il était dépourvu de toute action mécanique), a cessé de suivre jusqu'au bout l'impulsion de sa volonté, en dépit des expérimentateurs placés en face, qui seuls auraient pu le mettre et le maintenir en mouvement.

Il va sans dire que des combinaisons différentes ont été essayées et qu'elles ont produit des résultats non moins décisifs. Nous avons fait varier le pied qui devait frapper. Nous avons changé les

rôles : l'expérimentateur le plus puissant a été chargé, à son tour, des petits nombres, et il est parvenu à couper régulièrement ses adversaires, quel que fût le pied désigné pour l'opération.

On a proposé enfin de tenter la contre-épreuve d'une de nos expériences les plus concluantes, de celle qui consiste à faire tourner et frapper la table lorsqu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes. Cet homme s'est placé sur elle ; les douze expérimentateurs, ayant soin de ne pas former la chaîne, y ont appliqué leurs doigts et se sont efforcés d'obtenir, par la tension de leurs muscles, ce qu'ils avaient obtenu, quelques jours auparavant, sans tension et sans efforts. Il fallait voir l'énergie de leur travail ! les jointures de leurs mains blanchissaient ; et cependant rien. La rotation seule a eu lieu dans une faible mesure, un demi-tour à peine, et avec un frémissement du pauvre meuble qui semblait près de se rompre. Quant au soulèvement, tout a été vain ; aucun pied n'a voulu donner le moindre signe de docilité. Inutile d'ajouter, qu'à plus forte raison, il n'a pas été question de ce renversement complet que nos simples ordres avaient opéré naguère.

Séance du 22 septembre.

Nous n'avons constaté aucun fait nouveau, qui soit digne d'être mentionné ici ; mais, parmi les faits anciens que nous avons reproduits, je crois utile de signaler les mouvements de la table portant la même personne qui s'y était placée trois jours auparavant. On avait vu alors l'inutilité des efforts musculaires ; on va voir la puissance du fluide, ou de l'agent physique quelconque, dont les opérateurs disposent, lorsqu'ils forment la chaîne et lorsqu'ils commandent avec une ferme volonté.

Nous étions bien aises nous-mêmes de faire ce rapprochement. Habités à contrôler nos expériences et à ne pas tenir pour certain ce que nous n'avons observé qu'une ou deux fois, nous avons hâte de recommencer, en nous plaçant dans des conditions identiques. Or le succès a été complet. La table a tourné ; elle a frappé plusieurs coups ; elle s'est dressée entièrement, de façon à renverser la personne qu'elle portait.

Qu'il me soit permis de consigner ici, en passant, une remarque générale. Nous avons eu déjà de nombreuses réunions ; nos expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs jeunes

femmes délicates, avaient agi avec une persévérance et une énergie peu commune ; leur fatigue physique à la fin de chaque séance était naturellement très grande ; il semble qu'on aurait dû s'attendre par conséquent à voir se manifester, au milieu de nous, quelques accidents nerveux plus ou moins graves. Si les explications basées sur les actes involontairement accomplis dans un état d'excitation extraordinaire avaient le moindre fondement, nous aurions eu des extases, presque des possessions, et en tout cas des attaques de nerfs. Or il n'est pas arrivé, en cinq mois de temps, malgré le caractère animé et bruyant de nos expériences, qu'aucun de nous ait éprouvé un seul moment le moindre malaise.

Il y a mieux : lorsqu'on se trouve dans un état de tension nerveuse, on devient absolument impropre à agir sur la table. Elle veut être prise gaiement, lestement, avec confiance et autorité, mais sans passion. Cela est si vrai, qu'aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait, à cause des discussions publiques où j'étais engagé, de désirer trop fortement le succès et de m'impatienter en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table.

Séance du 26 septembre.

Nous avons assez mal débuté, et nous pensions presque que le produit net de la journée se bornerait aux deux observations suivantes qui ont bien leur prix, en effet, et que notre pratique n'a cessé de confirmer : — D'abord, il y a des jours où l'on ne peut rien faire, quoiqu'on soit aussi nombreux, aussi forts et aussi excités ; ce qui prouve que les mouvements de la table ne sont obtenus ni par la fraude, ni par la pression involontaire des muscles. — Ensuite, il y a des personnes (celles entre autres qui sont malades ou fatiguées), dont la présence dans la chaîne n'est pas seulement sans utilité, mais nuisible ; dépourvues de fluide, elles semblent en outre empêcher sa circulation et sa transmission ; leur bonne volonté, leur foi à la table n'y font rien ! tant qu'elles sont là, les rotations sont faibles, les soulèvements sont languissants, les commandements ne s'achèvent pas, le pied placé devant elles est particulièrement atteint de paralysie ; priez-les de se retirer, aussitôt la vie apparaîtra, tout réussira comme par enchantement.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir pris ce parti,

que nous avons enfin retrouvé les mouvements francs et énergiques auxquels nous étions accoutumés. Auparavant, nous avons eu plusieurs échecs, et notamment lorsqu'il s'agissait d'ébranler un homme placé sur la table. En vain avons-nous commandé avec beaucoup d'insistance et d'ardeur ; point de rotation, point de soulèvements ! Nous avons été forcés de substituer un enfant à l'homme, et alors seulement nous étions parvenus à agir.

Nous nous sentions donc assez découragés, lorsqu'enfin l'épuration dont je parlais tout à l'heure a été essayée : aussitôt, quelle métamorphose ! Rien ne nous semble difficile ; ceux mêmes qui, comme moi, réussissent médiocrement d'ordinaire, font frapper des nombres pensés avec un entier succès ou avec la légère imperfection assez fréquente d'un coup de trop, tenant au retard dans l'ordre mental qui doit arrêter les coups.

Voyant que tout allait à souhait, décidés à tenter l'impossible, nous entreprenons une expérience qui, marquant notre entrée dans une phase toute nouvelle, met nos démonstrations antérieures sous la garantie d'une irréfutable démonstration. Nous allons quitter les probabilités pour l'évidence. Nous allons faire mouvoir la table *sans la toucher*.

Voici comment nous y sommes parvenus cette première fois :

Au moment où la table était emportée par une rotation énergique et véritablement entraînante, nous avons tous soulevé nos doigts à un signal donné; puis, maintenant nos mains unies au moyen des petits doigts et continuant à former la chaîne à quelques lignes au-dessus de la table, nous avons poursuivi notre course; et, à notre grande surprise, la table a poursuivi également la sienne, elle a fait ainsi trois ou quatre tours!

Nous avons peine à croire à un tel succès; les témoins de l'expérience ne pouvaient s'empêcher de battre des mains. Or ce qui n'était pas moins remarquable que la rotation sans contact, c'était la manière dont elle s'était opérée. Une ou deux fois la table avait cessé de nous suivre, parce que les accidents de la marche avaient écarté nos doigts de leur position régulière au-dessus des bords; une ou deux fois la table avait repris vie, si j'ose m'exprimer ainsi, dès que la chaîne tournante s'était retrouvée dans un rapport convenable avec elle. Nous avons tous le sentiment que chaque main avait emporté, par une sorte d'attraction, la portion de la table placée au-dessous d'elle.

Séance du 29 septembre.

Dans le trouble du premier succès, nous n'avions songé ni à renouveler ni à varier cette expérience décisive. Depuis, nous y avons réfléchi; nous avons senti qu'il importait de refaire la chose avec plus de soin, et qu'il importait surtout, en présence de témoins nouveaux, de produire le mouvement au lieu de le continuer, et de le produire sous la forme de soulèvements au lieu de se borner aux rotations.

Tel était le programme de la réunion du 29 septembre. Jamais programme n'a été plus exactement suivi.

Avant tout, nous avons recommencé ce qui avait été obtenu le 26. La table étant en grande rotation, les mains s'en sont séparées et ont continué à tourner au-dessus d'elle en formant la chaîne. La table a suivi, faisant tantôt un ou deux tours, tantôt un demi-tour ou un quart de tour seulement. La réussite, plus ou moins prolongée, était certaine. Nous l'avons constatée plusieurs fois.

Mais on pouvait dire que, la table étant déjà lancée, elle conservait une certaine impulsion à laquelle elle obéissait mécaniquement, tandis que nous imaginions qu'elle obéissait à notre puissance fluïdique. L'objection était absurde, et nous aurions défié qui que ce fût d'obtenir un seul quart de tour sans former la chaîne, quelle que fût la vitesse de la rotation imprimée; nous aurions défié surtout qu'on parvînt à renouveler la course un moment suspendue. Cependant, il est bon en pareille matière, de prévenir les objections même absurdes, pour peu qu'elles soient plausibles; et celle-ci devait paraître telle aux yeux de tout homme inattentif. Il fallait donc arriver à produire la rotation, en partant du complet repos.

Nous l'avons fait. La table étant immobile ainsi que nous, la chaîne des mains s'en est séparée et a commencé à tourner lentement à quelques lignes au-dessus de ses bords. Au bout d'un moment la table a fait un léger mouvement, et, chacun s'attachant à attirer par sa volonté la portion placée sous ses doigts, nous avons entraîné le plateau à notre suite. Les choses se passaient ensuite comme dans le cas précédent; il y a une telle difficulté à maintenir la chaîne en l'air sans la rompre, sans l'écarter des bords de la table, sans aller trop vite et supprimer

ainsi le rapport établi, qu'il arrive souvent que la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Néanmoins, elle s'est prolongée parfois pendant trois tours ou même quatre.

Nous nous attendions à rencontrer plus d'obstacles encore lorsqu'il s'agirait du soulèvement sans contact. Or il en a été tout autrement ; et cela s'explique, parce que, n'y ayant pas ici de marche circulaire, il est beaucoup plus aisé de maintenir la position normale des mains au-dessus de la table. La chaîne étant donc formée à quelques lignes du plateau, nous avons ordonné à l'un des pieds de se soulever, et il l'a fait.

Nous étions dans le ravissement. Cette belle expérience a été maintes fois renouvelée. Nous avons ordonné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de résister aux témoins, qui avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre. Nous lui avons ordonné de se renverser entièrement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés, et l'eussent précédée à la distance convenue.

Tels ont été les résultats essentiels de cette réunion. Ils sont tels que j'hésite à mentionner à côté d'eux des incidents d'une importance secondaire.

Je me borne à dire que la séance avait été très décourageante au début; que non seulement il avait été nécessaire d'écartier quelques opérateurs nouveaux, mais que plusieurs des anciens étaient dépourvus de leur entrain habituel. La table obéissait mal; les coups étaient frappés mollement et comme à regret; les nombres pensés ne s'achevaient pas. Alors nous avons pris un parti dont nous nous sommes bien trouvés : nous avons persévéré et persévéré gaiement; nous avons chanté, nous avons fait danser la table, nous avons écarté la pensée des tentatives nouvelles, et insisté sur les opérations aisées et amusantes. Après un certain temps, les dispositions étaient changées, la table bondissait, elle attendait à peine nos commandements; nous étions en mesure d'aborder les choses sérieuses.

Séance du 6 octobre.

Malgré les distractions que nous donnaient des témoins trop nombreux, malgré la lassitude causée par une chaleur étouffante, nous avons obtenu dans cette longue séance la confirmation des résultats antérieurs les plus essentiels

Nombres pensés, balance des forces, soulèvement et résistance de la table, tout a été renouvelé. Quant à la résistance en particulier, elle a été mesurée. Un poids de 40 kilogrammes n'a pas suffi pour déterminer l'abaissement de la table sur laquelle on faisait la chaîne, lorsqu'elle formait avec le parquet un angle de 35 degrés. La même table, formant le même angle, est tombée lourdement sous l'effort d'un poids de 30 kilogrammes environ. Notez, en outre, que les mains placées vis-à-vis du poids de 40 kilogrammes avaient été soulevées et ne touchaient plus la table pendant qu'elle continuait à résister. Toutefois je ne donne pas ceci comme une expérience décisive, parce que je sais qu'il y a telle position d'équilibre où la table la plus dépourvue de fluide résisterait par elle-même à une pression considérable. Malgré la différence constatée plus haut, j'écarte le fait (très réel à mes yeux) que je viens de rapporter, décidé à ne mettre en avant que ce qui n'est sujet à aucune controverse.

Nous avons encore essayé de mettre en mouvement la table portant un homme fort lourd. La rotation a été impossible cette fois ; mais les pieds ont frappé plusieurs coups.

Passant ensuite à la contre-épreuve, nous avons observé que, lorsqu'on agit mécaniquement, c'est

précisément le contraire qui se passe. Par d'énergiques efforts musculaires, on obtient un peu de rotation, le soulèvement des pieds est impossible.

Enfin, nous avons repris la grande expérience, celle des mouvements sans contact.

Il semblait d'abord que nous étions hors d'état de réussir. Bientôt, cependant, nous sommes parvenus à opérer sans contact la continuation de la rotation, et sa production à partir d'un état de repos. Ce qu'il y a même eu de remarquable, c'est qu'une petite rotation d'un quart de tour a été produite par nos commandements, quoique nous restassions entièrement immobiles. La table ainsi fuyait sous nos doigts.

Quant aux soulèvements sans contact, ils ont été opérés maintes fois et avec énergie. La table, que dominaient nos mains, étendues à quelques lignes au-dessus d'elle, s'est dressée, a résisté et s'est renversée à plusieurs reprises.

Séance du 7 octobre.

Encore une longue réunion très fatigante. Elle a été principalement consacrée à l'essai de divers mécanismes qui n'ont eu aucun succès : anneaux

de métal, cadres de canovas ou de papier placés au-dessus de la table, plateaux pivotants, touches à ressorts. Soit que la vue des engins en question supprimât l'émission du fluide chez les opérateurs, soit que les engins eux-mêmes supprimassent sa circulation dans la table, soit enfin que les conditions naturelles du phénomène fussent troublées d'une autre manière, les résultats ont été ou contestables ou nuls.

Une seule expérience nouvelle a réussi. Un plateau tournant sur pivot soutenait un baquet. Après l'avoir rempli d'eau, j'y ai plongé mes mains, ainsi que deux autres opérateurs. Nous y avons formé la chaîne, nous nous sommes mis à tourner en évitant de toucher le baquet ; celui-ci n'a pas tardé à se mettre en mouvement. La même chose a été faite plusieurs fois de suite.

Comme on aurait pu supposer que l'impulsion donnée à l'eau suffisait pour entraîner un baquet aussi mobile, nous avons procédé immédiatement à la contre-épreuve. L'eau a été agitée circulairement, et cela avec beaucoup plus de rapidité que lorsque nous y formions la chaîne : le baquet n'a pas bougé. Reste à savoir sans doute si l'un de nous trois n'a pas touché intérieurement le baquet pour déterminer son mouvement. A cela je reponds, d'abord, que la manière dont nos

mains étaient plongées prouvait jusqu'à l'évidence qu'aucun de nos doigts ne pouvait matériellement atteindre le fond ; ensuite, qu'ayant soin de faire la chaîne au centre, il n'était guère moins difficile que nous nous missions en contact avec les parois verticales.

Et cependant, le doute n'étant pas absolument inadmissible, je range encore cette expérience parmi celles dont je ne prétends faire aucun usage. Je veux me montrer difficile en fait de preuves.

Celle que fournit l'exécution des nombres pensés est toujours une des plus solides à mes yeux. Elle a eu cela de particulier dans la séance dont je parle, que chacun des dix opérateurs, à son tour, a reçu la communication par écrit d'un chiffre, les autres ayant les yeux fermés. Or, sur dix, un seul n'a pas obtenu une obéissance parfaite du pied qui lui avait été indiqué par des témoins fort soupçonneux. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra que les combinaisons de mouvements imprimés et de fraudes qu'exigerait un pareil résultat, dépassent de beaucoup le cercle des choses admissibles. L'objection a besoin d'inventer un prodige bien plus surprenant que le nôtre.

Revenons à la démonstration par excellence, au

soulèvement sans contact. Nous avons commencé par l'opérer trois fois. Puis, comme on a pensé que la surveillance des témoins s'exercerait d'une manière plus certaine sur une petite table que sur une grande et sur cinq opérateurs que sur dix, nous avons fait venir un guéridon en sapin que la chaîne réduite de moitié a suffi pour mettre en rotation. Alors les mains ont été levées, et tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois à notre commandement.

Séance du 8 octobre.

Cette séance s'est accomplie dans des conditions telles, que je devrais peut-être la passer sous silence. La mort d'un ami précieux nous plongeait dans une profonde douleur; l'accablement moral ôtait toute puissance fluidique aux personnes mêmes qui en possédaient le plus d'ordinaire. Sans la présence d'un visiteur qui, ayant bien voulu venir d'assez loin pour assister à nos expériences, ne pouvait prolonger son séjour, nous n'aurions certainement pas essayé d'agir à un pareil moment.

Parmi les tentatives nouvelles qui ont été faites, je citerai celle qui avait pour but de soulever entièrement en l'air une table suspendue à une poulie et équilibrée par un contre-poids. Un seul de ses pieds touchait encore la terre, le poids à attirer était réduit à peu de chose. La chaîne ayant été formée, le pied qui touchait le sol l'a quitté, et la table a accompli ainsi des vibrations dans lesquelles elle ne rencontrait plus le parquet.

Avait-elle été soulevée? Je suis loin de l'affirmer. Elle a pu être simplement poussée par le fluide de manière à changer son mode de suspension et à mettre une distance entre le sol et son pied. Il se peut aussi que l'action des mains sur elle n'ait été que mécanique, que la corde qui la soutenait ait été ainsi écartée de la verticale, et que le frottement ait cessé d'avoir lieu parce que la table était attirée de force à droite ou à gauche, à l'instant précis où son pied aurait dû heurter le sol.

Cela n'a par conséquent aucune valeur ni pour ni contre ma thèse. J'en dirai autant de plusieurs expériences analogues, et aussi des touches mobiles sur lesquelles nous avons fait de nouveau la chaîne sans obtenir aucune rotation. Le fluide se perd probablement dans ce dédale de ressorts et

de planchettes : surtout la confiance et la volonté sont affaiblies.

Pour finir par quelque chose de moins négatif, je citerai encore deux faits, confirmation de nos résultats précédents.

Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était à la gauche de l'opérateur, en dehors de son action musculaire. Or, le commandement ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, nous étions tous désolés, convaincus que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme bien que, si l'ébranlement était jamais donné par les expérimentateurs placés en face du pied, il y aurait paru à cette heure-là. Nos nerfs étaient exaltés, notre impatience était au comble ; cependant aucun balancement ne se manifesta, et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était zéro.

Enfin, le mouvement sans contact a été effectué deux fois ; dans un pareil jour, c'était beaucoup, et nous avons dû nous estimer heureux d'avoir déterminé ainsi le soulèvement des pieds d'un meuble que nos mains découragées ne touchaient pas.

Séance du 27 octobre.

Je raconte les choses telles qu'elles se sont passées et n'ai aucune envie de nous peindre plus triomphants que nous ne l'avons été. Le lecteur en pensera ce qu'il voudra, je lui confesserai que voici encore une séance peu brillante

Ces inégalités, au reste, ont aussi leur intérêt.

Nous voici, par exemple, privés d'une grande partie de notre puissance par le seul fait de l'indisposition de la personne qui se faisait le mieux obéir de la table. Eh bien, qu'on cherche à expliquer cela. S'il s'agissait d'une action mécanique, elle et nous, aurions réussi comme par le passé, car notre force musculaire n'avait pas diminué.

S'il s'agissait de fraude, nous aurions réussi également; car notre personnel était le même, et rien n'empêchait les mains déloyales de remplir leur office. S'il s'agissait de mouvements inconscients et involontaires, le succès aurait dû être complet; car jamais nous n'avions été plus ardents et plus bruyants. Or nous faisons pitié,

placés autour de notre table, passant parfois un quart d'heure entier sans obtenir un coup frappé, ou une simple rotation.

Cependant, à la longue, nous sommes arrivés à quelques résultats que je vais rapporter.

Voyant que nous ne parvenions pas à opérer les soulèvements sans contact en partant de l'immobilité, nous nous sommes contentés de les opérer sous la forme plus modeste d'une continuation du mouvement; c'est ainsi que nous commandions à la table de frapper huit coups; au troisième, les mains étaient levées, et le meuble, que personne ne touchait plus, poursuivait sa tâche, tantôt jusqu'à quatre seulement, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à huit.

Tel a été notre principal exploit. J'en citerai un autre, dont je ne prétends pas déterminer la valeur exacte.

A notre expérience de la table qui frappe en portant un homme, on avait objecté que cet homme pouvait se prêter au mouvement et même le provoquer en partie. Décidés à rechercher sérieusement la vérité, sentant ce que l'objection avait de plausible; nous étions décidés à y faire droit. L'être vivant, intelligent (et par conséquent suspect), devait être remplacé par un poids inerte; des cornues remplies de sable devaient

être placées au centre précis de la table, sommée alors de montrer son savoir-faire.

Mais le jour était mal choisi, Après avoir posé l'un sur l'autre, deux paquets pesant en tout 65 kilogrammes, il s'est trouvé que nous étions incapables de produire les soulèvements ; il a fallu se contenter de les continuer ; on a ôté les cornues, la table a été mise en mouvement, et les cornues, replacées pendant qu'il avait lieu, ne l'ont nullement arrêté ; elles ont été ballottées avec tant de force, que le sable jaillissait de tous les côtés.

Le reste de la séance a été consacré à de nouvelles expériences sur la prétendue divination. Qu'on me permette de résumer celles que nous avons tentées alors et dans plusieurs autres réunions.

Lorsqu'on demande à la table de deviner une chose qui est connue d'un des membres de la chaîne, il arrive assez fréquemment et fort naturellement qu'elle devine. C'est l'opération des nombres pensés, ni plus ni moins.

Lorsqu'on lui demande de deviner une chose qui est connue d'un des assistants, lequel ne fait pas partie de la chaîne, il arrive quelquefois qu'elle devine. Elle le fait lorsque la personne en question, douée d'une grande puissance fluidique, peut l'exercer à distance. Nous n'avons rien obtenu de semblable ; mais d'autres ont réussi, et leur témoi-

gnage parait trop bien établi pour pouvoir être révoqué en doute.

Jusqu'à présent, on le voit, pas la moindre trace de divination ; action fluïdique, rapprochée ou distante.

Si les tables devinent, si elles pensent, s'il y a des Esprits, nous devons obtenir des réponses concluantes dans le cas où personne ne connaît les faits, ni dans la chaîne ni en dehors de la chaîne. Or le problème ainsi posé, sa solution n'est pas difficile.

Prenez un livre ; ne l'ouvrez pas, mais invitez la table à lire la première ligne de la page que vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354. La table ne reculera pas ; elle frappera des coups et vous composera des mots. C'est ainsi, du moins, qu'elle a toujours agi à notre égard. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine ; c'est que, ni ici ni ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun Esprit, si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette simple ligne. Je recommande l'expérience aux partisans des tables pensantes et des mystérieuses évocations.

Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie contenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à jouer, les tables se conforment exactement au calcul des probabilités ; elles devinent juste autant

que vous, que moi. Comme il s'agit de petits nombres dont on se fait une idée approximative, le cercle des combinaisons possibles est fort peu étendu ; l'esprit se fixe sur un chiffre qui a passablement de chances d'être vrai ; la proportion entre les échecs de la table et ses succès se trouve là ce qu'elle serait en dehors de toute divination miraculeuse. Nous voilà bien loin de ces résultats réguliers qu'obtient l'action fluidique ; des nombres pensés, par exemple, qui réussiront dix ou vingt fois de suite dans les moments d'entrain. Ceci ne saurait certes s'expliquer par aucune rencontre fortuite.

Séance du 9 novembre.

Nous avions hâte de reprendre notre revanche. Nous l'avons prise, plus complète que nous n'osions l'espérer.

Avant d'entrer dans le récit de cette séance, remarquable entre toutes, je dirai que ni le thermomètre ni la boussole n'ont fourni la moindre indication intéressante. J'ai cru devoir le noter, pour montrer au lecteur que nous n'avons pas négligé l'emploi des instruments qui sem-

bleraient pouvoir mettre sur la voie d'une explication scientifique. En général, je passe cela sous silence, ainsi que les divers essais qui, demeurant à l'état d'essais, n'ont conduit à rien de positif.

Notre premier soin a été de renouveler l'expérience du soulèvement d'un poids inerte. Cette fois, il était convenu qu'on partirait toujours de l'immobilité absolue. Il s'agissait de produire le mouvement, et non de le continuer.

Le centre de la table ayant donc été fixé avec précision, un premier baquet plein de sable et pesant 21 kilogrammes y a été placé. Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur en a été donné.

On a posé ensuite un second baquet pesant 19 kilogrammes au centre du premier. Ils ont été soulevés, moins aisément, mais très nettement l'un et l'autre.

Alors un troisième baquet plus petit et pesant 13 kilogrammes a été ajouté au-dessus des deux premiers. Les soulèvements ont eu lieu.

Nous avons encore préparé d'énormes pierres pesant ensemble 22 kilogrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet. Après d'assez longues hésitations, la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun de ses trois

pieds, elle les a levés avec une force, une décision et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité, déjà mise à tant d'épreuves, n'a pas pu résister à celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé à cette masse totale de 75 kilogrammes, elle s'est brisée tout à coup, et sa massive colonne s'est fendue du haut en bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge entière a croulé.

Je ne m'arrête pas à commenter une telle expérience ; elle répond à tout. Notre force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements qui ont eu lieu. Un poids inerte et sans complaisance aucune avait remplacé la personne dont on avait craint la complicité. Enfin, les trois pieds s'étant dressés, chacun à son tour, on n'a pas la ressource d'insinuer que nous avions fait porter le poids d'un côté plus que de l'autre.

Notre pauvre table ayant été blessée au champ d'honneur et ne pouvant être guérie à l'instant même, nous en avons pris une nouvelle qui lui ressemblait beaucoup. Elle était un peu plus grande cependant et un peu plus légère.

Restait à savoir si nous allions être obligés d'attendre qu'elle fût chargée de fluide ; l'occasion se présentait belle pour résoudre un problème

important : où réside le fluide? dans les opérateurs, ou dans le meuble? La solution a été aussi prompte que décisive. A peine nos mains formant la chaîne se posaient-elles sur la seconde table, que celle-ci tournait avec la rapidité la plus imprévue et la plus comique. Évidemment le fluide était en nous, et nous étions libres de l'appliquer successivement à diverses tables.

Nous n'avons pas perdu de temps. Dans les dispositions où nous nous trouvions, les mouvements sans contact devaient réussir mieux que jamais. Nous ne nous trompions pas en le supposant.

Les rotations sans contact ont d'abord été opérées, au nombre de cinq ou six. L'entraînement sous les doigts, et sous la volonté qui s'attachait à tel ou tel point particulier des bords du plateau, lent au début, s'accélérait ensuite jusqu'à la course; plusieurs rotations avaient duré pendant l'espace de trois ou quatre tours.

Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. La chaîne, formée à quelques lignes au-dessus du plateau, s'arrange pour marcher dans le sens où le mouvement doit avoir lieu, les mains les plus rapprochées du pied appelé à se dresser sont en dehors du plateau, s'en rap-

prochent et le dépassent graduellement, tandis que les mains placées vis-à-vis et qui s'étaient avancées d'abord vers le même pied s'en écartent en l'attirant. C'est pendant cette progression de la chaîne, pendant que toutes les volontés sont fixées sur une tache particulière du bois et que les ordres de soulèvement sont proférés avec force, que le pied quitte le sol et que le plateau suit les mains au point de se renverser si on ne le retient.

Ceci n'a pas été un résultat isolé. Nous l'avons reproduit trente fois environ. Nous l'avons exécuté successivement par chacun des trois pieds, afin d'ôter tout prétexte à la critique. Nous avons de plus surveillé les mains avec une attention scrupuleuse. Or, quand on voudra bien observer que cette surveillance s'est exercée sur trente opérations sans surprendre le moindre contact, on en conclura, je pense, que la réalité du phénomène est désormais placée au-dessus de toute contestation raisonnable. Ajoutons que, pendant les derniers soulèvements, un surveillant agenouillé avait appliqué son œil au plateau, de manière à s'assurer qu'il ne cessait jamais d'être libre.

Un mot encore : il nous a semblé que la table avait avancé une fois au lieu de se dresser, qu'elle avait suivi ainsi sur le parquet la

marche de la chaîne. C'était un fait à vérifier.

Confirmé, ainsi qu'on le verra, par nos expériences ultérieures, il manifeste sous une nouvelle forme l'entraînement auquel cède la table. Il est curieux de la voir subir notre action à distance et glisser quand elle n'a pas assez de force pour se lever. En effet, la même chose a lieu lorsque les mains reposent sur elle ; si la puissance fluidique ne suffit pas au soulèvement ordonné, la table fuit et se dérobe, quelquefois en ligne droite, quelquefois en commençant une rotation inattendue, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Il faut bien que l'impulsion communiquée, grande ou petite, se traduise par un effet quelconque.

Séance du 21 novembre.

Ce qui a caractérisé cette séance, c'est l'absence de la personne qui dispose parmi nous de la plus grande autorité sur la table. En opérant sans elle, nous avons été mis à même de constater deux choses : la première, qu'on ne se passe pas

impunément d'un expérimentateur hors ligne ; la seconde, qu'on peut cependant s'en passer à la rigueur, et que le succès, quoique moins brillant, n'est pas impossible. Je souligne ce dernier point, ainsi que les modifications fréquentes de notre personnel, à l'adresse des gens soupçonneux qui, ne connaissant pas la valeur morale des personnes dont il s'agit, seraient disposés à mettre sur le compte de leur habileté, des résultats auxquels elles contribuent essentiellement.

Avant tout, et quand il n'y avait chez personne aucun fluide développé, nous avons désiré voir s'il ne se produirait pas par le simple fait de la rotation mécanique. Appliquant donc nos mains à la table sans former la chaîne, nous avons tourné rapidement pendant près d'un quart d'heure. Nous avons commandé ensuite à la table de reprendre d'elle-même ce mouvement ; nous lui avons commandé de lever un pied, et quoique nos doigts reposassent sur eile, il nous a été impossible d'obtenir le plus léger mouvement.

Ce qui est plus significatif encore, c'est que, ayant formé la chaîne, mais ayant déterminé la rotation par l'action mécanique de nos mains, nous avons pu la continuer ainsi pendant un quart d'heure sans amener aucune manifestation flui-

dique. Au moment où nous nous sommes arrêtés, nous avons vainement adressé différents ordres à la table. Nous n'exercions aucune puissance sur elle.

Il est clair, par conséquent, que le phénomène est d'une nature mixte, qu'une posture déterminée et une course circulaire ne suffisent nullement à le faire naître. Il y faut encore et surtout la volonté.

Notre volonté s'étant enfin mise de la partie, la pression musculaire ayant cédé la place à la pression des commandements, la rotation fluide est arrivée après cinq ou six minutes de concentration de nos pensées. Nous sentions bien qu'il nous manquait quelque'un d'important, que nous ne possédions pas toute notre puissance ordinaire ; cependant nous étions décidés à réussir, même au prix d'une plus grande fatigue morale.

Nous avons donc attaqué de front la grande difficulté, les mouvements sans contact.

Les rotations sans contact ont été obtenues trois fois. Je dois ajouter qu'elles étaient très incomplètes ; un quart de tour ou demi-tour tout au plus.

Quant aux soulèvements sans contact, le succès a été plus décisif ; mais il était acheté au prix

d'une dépense de force très considérable. Après chaque soulèvement nous étions forcés de nous reposer, et, lorsque nous avons atteint le chiffre de neuf, il a bien fallu nous interrompre : car nous succombions à la lassitude. Il faut avoir passé par de telles expériences pour savoir ce qu'elles exigent d'attention et d'énergie, à quel point il est indispensable de vouloir ; de vouloir absolument que tel nœud du bois de la table suive les doigts étendus qui l'attirent à distance.

Quoi qu'il en soit, notre tentative avait été couronnée de succès, et nous pouvions terminer la séance par des exercices moins épuisants.

L'idée nous est venue alors de nous essayer sur une grande table à quatre pieds. On avait souvent prétendu que les guéridons à trois pieds se prêtaient seuls à nos opérations ; il était temps de fournir la preuve démonstrative du contraire. Nous avons pris en conséquence une table dont le diamètre a un mètre seize centimètres, et dont une moitié, indépendante du pied qui la supporte quand il est tiré, se replie à volonté.

A peine nos doigts y étaient-ils placés, que déjà elle se livrait avec grand fracas à une rotation dont la vivacité nous surprenait nous-mêmes. Elle montrait ainsi que les tables à quatre pieds n'étaient pas plus rebelles que d'autres. Elle

fournissait en outre un nouvel argument en faveur d'une de nos observations précédentes : le fluide est dans les personnes et non dans les meubles. En effet, le mouvement s'était produit presque immédiatement, et avant que la grande table pût être considérée comme chargée.

Il s'agissait ensuite de faire frapper des coups par ses différents pieds. Nous avons commencé par ceux qui adhèrent à une moitié du plateau. Trois pieds sont dans ce cas. Ils se levaient deux à deux avec une force telle qu'au bout d'un moment une des roulettes volait en éclats¹. Or, on se ferait difficilement une idée de l'intensité qu'aurait dû acquérir l'action frauduleuse des doigts pour faire lever sur un meuble aussi lourd, et pour le lancer à cette hauteur.

Restait le pied indépendant du plateau. Nous pensions qu'il obéirait aussi bien que les autres ; eh bien, non : en vain avons-nous prodigué les invitations les plus pressantes, jamais il n'a consenti à se dresser, soit en compagnie de son voisin de droite, soit en compagnie de son voisin de gauche. Nous avons supposé alors que cela tenait aux personnes placées auprès de lui ; nous avons changé la situation respective des membres

1. C'est la seule table à roulettes dont nous nous soyons servis.

de la chaîne. Inutiles efforts ! Toutes les combinaisons venaient échouer successivement.

Nous tirions déjà de grandes conséquences de ce fait. Mais, comme il a été démenti plus tard, comme le pied rebelle a parfaitement obéi dans une autre réunion, je ne ferai pas confiance de nos raisonnements au public ; je le prie-
rai seulement de remarquer deux choses : d'abord, le soin que nous avons pris constamment de vérifier plusieurs fois les choses avant de les affirmer ; ensuite, l'impossibilité de recourir aux explications tirées de l'action musculaire. Cette action s'exerçait aussi aisément pour soulever le pied indépendant que pour soulever les pieds collés ; et cependant, par une raison inconnue, mais évidemment étrangère aux lois de la mécanique, les derniers seuls ont consenti à se mouvoir.

Séance du 28 novembre.

Nous étions au grand complet ; mais deux ou trois opérateurs se trouvaient légèrement indisposés. En somme, et quelle qu'en fût la cause, la réunion n'a guère été remarquable que par l'absence presque totale de puissance fluidique. Un

seul moment, nous en avons eu un peu. Une demi-heure d'action, deux heures et demie d'inertie, voilà notre bilan.

Je le mentionne toujours tel qu'il est, par respect pour la vérité d'abord, et aussi parce que rien ne réfute mieux l'objection vulgaire, que de montrer les mêmes personnes incapables d'obtenir constamment les mêmes résultats. Leurs muscles n'ont pas changé; leur excitation est aussi vive; leur adresse frauduleuse (il ne faut pas craindre d'en parler), leur adresse frauduleuse n'a point disparu; cependant, les voilà hors d'état de faire ce qu'elles faisaient naguère avec une extrême facilité.

Nos blessés avaient été guéris; l'ancienne table reparaisait avec sa colonne réparée; la grande table à quatre pieds avait une nouvelle roulette. C'est par elle que nous avons commencé. Triste début! elle qui tournait et sautait l'autre jour avec tant de vigueur, elle se traîne à peine maintenant. Quant à faire frapper un seul coup par un pied quelconque, il faut y renoncer.

Alors nous avons passé aux tables à trois pieds; au bout d'un moment nous sommes entrés dans notre phase d'entrain, qui ne devait guère durer.

Nous en avons profité cependant pour opérer cinq soulèvements sans contact. Après quoi, notre

mince provision de fluide étant épuisée, il n'y avait plus moyen d'opérer quoi que ce fût. C'est bien en vain, on le prévoit, que nous avons essayé les rotations sans contact.

Rien n'était lamentable et curieux en même temps, comme de nous voir autour des diverses tables, passant de l'une à l'autre, leur ordonnant les choses les plus élémentaires, et ne pouvant obtenir qu'une rotation languissante, qui finissait elle-même par s'arrêter entièrement.

Séance du 2 décembre.

J'aurais été fâché de clore mon récit par un souvenir aussi peu brillant. Par bonheur, le dernier de nos procès-verbaux me donne le droit de laisser une tout autre impression au lecteur.

Nous étions bien disposés; le beau temps y contribuait peut-être, et ce n'est pas la seule fois que j'en ai fait la remarque. Ce qui est certain, c'est que les mêmes personnes qui, le 27 novembre, n'avaient eu qu'une demie-heure de succès, passant le reste de leur séance à solliciter en vain de pauvres rotations manquée sous des coups languissants, gouvernaient aujourd'hui la table

avec une autorité, une prestesse, et, si j'ose le dire, une élasticité d'allures qui ne laissaient rien à désirer.

La grande table à quatre pieds a été mise en mouvement; cette fois, la facilité avec laquelle le pied non collé a soulevé sa portion de plateau, a prouvé que nous avions eu raison de ne pas tirer de son précédent refus des conclusions trop définitives.

Nous ne sommes point parvenus à soulever sans contact son premier plateau mobile. Aucun de nous n'en a été surpris, car il s'agissait d'un poids très considérable; mais nos tentatives n'ont pas été totalement infructueuses, car elles ont amené un résultat auquel nous étions loin de penser.

Chaque fois que nous cherchions à soulever sans contact la portion de la table la plus éloignée de moi, je sentais le pied dont j'étais voisin se rapprocher graduellement et s'appuyer contre ma jambe. Frappé de ce fait, qui s'était renouvelé à plusieurs reprises, j'en ai conclu que la table glissait en avant, n'ayant pas assez de force pour se dresser. Nous exercions donc sur ce gros meuble une action sensible, sans le toucher en aucune façon.

Afin de mieux m'en assurer, j'ai quitté la

chaîne et j'ai observé la marche des pieds de la table sur le parquet. Elle variait entre quelques lignes et plusieurs pouces. Ayant essayé ensuite de replier sans contact la portion mobile d'une table à jeu recouverte en drap, nous avons obtenu le même résultat. Le plateau ne céda pas à notre influence ; mais la table entière se portait en avant dans le sens du mouvement ordonné. Or je dois ajouter que le glissement était loin d'être facile, car le parquet de notre salle d'expériences est inégal et raboteux.

Il n'est pas moins intéressant de noter ici le moment où la marche a lieu d'ordinaire. C'est précisément le même où a lieu le soulèvement sans contact, quand il s'opère. Lorsque la portion de la chaîne qui pousse vient de dépasser le bord du plateau où elle rentre, et lorsque la portion qui tire vient d'en franchir le milieu en faisant retraite, alors se manifeste, ou le mouvement ascensionnel, ou, à son défaut, le glissement. Notre puissance fluidique est donc à son maximum, juste à l'instant où notre puissance mécanique est à son minimum : où les mains qui poussent ont cessé de pouvoir agir (en supposant la fraude) et où les mains qui tirent ne peuvent pas agir encore.

Revenons à la table ordinaire ; nous avons

essayé de produire les rotations et les soulèvements sans contact. Le succès a été complet.

Les rotations ont été au nombre de trois. Quant aux soulèvements, nous les avons obtenus avec une suite et une régularité des plus satisfaisantes. En écartant par scrupule quatre mouvements qui, bien que réels, n'ont pas abouti au redressement complet du plateau; en laissant même de côté deux renversements énergiques qui se sont produits isolément, nous avons opéré une série non interrompue de quatorze soulèvement successifs, et tellement prononcés en général que nous étions forcés d'arrêter la chute totale du meuble ainsi maîtrisé.

Le lecteur connaît à présent nos séances comme s'il y avait assisté. Je ne lui ai rien caché; j'ai dit le mal et le bien, les expériences manquées et les expériences couronnées de succès. J'ai éprouvé le besoin d'être loyal et modeste jusqu'au scrupule; jusqu'à la duperie, diront quelques-uns: — « A quoi bon, s'écrieront-ils, proclamer ainsi l'impression que vous ont laissée certaines réunions? Ne valait-il pas mieux signaler ce que les moins brillantes ont fourni de plus remarquable

et de concluant ? Ne connaissez-vous pas le public ? Ne savez-vous pas qu'il vous prendra au mot, et que, sans s'arrêter à l'examen des faits, il s'emparera de votre moindre signe de mécontentement pour se déclarer mécontent en tout et par tout ? Avec lui, il ne faut pas quitter l'air triomphant, si l'on tient à triompher !

C'est possible ; mais je m'en inquiète peu. Je n'ai pas de goût pour la grosse caisse, et si, faute de la battre à chaque séance, je ne réussis pas à réveiller l'enthousiasme de certaines gens, eh bien, je m'en passerai. Je ne peux pas me passer d'une chose, du respect de la vérité.

Et puis j'ai un préjugé : j'estime (il y a longtemps de cela) que la droiture est souverainement habile. Je crois que le public se défie des narrations étourdissantes, et qu'il n'écoute que d'une oreille les personnes qui n'ont à lui raconter que des succès. Je suis convaincu que ma simple analyse a une éloquence très persuasive. Que verra-t-on, en effet, dans ces séances dont je me montré peu satisfait ? des résultats tels qu'ils renversent les objections d'une science mal informée, des résultats que j'eusse estimés impossibles il y a trois mois, et qui démontrent à eux seuls que ma thèse est invinciblement vraie. Nous sommes devenus difficiles, j'en conviens ; mais

cela prouve que nous avons droit de l'être. Un soulèvement sans contact nous aurait ravis au commencement ; moins encore : un nombre pensé ; moins encore : un coup frappé ou une rotation. Maintenant : nous exigeons des séries considérables de mouvements sans contact ; nous voulons être à même de les étudier de suite et à notre aise ; si nous n'obtenons que quelques triomphes isolés, nous fronçons le sourcil et la séance est mal notée. Je n'aperçois rien là de bien compromettant, et il me semble qu'en présentant ainsi les faits, j'ai facilité la tâche des hommes qui savent réfléchir.

Ils reliront mes procès-verbaux les plus attristés. Dans celui du 27 octobre, ils trouveront la continuation sans contact du mouvement imprimé : la table se dressera encore trois, quatre, cinq fois après que les mains l'ont quittée ; un poids inerte de 65 kilogrammes placé sur elle et n'arrêtant pas ces soulèvements, qu'on nous accuse d'arrêter du bout du doigt lorsqu'il s'agit des nombres pensés ! Dans le procès-verbal du 21 novembre, ils trouveront la grande table à quatre pieds mise en rotation et en danse pour la première fois ; ils compteront en outre sur leurs doigts trois rotations et neuf soulèvements sans contact, le tout en l'absence du membre le

plus puissant de la chaîne. Dans le procès-verbal le plus lamentable, celui du 28 novembre, ils n'auront pas de peine à découvrir cinq soulèvements sans contact. C'est peu et c'est immense. Qui aurait prévu, au début de cette discussion, que nous en viendrions à dire : « C'est peu ? »

Résumons, apprécions les principaux résultats constatés par nos procès-verbaux. Et d'abord, qu'il me soit permis de signaler la marche toujours progressive que nous avons suivie.

De nombreuses séances avaient précédé celles dont je viens de rendre compte. Là, nous avons fait nos premiers pas en avant. Au début, immobilité absolue et obstinée, en dépit de nos ordres répétés pendant plus d'une heure. Puis, un jour que la réalité du mouvement nous avait été rapportée de manière à nous convaincre, la table tourne sous nos doigts. Cela nous avait paru admirable ; ce fut bien autre chose quand nous obtînmes des coups frappés ! Les soulèvements sans contact nous étonnent moins aujourd'hui que, ces soulèvements avec contact ne nous étonnaient alors ; et cependant, nous comprenions que, jusque-là, rien de probant n'avait été accompli ; car il n'y avait rien que l'action musculaire ne pût expliquer, à la rigueur. Nous entrons donc dans une nouvelle étude, celle des nombres

pensés. Nous la perfectionnons; nous y introduisons les zéros; nous faisons varier les pieds; nous instituons la balance des forces. En même temps, nous nous attachons à constater et à mesurer la puissance de soulèvement que possède le fluide: des poids sont suspendus à la table dressée; un homme monte sur le plateau qui doit l'enlever en se mouvant.

Nous en étions là, quand l'incrédulité railleuse qui accueillit nos observations, nous fit un devoir de pénétrer plus avant. Il s'agissait désormais de découvrir une preuve sans réplique. Nous la poursuivions, quoique nous n'osassions guère l'espérer. Les onze séances que j'ai racontées sont consacrées à cette recherche.

Les phénomènes déjà observés s'y confirment et s'y développent. Les grosses tables à quatre pieds font concurrence aux tables à trois pieds. Les poids inertes viennent s'y substituer aux personnes qu'on soupçonnait d'être d'intelligence avec le meuble chargé de les soulever. Enfin, la grande découverte arrive à son tour, elle arrive pour se régulariser aussi et pour se grandir. On commence par continuer sans contact les mouvements; on finit par les produire; on parvient même à créer, en quelque sorte, leur procédé, de manière que ces faits extraordinaires se mani-

festent parfois en séries non interrompues de quinze ou de trente. Les glissements achèvent de mettre en lumière un des côtés de l'action exercée à distance ; ils la montrent impuissante à soulever la table et suffisante pour l'entraîner.

Tel est l'historique rapide de nos progrès ; à lui seul il constitue une preuve solide dont je recommande l'examen aux hommes sérieux. Ce n'est pas ainsi que procède l'erreur. Les illusions enfantées par le hasard ne résistent pas ainsi à une longue étude, elles ne traversent pas toute une série d'expériences en se justifiant de plus en plus.

Quant aux autres preuves, je dois, avant de quitter l'exposition des faits, en rappeler ou en fixer brièvement la valeur.

Je voudrais mentionner d'abord le caractère tout particulier et véritablement inconcevable des mouvements de la table : ce départ si insensible, si doux, si étranger aux brusqueries de l'impulsion mécanique ; ces soulèvements spontanés, énergiques, qui s'élancent à l'encontre des mains, et qui ne cessent pas de se produire alors même qu'on dégarnit la partie opposée de la table, celle qui pourrait remplir l'office de levier ; ces danses et ces imitations musicales qu'on tenterait vainement d'égaliser au moyen de l'action com-

binée et volontaire des opérateurs ; les petits coups succédant aux grands dès que l'ordre en est donné, et dont rien ne saurait exprimer l'exquise délicatesse. Mais je comprends qu'il ne m'est pas permis d'insister sur de pareilles considérations. Ici, la démonstration presque entière réside dans les nuances. Il faut avoir vu ; il faut surtout avoir senti, senti sous ses doigts ce que le fluide est capable de faire ; il faut avoir éprouvé personnellement à quel point les expérimentateurs ont la conscience nette et certaine de leur absention musculaire. Cela n'a pas cours auprès du public, Il n'est pas tenu de nous croire sur parole. Je m'en souviens, et je passe outre.

Les nombres pensés et la balance des forces ont une tout autre portée comme preuves.

Lorsque tous les opérateurs moins un, ignorent absolument le chiffre à exécuter, l'exécution (si elle n'est pas fluïdique) doit procéder, ou de la personne qui sait le chiffre et qui fournit à la fois le mouvement et l'arrêt, ou d'une relation qui s'établit instinctivement entre cette personne qui fournit l'arrêt et ses vis-à-vis qui fournissent le mouvement. Examinons l'une et l'autre hypothèse.

La première est insoutenable, car dans le cas

où l'on choisit un pied sur lequel l'opérateur qui sait le chiffre ne peut exercer aucune action musculaire, le pied ainsi désigné ne se lève pas moins à son commandement.

La seconde, est insoutenable ; car, dans le cas où l'on indique un zéro, le mouvement qui devrait être fourni ne l'est pas. Bien plus, si l'on met aux prises deux personnes placées aux deux côtés opposés de la table et chargées de faire triompher deux chiffres différents, l'opérateur le plus puissant obtient l'exécution du grand nombre, quoique son vis-à-vis soit intéressé, non seulement à ne pas lui fournir les derniers mouvements, mais encore à les arrêter.

Je sais que les nombres pensés n'ont pas bonne réputation ; il leur manque une certaine tournure pédante et scientifique. Cependant je n'ai pas hésité à y insister ; car il y a peu d'expériences où se montre mieux le caractère mixte du phénomène : la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté. Comme c'est le grand scandale, je ne veux pas en avoir la honte. Je soutiens d'ailleurs que ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose. La vraie science n'est pas attachée à l'emploi de tel procédé ou de tel instrument. Ce qu'un fluidomètre manifesterait ne serait pas plus scientifiquement démontré que

ce qui est vu par les yeux et apprécié par la raison.

Avançons néanmoins. Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Il en est une qui m'a toujours particulièrement frappé; c'est celle qui résulte des insuccès.

On prétend que les mouvements sont produits par l'action de nos muscles, par notre pression involontaire! Or voici les mêmes opérateurs qui, hier, obtenaient de la table l'accomplissement de tous leurs caprices; leurs muscles sont aussi forts, leur animation est aussi grande, leur envie de réussir est plus vive peut-être; et néanmoins, rien! absolument rien! Une heure entière se passera sans que la moindre rotation se manifeste; ou, s'il y a rotation, les soulèvements sont impossibles; le peu qu'on exécute, on l'exécute mollement, misérablement et comme à regret. Encore une fois, les muscles n'ont pas changé. Pourquoi cette incapacité subite? La cause demeurant identique, d'où vient que l'effet varie à ce point?

Ah! dira-t-on, c'est que vous parlez des pressions involontaires, de la fraude, en un mot. Ne voyez-vous pas que les fraudeurs peuvent assister à une séance et manquer à une autre, qu'ils peuvent agir un jour et

LES TABLES TOURNANTES

ne pas se donner tant de peine le lendemain ?

Je répondrai bien simplement, et par des faits.

Les fraudeurs sont absents quand nous ne réussissons pas ? Mais il est arrivé maintes fois que notre personnel ne s'était modifié en aucune manière. Les mêmes personnes, absolument les mêmes, avaient passé d'une puissance remarquable à une puissance relative. Et ce n'est pas tout. S'il n'est aucun opérateur dont la présence nous ait préservé toujours des échecs, il n'en est aucun non plus dont l'absence nous ait rendus incapables de succès. Avec et sans chacun des membres de la chaîne, nous avons réussi à exécuter toutes les expériences, toutes sans exception.

Les fraudeurs ne se donnent pas tant de peine chaque jour ! La peine serait grande, en effet, et ceux qui supposent la fraude ne s'imaginent pas à quels prodiges ils ont recours. L'accusation est une absurdité qui touche à la niaiserie, et sa niaiserie lui ôte son venin. On ne s'offense pas de ces choses-là. Mais enfin, admettons pour un instant que Valleyres soit peuplé de disciples de Bosco, que la prestidigitation y soit généralement pratiquée, qu'elle ait été appliquée cinq mois durant sous nos yeux, sous les yeux de nombreux et très soupçonneux témoins, sans qu'une seule perfidie ait été signalée. Nous avons si bien ca-

ché notre jeu, que nous avons inventé une télégraphie secrète pour les nombres pensés, un tour de doigt particulier pour ébranler les masses les plus énormes, une méthode pour soulever graduellement les tables que, nous avons l'air de ne pas toucher. Nous sommes tous des menteurs; tous, car il y a longtemps que nous nous surveillons réciproquement et que nous ne dénonçons personne. Bien plus, la contagion de nos vices est tellement prompte, que, dès que nous admettons un étranger, un témoin hostile dans notre chaîne, il devient notre complice; il ferme volontairement les yeux sur les signes transmis, sur les efforts musculaires, sur les mouvements suspects répétés et prolongés de ses voisins! — A la bonne heure, accordons tout cela, nous n'en serons pas plus avancés. Il restera à expliquer pourquoi les fraudeurs se reposent parfois au moment même où ils auraient le plus d'intérêt à réussir. Il est arrivé, en effet, que telle séance où nous avions beaucoup de témoins et grand désir de les convaincre, était une séance médiocre. Telle autre, dans les mêmes conditions, était brillante au contraire.

Voilà donc des inégalités réelles et considérables. D'une séance à l'autre, d'une heure à l'autre, avec le même personnel, en présence des mêmes

témoins, nous passons de la puissance à l'impuissance, et réciproquement. Nous avons des moments où les phénomènes les plus élémentaires se refusent à nos instances, et, le moment d'après, nous opérons des soulèvements sans contact.

Je le répète, lorsque nous possédons tous nos opérateurs les mieux obéis, nous pouvons tomber dans une langueur impatientante; lorsque nous sommes privés de leur secours, nous ne devenons jamais incapables de rien, pas même des mouvements à distance. Et l'on nous ose parler d'action musculaire ou de fraude !

La fraude et l'action musculaire ! Voici une belle occasion de les mettre à l'épreuve. On vient de placer un poids sur une table. Ce poids étant inerte, ne peut se prêter à rien; la fraude est partout peut-être; elle n'est pas dans les baquets de sable. Ce poids est également réparti entre les trois pieds, ils vont le prouver en se levant chacun à son tour. La charge totale est de 75 kilogrammes; nous n'osons guère la porter plus haut; car elle a suffi pour briser un jour notre table la plus solide. Eh bien, qu'on essaye. Puisque l'action musculaire et la fraude doivent tout expliquer, il leur sera facile de mettre la masse en mouvement ! Or elles n'y parviennent

pas : les doigts se crispent et les phalanges blanchissent sans obtenir un soulèvement, tandis que, quelques moments après, les soulèvements auront lieu sous les mêmes doigts qui effleureront doucement le plateau et ne feront aucun effort, comme il sera aisé de s'en assurer.

Des mesures scientifiques très ingénieuses, et dont je n'ai pas le mérite, nous ont mis à même de traduire en chiffres l'effort qu'exige la rotation ou le soulèvement de la table ainsi chargée. Cependant, les calculs ayant été rédigés au moment où nous y faisons monter un homme pesant 87 kilogrammes, je suis obligé d'opérer en vue du poids inerte de 75 kilogrammes seulement, par lequel nous l'avons remplacé. Toujours est-il, qu'avec ce dernier poids, la rotation s'obtient au moyen d'une traction latérale de 8 kilogrammes environ, tandis que le soulèvement ne s'obtient que par une pression perpendiculaire de 60 kilogrammes au moins (que nous réduirons cependant à 50, si l'on veut, dans la supposition qu'elle ne serait pas absolument verticale); de là plusieurs conséquences.

D'abord, l'action musculaire peut faire tourner, mais elle ne peut pas soulever. En effet, les dix opérateurs ont cent doigts appliqués au plateau. Or la pression verticale ou quasi verticale de

chaque doigt ne saurait dépasser 300 grammes en moyenne, la chaîne étant composée comme elle l'est. Ils ne développent donc qu'une pression totale de 30,000 grammes ou de 30 kilogrammes, très insuffisante pour opérer le soulèvement.

Ensuite, il arrive ceci de frappant, que le phénomène dont l'action musculaire viendrait aisément à bout est précisément celui que nous obtenons le plus rarement, le plus difficilement, et que le phénomène auquel l'action musculaire ne parvient pas est celui qui se réalise le plus habituellement lorsqu'on forme la chaîne. Pourquoi notre impulsion involontaire ne ferait-elle pas toujours tourner la table ? Pourquoi notre fraude ne se procurerait-elle pas toujours un tel triomphe ? Pourquoi ne parvenons-nous d'ordinaire qu'à opérer ce qui est mécaniquement impossible ?

Je conseille aux gens qui tiennent à se moquer des tables, de ne pas y regarder de trop près. Qu'ils n'aillent pas surtout donner leur attention à notre dernière preuve, à celle des mouvements sans contact. Elle ne laisserait pas le plus léger prétexte d'incrédulité.

Ici encore, nous devons à de savantes observations le moyen d'opposer des chiffres à ceux qui s'écrient : « Mais nous n'avons pas vu ! Quelque doigt échappe peut-être à la surveillance des opé-

rateurs et des témoins ! Qui nous démontre que certains frôlements involontaires ou certaines fraudes ne fournissent pas la véritable explication du prodige ! — Voici la réponse :

Lorsqu'il s'agit de faire lever un des pieds de notre ancienne table (l'une de celles qui ont été mises en mouvement sans contact), il est nécessaire de lui appliquer ou une pression verticale de 9 kilogrammes et demi, ou un composé de pression et de traction dont la résultante suivrait un angle de 35 degrés par rapport au plateau, et qui s'élèverait à 4 kilogrammes et demi.

C'est à cette seconde estimation qu'il convient de s'arrêter ici, parce que le soulèvement sans contact s'opère en général pendant que les mains sont en marche. Il n'est donc plus question d'une simple force perpendiculaire ou à peu près telle, comme dans le cas de la table chargée ; il y a combinaison de la pression et de la traction, et, si un doigt touchait alors le plateau, il agirait à la fois dans ce double sens.

Cela posé, nous devons tenir compte en même temps de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il appuie et de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il tire, eu égard au mouvement général et à la prise que donne une surface unie.

Ici, trois hypothèses s'offrent à nous : celle du

frôlement involontaire et par conséquent léger; celle de la fraude procédant avec circonspection; celle enfin de la fraude imprimant une impulsion violente. Examinons-les successivement.

Un frôlement involontaire peut exercer une pression de 65 grammes et une traction de 30 grammes. C'est donc une force totale de 95 grammes qu'il développe. Maintenant, je croirais faire injure au lecteur, si je me mettais à lui démontrer longuement que, dans le soulèvement sans contact, une cinquantaine de doigts ne sont pas en contact avec le plateau. Il n'en faudrait pas moins pour produire la force voulue de 4 kilogrammes et demi; encore, faudrait-il supposer qu'ils seraient tous placés vis-à-vis du pied à soulever et dans la position la plus favorable. Cinquante doigts échappent tous à la surveillance! cinquante! Or je ne dis pas assez: car un frôlement involontaire est nécessairement fort court, et, puisqu'il s'agit de déterminer l'ascension lente et progressive de la table, il serait nécessaire que tous les doigts, sans exception, vinsent y aider successivement. — Ceci est au-dessous de la réfutation sérieuse.

La fraude circonspecte en serait-elle moins indigne? Un doigt qui fraude et qui ne va pas jusqu'à l'impulsion violente peut exercer une pres-

sion de 235 grammes et une traction de 170 ; c'est-à-dire que son action totale peut arriver jusqu'à 405 grammes. Onze doigts devront donc frauder en même temps ! Cela est-il possible ? Cela est-il même concevable ? Voyons.

Représentons-nous d'abord la manière dont les mains sont entrelacées quand elles forment la chaîne au-dessus de la table. Tous les petits doigts et tous les pouces sont occupés à maintenir la chaîne ; chaque opérateur ne conserve que six doigts de libres, libres dans une bien faible mesure. Nous voilà réduits d'emblée, ou à supposer deux fraudeurs qui emploient chacun leurs deux mains entières, ou à en supposer cinq, six, à en supposer dix peut-être, qui chacun emploient un ou deux de leurs doigts.

C'est encore peu de chose. Ces fraudeurs se trouveront-ils tous en face du pied à soulever, dans la situation où ils possèdent l'action maximum que nous avons admise ? S'il n'en est pas ainsi (et il est impossible qu'il en soit ainsi), nous sommes forcés d'augmenter le nombre des doigts qui fraudent, d'en supposer quinze, seize, davantage peut-être, au lieu de onze.

Est-ce tout ? Non. Le soulèvement s'opère d'une façon soutenue ; des doigts qui frauderaient en hâte et qui rentreraient ensuite à leur poste n'a-

giraient pas de la sorte, ils donneraient des secousses et laisseraient retomber la table. Nous sommes tenus d'aller jusqu'au bout de notre hypothèse et de nous représenter, ou une quinzaine de doigts effrontément à l'œuvre depuis l'origine du mouvement jusqu'à la fin, ou d'autres quinzaines, entrant en action dès que la première se retire, afin d'amener entre elles toute l'ascension progressive qui a lieu.

Et, de cette immense manœuvre, rien n'est jamais aperçu! — J'aurais honte d'insister.

Reste notre troisième hypothèse : il y a fraude violente, grossière; la fraude ne procède pas par pressions modérées et prudentes, elle procède par impulsions énergiques! Je le veux bien, ne nous lassons pas de discuter l'absurde.

On nous fera grâce, je pense, des coups de pied et des coups de poing proprement dits¹. Mais les impulsions énergiques en différent-

1. Faudrait-il parler aussi, pour être complet, des pressions, que pourrait exercer le corps des opérateurs? Je m'en dispense, car tout a des bornes. Il n'est pas nécessaire de rappeler, d'abord, que, si les coups ne faisaient que toucher latéralement la table (ce qui du reste n'a pas lieu), ils la pousseraient en avant et ne la soulèveraient point; ensuite, que, si quelqu'un avait l'impudence de presser perpendiculairement la table avec sa poitrine, afin de provoquer un soulèvement, il ne prendrait pas une posture aussi extraordinaire sans fixer l'attention générale; enfin, qu'ébranler ainsi la table ne

elles beaucoup? L'effet rappelle ordinairement la cause. Une impulsion violente amène un soulèvement violent. Or, ici, nous avons un mouvement qui s'accomplit avec gravité, qui n'a rien de subit, rien d'inégal, qui se prolonge tranquillement jusqu'au renversement complet du plateau.

Il est de la nature des fraudes, des fraudes violentes surtout, de se risquer précipitamment et de fuir avec non moins de précipitation le regard des surveillants. Il y aura sans doute des tentatives avortées, des bonds vigoureux suivis de chute, des tressaillements et des contrariétés dans la marche ascensionnelle! Non, elle est parfaitement unie au contraire, et se continue comme elle a commencé.

Ajoutez à cela que les trois pieds se dressent successivement, ce qui exige bon nombre de fraudeurs violents répandus tout autour de la table. Ajoutez que les postes attribués aux divers opérateurs changent sans cesse, ce qui n'empêche pas que les soulèvements sans contact ne s'opèrent

serait pas encore un tour de force suffisant : car il s'agirait de produire le renversement complet auquel nous arrivons chaque fois que nous ne l'arrêtons pas de propos délibéré. Figurez-vous les contorsions d'un corps occupé à soulever par degrés le plateau de la table et à le renverser sur lui-même, le tout en évitant quatre-vingts fois de suite de se faire remarquer!

dans les diverses combinaisons. Ajoutez que le personnel même des membres de la chaîne varie d'une séance à l'autre, ce qui n'empêche pas que chaque séance n'ait son contingent de succès en ce genre.

En vérité, j'en reviens à dire que Valleyres entier doit s'adonner à la prestidigitation. L'habileté de nos mains doit égaler l'avilissement de nos caractères. Les hypothèses explicatrices ont besoin de nous faire très mauvais et très adroits. Par malheur, cela ne suffit pas encore; aucune fraude ne parviendra à imiter nos mouvements sans contact.

Veillez, en effet, en supputer le nombre; demandez-vous par quel chiffre vous serez obligé de multiplier les impossibilités déjà effrayantes que présente une seule expérience. Le 26 septembre, nous avons une rotation sans contact; le 29 septembre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 6 octobre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 7 octobre, dix soulèvements; le 8 octobre, deux soulèvements; le 27 octobre, plusieurs soulèvements; le 9 novembre, cinq rotations et trente soulèvements; le 21 novembre, trois rotations et neuf soulèvements; le 28 novembre, cinq soulèvements; le 2 décembre, trois rotations et seize soulèvements. — Voilà plus

de quatre-vingts soulèvements, sans compter une vingtaine de rotations. Essayez de vous représenter nos doigts fraudeurs échappant cent fois de suite à la surveillance des témoins, à celle des expérimentateurs honnêtes ! Combien d'impulsions violentes aurons-nous eu à leur dérober ? — A moins qu'on n'aime mieux admettre la fraude circonspecte, et quinze cents manœuvres menées à bien par elle ; quinze cents, pour ne pas dire trois ou quatre mille ! Ou bien préfère-t-on la supposition plus charitable des frôlements involontaires ? Ces frôlements que l'on n'a pas su voir, varieraient entre cinq mille et quinze ou vingt mille !

S'il existe par hasard des hommes que de pareilles énormités ne fassent pas reculer, je me permettrai de leur soumettre deux ou trois considérations supplémentaires.

Vous soupçonnez la fraude ! D'où vient donc que nous ne réussissons plus lorsque nous sommes fatigués ? La fraude alors serait aussi aisée, plus aisée même. Moins il y aura de force et de vivacité chez les opérateurs sincères, mieux les fraudeurs seront placés pour faire prévaloir leurs impulsions particulières.

Cette question vous embarrasse ? Veuillez examiner celle-ci, que j'ai déjà indiquée quelque part : Lorsque les soulèvements sans contact s'opèrent

successivement par chacun des pieds, vous représentez-vous trois bandes de fraudeurs avantageusement placées en face des trois pieds? Et comment le déplacement, le remplacement des membres de la chaîne n'empêchent-ils pas la continuation du succès?

Troisième question, que je vous prie de ne pas traiter d'indiscrète : Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi les fraudeurs ne parviennent pas à opérer aussi souvent et aussi bien ce qui est mécaniquement beaucoup plus facile? La force qu'exige la rotation est petite, or la fraude accomplit peu de rotations; la force qu'exige les soulèvements est grande, or la fraude accomplit beaucoup de soulèvements. Ceci est d'autant plus étrange, que la même fraude tombe dans la même contradiction, quand il s'agit de faire tourner ou dresser la table chargée d'un poids considérable; elle fait ce que les muscles sont inhabiles à faire, elle a de la peine à faire ce que les muscles font aisément.

Poursuivons encore. Vous savez quel est le moment où le soulèvement sans contact s'opère. Si la pression frauduleuse en est la cause, le mouvement se produira lorsque cette pression s'exerce avec le plus d'efficacité. Voici la chaîne des mains en marche. Défieez-vous de l'instant où la portion

qui pousse rentre sur le plateau : car alors sans doute les doigts fraudeurs s'arrangeront pour lui imprimer une secousse ; défiez-vous surtout de l'instant où la portion qui tire atteint dans sa retraite le bord opposé au pied qui doit se dresser, car alors sans doute les doigts fraudeurs agiront, ayant retrouvé toute leur puissance de levier. Or il n'en va pas ainsi. Ces deux moments sont précisément ceux où le soulèvement ne se produira jamais. Jamais, entendez-vous, le mouvement ascensionnel ne commence avant que les mains qui poussent aient dépassé leur bord ; jamais il n'attend que les mains qui tirent se soient rapprochées du leur. Il faut que leur impulsion musculaire soit devenue impossible des deux parts, pour que la table se décide à quitter le sol. Elle prévoit vos soupçons, et j'espère que vous rendrez justice à ses sentiments de délicatesse.

Plaisanterie à part, il y a peu de faits plus constants dans l'étude du phénomène des tables, que la divergence entre l'intensité de l'action fluïdique qui s'exerce et l'intensité de l'action mécanique qui pourrait s'exercer. Lorsque les pressions involontaires ou les fraudes auraient beau jeu, vous n'obtenez rien ; lorsqu'elles sont devenues impraticables, vous arrivez à tout. Ainsi, les sou-

lèvements devraient s'obtenir plus aisément, avec la chaîne immobile au-dessus du bord de la table, qu'avec la chaîne en mouvement, réduite à la forme d'ovale allongé, et dont la portion destinée à faire levier se trouve perdue au milieu du plateau ; cependant les passes réussissent mieux que la chaîne immobile, quoique cette dernière réussisse aussi.

Je viens de prononcer le mot de *passé* ; il aura éveillé chez le lecteur l'idée du magnétisme animal. Rien ne ressemble plus en effet aux opérations magnétiques que la marche de notre chaîne : toutes les mains étendues, cherchant à déterminer le soulèvement de la table. Je signale en passant l'analogie, sauf à y revenir. Quant à présent, je ne veux que ruiner tout doute qui s'appliquerait au fait capital des mouvements opérés sans contact. — Une dernière considération couronnera celles que je viens de présenter sur ce point. Nos preuves ne se laisseront pas égorger comme ces pauvres Curiaces qui se séparaient en poursuivant l'ennemi ; elles restent ensemble et se prêtent un appui mutuel. Le soulèvement des poids se tient auprès du soulèvement sans contact ; il est là pour répondre aux accusations de fraude : car toutes les fraudes du monde viennent expirer au bord de son plateau. Fraudez ouvertement,

fraudez de concert, fraudez en vous débarrassant des hésitations et des craintes qui affaiblissent la fraude secrète, vous ne réussirez pas le moins du monde à faire dresser cette masse que l'action fluïdique met en mouvement.

Ainsi le fait est établi. Des expériences multipliées, des preuves diverses, irréfutables, qu'unit d'ailleurs la plus étroite solidarité, donnent à l'action fluïdique une entière certitude. Ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici auront senti, et leurs méfiances s'évanouir l'une après l'autre, et leur foi au nouveau phénomène s'affermir progressivement. Ils auront éprouvé ce que nous avons éprouvé nous-même; car personne n'a opposé plus de difficultés que nous aux tables tournantes, personne ne s'est montré plus curieux et plus exigeant à leur égard. Les attaques du dehors ne pouvaient pas ne pas avoir leur contre-coup au milieu de nous; nos propres réflexions nous portaient à contrôler, à vérifier nos vues avec la dernière rigueur.

Ce n'est pas notre faute si les résultats ont été concluants, s'ils l'ont été de plus en plus, s'ils se sont confirmés réciproquement, s'ils ont fini

par faire corps et par acquérir un caractère de parfaite évidence. Étudier, comparer, recommencer et recommencer encore, exclure enfin tout ce qui demeurerait contestable en quelque mesure, voilà quel était notre devoir. Nous n'avons eu garde d'y manquer. Je n'affirme rien ici que je n'aie constaté à plusieurs reprises ; j'ai scrupuleusement élagué ce qui me semble probable, mais non certain, ce qui a réussi le plus souvent, mais non toujours.

J'en donnerai sur-le-champ un exemple frappant. Je suis encore persuadé de l'action du verre ; des expériences très multipliées me l'ont montré arrêtant ou engourdissant la rotation, opposant même d'ordinaire un obstacle tel, que la table qui vient s'y heurter se soulève comme si elle avait rencontré au milieu de sa course une inégalité infranchissable du parquet ; je crois que la démonstration ne tardera pas à être complète ; cependant elle ne l'est pas, et cela suffit pour que je retranche dans ce travail toute la partie de nos recherches qui se rapporte au verre. A l'époque où j'en ai parlé une première fois, je n'avais rien vu qui ne fût conforme à l'opinion que j'exprimais ; ce que j'ai vu depuis est beaucoup plus favorable que contraire à cette opinion, toutefois nous avons fait aussi quelques observa-

tions qui semblent la contredire. Dès lors, il y aurait eu imprudence ou déloyauté à reproduire mes assertions sans avoir levé les doutes qui ont eu le droit de naître. Lorsque le verre n'a pas agi, cela a-t-il tenu à son échauffement trop grand, ou à l'enveloppe qui, en le dérochant aux regards, supprimait en même temps son contact immédiat avec la table ? L'effet se manifeste-t-il surtout dans le voisinage des opérateurs puissants ? Autant de questions auxquelles je n'ose faire aucune réponse positive. Deux ou trois fois, des objets qui n'étaient pas le verre ont paru amener l'arrêt de la table. Est-ce l'imagination qui a produit ce résultat ? La table s'était-elle arrêtée tout simplement parce que les opérateurs ont conçu l'idée qu'elle devait s'arrêter ? Encore un point mal éclairci. Il y a ici une difficulté réelle, et qui tient à la nature mixte du sujet à étudier. Avec un phénomène purement physique on serait bientôt au clair ; tant que les conditions scientifiques de l'expérience seraient maintenues, le résultat demeurerait invariable. Avec un phénomène purement moral on n'aurait pas non plus beaucoup d'embarras, puisqu'on trouverait toujours dans la volonté des opérateurs une explication naturelle. Mais, avec un phénomène à la fois moral et physique, où l'intention des membres de la chaîne

joue un rôle prépondérant sans exclure l'influence des agents matériels, il est impossible d'éviter les faits contradictoires en apparence. Tantôt l'agent matériel aura prévalu, tantôt l'autorité de la pensée humaine l'aura emporté. Ordinairement le verre entravera la rotation que je veux produire, et cependant il arrivera parfois que, voulant plus fortement peut-être, je triompherai de sa résistance ; il arrivera aussi que, supposant le verre appliqué quand il ne l'est pas, et songeant que la table devrait s'arrêter, je provoquerai mal à propos la cessation de son mouvement.

Ainsi, ce qui fait l'intérêt et l'originalité de nos recherches en fait également la difficulté. Je crains d'autant moins de le confesser, qu'en dépit de l'intervention des agents matériels soit pour aider, soit pour contrarier, l'acte essentiel reste incontestable : la volonté seule détermine le soulèvement de la table chargée de 75 kilogrammes ou de la table qu'on ne touche pas. Cela étant clair et certain, je ne compromets rien en reconnaissant que la rencontre de notre action fluïdique et de certains obstacles physiques tels que le verre donne lieu à quelques observations qui n'ont pas encore acquis toute la netteté désirable.

Elles l'acquerront, je n'en doute pas, et cela, à deux conditions. Il s'agira d'abord de n'entreprendre les expériences du verre qu'après avoir réduit le nombre des opérateurs au chiffre strictement nécessaire pour obtenir la rotation, en sorte que la partie soit égale et que l'obstacle matériel puisse se faire sentir régulièrement. Il s'agira ensuite (et ceci est moins aisé) de ne pas mettre les opérateurs dans la confiance de ce qui se fait, en sorte que leur imagination ne leur parle ni de verre placé, ni de verre ôté, ni de rotations, ni d'arrêts.

Quoi qu'il en soit, je maintiens ce que j'ai dit : dans l'état actuel des recherches, mon devoir est de m'abstenir, et je m'abstiens. Le rôle respectif de la volonté et du verre n'est pas suffisamment défini. J'ai cru un moment qu'il l'était, je me suis trompé : des études nouvelles ont amené quelques expériences négatives, et, quoiqu'elles soient en très petit nombre comparées à celles qui ont réussi, j'ai perdu le droit de présenter au public une affirmation absolue.

Je n'ai eu garde d'en présenter non plus sur trois autres points, qui ont leur intérêt, mais qu'un homme prudent et sérieux ne saurait considérer qu'avec une extrême réserve. Les voici :

Tout le monde a fait tourner des chapeaux, et

· tout le monde a compris que, si la rotation des tables ne peut pas fournir par elle-même un argument solide, celle des chapeaux a bien moins de valeur encore. On ne saurait démontrer à personne que la pression mécanique involontaire n'en soit pas la cause déterminante et unique. Il est donc convenable de passer cela sous silence. Je vais plus loin; je supprime pareillement nos observations relatives à l'adhésion qui semble s'établir entre la table et le chapeau, lorsque les opérateurs ordonnent à celui-ci de se coller contre la table et de l'entraîner. Bien qu'on parvienne souvent à obtenir une rotation de la table mise en mouvement par le chapeau, bien qu'on ait le sentiment que le chapeau a fini par s'attacher au plateau et qu'on ait de la peine à tirer l'un sans l'autre, cependant il n'y a rien là qui soit démontré. Il est certain, en effet, qu'en appuyant avec beaucoup de force sur le chapeau, on détermine mécaniquement la rotation de la table, et il n'est pas moins certain que la traction opérée par chacun sur la portion du chapeau qu'il a sous la main donne l'illusion parfaite d'une résistance provenant de l'adhésion. C'est un fait à écarter, quant à présent.

· J'écarterai sans plus de façons un autre fait dont nous avons été maintes fois témoins: la

rotation imprimée à un homme par les mains qui forment la chaîne autour de lui. Il n'y aura jamais rien là qui ressemble à une preuve, parce qu'on pourra toujours soupçonner que la personne soumise à l'expérience s'y prête volontairement. En vain serait-on convaincu, comme je le suis, que le soupçon est très injuste, en vain aurait-on vu les signes très caractéristiques et très curieux de l'impression subie par l'effet du fluide ; les convictions de cette nature sont condamnées à demeurer personnelles, elles ne s'imposent pas à autrui. Je me contenterai donc de mentionner en passant ce qui a eu lieu. Nous avons vu l'homme qu'on voulait mettre en mouvement pâlir et tomber par degrés dans une sorte de stupeur ; nous l'avons vu tourner, en commençant par le haut du corps et ne se décidant à détacher les pieds de leur place que lorsqu'il ne pouvait plus s'en dispenser ; nous l'avons vu obéir à l'ordre de frapper un certain nombre de coups et les frapper en effet sans remuer les pieds, il est vrai, mais en se balançant à droite et à gauche. Il nous a affirmé qu'aucune pression n'avait dicté ses divers mouvements, et que les doigts légèrement placés sur lui ne s'étaient fait sentir que comme des points brûlants. Je connais sa droiture et ne mets pas en doute ses déclara-

tions ; insuffisantes pour le public, elles sont très suffisantes pour nous. Au reste, ce qui ne suffit que pour nous, ne saurait figurer au rang des preuves ; voilà pourquoi j'ai laissé ceci de côté.

Les bobèches et les planchettes ont été élaguées par la même raison. C'est en soi une chose très curieuse de voir la petite planche armée d'un crayon qui la traverse se mettre d'abord en rotation sous les deux ou trois mains formant la chaîne, puis obtempérer à l'ordre qui lui est donné et tracer des caractères sur le papier. La pensée des opérateurs ou de l'un d'eux se traduit ordinairement en écriture assez lisible. Il va sans dire que la planchette a été un des grands instruments de divination chez les gens qui croient aux Esprits. Écrire est bien plus prompt que de passer trente fois de suite en revue toutes les lettres de l'alphabet. Les oracles ainsi promulgués ne sont que le décalque de ce qui est dans la tête des personnes qui dirigent la planchette ; ils ne renferment pas le plus léger atome de divination proprement dite, nous l'avons constaté jusqu'à l'évidence. Reste un phénomène qui rentre exactement dans ceux que les tables nous ont fournis : rotation fluïdique, reproduction de la pensées par la matière inerte. Ce qui fait que je n'insiste pas sur un tel phénomène, c'est qu'à la

différence des tables, les planchettes ne fournissent aucun résultat qu'on ne puisse attribuer ou à l'impulsion inconsciente ou à la fraude. Il est aisé de guider les mouvements du crayon de manière à former diverses lettres, et, dès lors, peu importe la confiance qu'inspire le caractère des expérimentateurs. Le public ne connaît personne, le public n'estime personne, le public ne croit qu'aux choses, aux choses qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait produire; et le public a raison.

J'ai raconté les faits, j'ai établi et discuté les preuves, j'ai éliminé celles dont on pouvait mettre en question la solidité; il ne me reste plus qu'un mot à dire avant de clore cette partie de mon travail. Je veux compléter l'exposé des faits en y ajoutant quelques détails sur les procédés à suivre.

Faute de directions pratiques, le nombre des hommes qui poursuivent l'étude scientifique des tables tournantes demeure beaucoup trop restreint. Une de mes ambitions en prenant la plume a été de déterminer quelques personnes à suivre mon exemple et à faire, beaucoup mieux que moi, ce que j'ai essayé moi-même. C'est bien

assez que les difficultés inhérentes à de telles recherches retiennent la plupart de ceux qui voudraient s'y livrer. Il ne s'agit pas en effet de se procurer des fourneaux, des cornues ou des réactifs ; il s'agit de se procurer des compagnons de travail, des compagnons dont la complaisance ne se lasse pas, qui sentent le sérieux de leur tâche, qui persévèrent, qui ne se rebutent jamais devant les échecs, qui ne redoutent ni les fatigues, ni les railleries, ni les calomnies. Cela est difficile, moins difficile cependant qu'on ne l'imagine ; et je dois ajouter que la puissance fluïdique, si elle est très diverse, est aussi très générale. Il est peu de gens qui n'apportent leur contingent utile à la chaîne.

Que les savants le veuillent, et ils trouveront des collaborateurs, parmi lesquels il y en aura sans doute dont l'autorité sur la table sera plus particulièrement marquée. Il me tarde de les voir à l'œuvre et d'apprendre que mes pauvres indications ignorantes ont fait place à de véritables découvertes.

Voici donc quelques conseils que je me permets d'offrir à ceux qui voudraient faire des expériences.

Qu'ils choisissent une pièce dont le parquet ne soit pas trop uni, afin d'éviter une rotation trop

facile, et aussi afin que les aspérités du sol offrent des point d'appui aux pieds de la table dans les soulèvements.

Les tapis n'empêchent pas absolument le succès ; cependant il lui font obstacle.

Les tables à roulettes obéissent, mais les tables sans roulettes valent mieux. Depuis que nous avons enlevé les nôtres, notre action se fait sentir avec beaucoup plus de promptitude et d'énergie.

Un temps sec et chaud paraît avoir une influence favorable ; je crois qu'on réussira bien moins en hiver. Il faut, d'autre part, se garder de chauffer outre mesure la salle où l'on doit expérimenter. En général, le mouvement que l'on se donne suffit, et au delà, pour procurer une grande chaleur. Si elle était excessive, il en résulterait une lassitude qui se traduirait bientôt par l'impuissance.

Je viens de parler de lassitude ; cela me conduit à insister sur les dispositions physiques et morales qui sont nécessaires. On ne gouverne fermement la table qu'à la condition d'être bien portant d'abord, et confiant ensuite. Apportez ici toute votre intelligence et toute votre attention ; n'y apportez pas un esprit de doute, d'analyse, de soupçon malveillant à l'égard des choses et des personnes. Vous seriez glacé et vous glace-

riez. Les tables demandent à être prises gaiement, lestement, avec entrain ; elles veulent, au début, des chansons, des exercices amusants et faciles ; elles détestent les gens qui se fâchent, soit contre elles, soit en leur faveur ; rencontrent-elles des préoccupations ou des excitations nerveuses, elles se mettent à bouder.

Surtout point d'expériences de salon. Les succès sérieux y sont impossibles. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérateurs perdent inmanquablement toute leur puissance fluidique. Les amusements de soirée ne conduiront jamais à rien. J'en dirai autant des exercices à grands fracas, des séances annoncées à l'avance. On n'y retrouve plus sa liberté et sa simplicité d'action, on ne peut réussir, on devient susceptible et soucieux ; en d'autres termes, on ne fait rien qui vaille.

N'ayez chaque fois qu'un petit nombre de témoins, savants ou autres ; et, là, les portes soigneusement fermées, agissez comme s'il n'y avait que vous. Engagez les témoins à bien ouvrir les yeux et à bien prendre leurs notes ; mais ne les autorisez pas à se mêler de la séance, à faire pendant sa durée une seule observation à haute voix.

C'est parce qu'on a admis une intervention in-

tempestivo, parce qu'on ne s'est pas réservé le droit bien légitime d'agir comme on l'entend, sauf aux témoins à tirer telles conclusions qu'ils jugent convenables; c'est parce qu'on a transformé les expériences tantôt en disputes, tantôt en distractions puériles, qu'on s'est arrêté presque toujours aux rotations ou aux coups frappés, et qu'on s'est jeté en désespoir de cause dans le commode passe-temps des évocations d'Esprits. Là du moins, on pouvait regagner en révélations piquantes ce qu'on avait perdu en résultats scientifiques.

Je suppose maintenant qu'on a suivi une marche différente. Il s'agit d'une véritable étude; la discipline règne autour des opérateurs; on désire avancer et on avance, on n'en n'est plus aux premiers éléments. Comment s'y prendra-t-on pour aborder heureusement les expériences décisives : nombres pensés, soulèvement des poids, mouvements sans contact?

L'essentiel est de n'entreprendre ces choses que dans les instants de grande verve. D'ordinaire, il n'y faudra songer ni au commencement de la séance, avant que l'entrain existe; ni à la fin de la séance, après que les forces ont été épuisées. Il y a néanmoins des exceptions, et le bon moment peut arriver quand on ne l'attend

pas, au commencement ou à la fin. Qu'on sache seulement profiter de l'occasion, et qu'on ne se risque pas à essayer les mouvements sans contact, tant que la table est languissante, tant qu'elle n'en est pas venue à tourner avec emportement, à sauter au-devant des doigts, à prévenir en quelque sorte les ordres qu'on lui donne.

Ces dispositions se font parfois attendre, et les opérateurs sont appelés alors à déployer une de leurs vertus essentielles, une vertu sans laquelle ils ne parviendront à rien : leur persévérance. Persévérer malgré les échecs, persévérer malgré la fatigue, malgré toutes les apparences contraires ; savoir s'arrêter et s'interrompre au besoin ; puis reprendre la séance gaiement, relever le moral par d'autres expériences, en revenir enfin à celle que l'on poursuit, lorsque les commandements s'exécutent d'une façon rapide et vigoureuse ; telle est la conduite qui assurera le succès.

Les principes ainsi posés, je me tourne vers l'application. Qu'on me passe la pédanterie de mes formes didactiques. Je vais procéder par préceptes, afin d'abrégé :

Avoir une dizaine d'opérateurs dont l'action fluide soit éprouvée. Leur adjoindre trois ou

quatre suppléants, qui prendront successivement la place des personnes fatiguées.

Se placer autour de la table en croisant tous les pouces et tous les petits doigts; de telle sorte, par exemple, que le pouce de ma main gauche repose légèrement sur celui de ma main droite, et que le petit doigt de ma main droite repose légèrement sur celui de la main gauche de mon voisin.

Charger un des expérimentateurs de diriger les opérations et de donner seul le signal des commandements. Si tout le monde s'en mêle, rien n'ira. Les volontés contraires se croiseront et s'annuleront. L'anarchie ne vaut pas mieux ici qu'ailleurs.

Répéter avec ensemble les ordres proposés par le chef. Ces paroles simultanées sont sans action sur la table, cela va sans dire; mais elles ne sont pas sans action sur les membres de la chaîne; elles réunissent et concentrent les pensées; or on ne réussit qu'en les concentrant.

Ne pas se fâcher; ne pas s'impatienter; commander gaiement et avec une confiance que les faits ne tarderont pas à faire naître et à fortifier.

Débuter par des rotations, et y revenir toutes les fois que les mouvements de la table mollissent.

C'est en tournant que le fluide se produit et se développe. Il importe de ne pas se lasser qu'on n'ait obtenu des coups énergiques, des soulèvements à renverser le meuble et des rotations presque impossibles à suivre.

Exercer ensuite tous les pieds, l'un après l'autre, et s'assurer de leur prompt obéissance. C'est là que beaucoup de persévérance est nécessaire. On tourne et on fait frapper, tant que la docilité de la table laisse la moindre chose à désirer.

Si un pied s'obstine à ne pas agir, chercher quelle est la personne qui lui nuit en entravant les communications fluidiques. Ordinairement cette personne se trouvera devant lui ou à côté; c'est-à-dire dans la situation précisément où l'action musculaire lui est impossible. Lorsqu'on l'aura priée de s'éloigner et qu'on l'aura remplacée par un autre opérateur, le charme se trouvera rompu. On a beau être partisan des tables et convaincu de la réalité du phénomène, on a beau être fort et zélé, on peut entraver des expériences qui ne demandent ni ardeur, ni muscles, ni nerfs, mais qui demandent du fluide.

Recommencer de temps en temps les rotations, afin de refaire en quelque sorte la provision que les expériences tendent à épuiser.

Remplacer les expérimentateurs fatigués et avoir soin de ne pas rompre la chaîne pour cela. A cet effet, les deux voisins de la personne qui sort rejoignent leurs mains en les étendant, jusqu'à ce que le nouveau membre occupe, sur le plateau, l'espace qui lui est destiné.

Éviter autant que possible la rupture de la chaîne, même quand il s'agit de passer d'une table à l'autre. Ainsi la puissance fluidique se conserve mieux et la concentration des volontés se maintient; ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse se séparer momentanément et retrouver ensuite une grande partie de son autorité sur la table: car c'est dans les personnes et non dans les meubles que réside le fluide.

S'animer dans les moments difficiles. On crie beaucoup alors, et on n'a pas tort. Les commandements ardents et répétés n'agissent assurément pas sur la matière; mais ils provoquent chez tous les opérateurs le plus grand développement possible de volonté et préviennent les distractions. Nous avons essayé plusieurs fois d'ordonner à demi-voix. Qu'arrivait-il? Que chacun pensait à autre chose et nous n'obtenions rien.

Maintenir l'ordre au milieu de ce bruit, et empêcher (je l'ai déjà dit) que des idées divergentes ne viennent amener un éparpillement fu-

nesté. Tous agissent, et l'initiative appartient exclusivement au chef.

Faire exactement le contraire lorsqu'il est question de nombres pensés. Alors un seul est dans le secret du nombre, et les autres n'ont rien de mieux à faire que d'oublier la table; car s'ils laissaient errer leur pensée sur divers chiffres, ils risqueraient de contrarier l'expérience, même sans s'en douter.

Quelques mots en terminant sur les mouvements sans contact :

Il faut s'assurer d'abord que la table est en pleine vigueur, qu'elle tourne et frappe avec une force qui touche à l'emportement. Puis on commence.

S'agit-il de continuer la rotation? on unit d'avance les mains par le croisement complet des petits doigts sans disjoindre les pouces, et, à un signal donné, la chaîne s'élève au-dessus des bords du plateau, continuant à marcher en l'entraînant. Il arrive d'ailleurs trop souvent que la rapidité et l'inégalité de la marche rompent l'adhésion fluïdique, en sorte qu'il y a moins à continuer la rotation qu'à la produire, ce qui retombe dans le cas suivant.

S'agit-il de produire la rotation? on arrête la rotation en criant : « Halte! » Alors, formant la

chaîne au-dessus de la table comme je viens de l'expliquer, et, les mains étendues horizontalement, on commence à tourner lentement autour du plateau encore immobile. Chacun fixe successivement les diverses taches ou nœuds des bords en s'efforçant de les tirer à soi par la force de sa volonté. Après deux ou trois tours, le mouvement se manifeste et chacun dès lors s'attache à son nœud pour ne plus le quitter. A partir de ce moment, l'essentiel est de ne pas rompre l'es-pèce de corde fluidique qui lie les diverses portions du meuble au bout des différents doigts; par conséquent, de ne pas aller trop vite et de maintenir la distance entre les taches et les expérimentateurs. Par malheur, il arrive bientôt que quelqu'un casse la corde dans sa précipitation, et on s'arrête ainsi après deux ou trois tours, parfois avant d'en avoir achevé un seul.

S'agit-il de continuer les soulèvements? on ordonne à la table de frapper huit coups. Au troisième, toutes les mains se lèvent et maintiennent la chaîne au-dessus du plateau, lequel accomplit tout ou partie des cinq coups qui lui restent, isolé des doigts, mais pressé par la force du fluide que dirigent des volontés énergiques.

S'agit-il enfin de produire les soulèvements en

partant de l'immobilité? deux méthodes se présentent.

La moins sûre, celle qui produit les résultats les plus limités, est la première que nous ayons employée. La chaîne se place, comme toujours, à quelques lignes au-dessus du plateau. Puis on commande avec force à tel ou tel pied de se dresser. Quand il l'a fait, on recommence, jusqu'à ce que les commandements deviennent évidemment inutiles et qu'on soit à bout de vigueur physique et morale.

La seconde méthode est moins inégale dans ses résultats. Employée dans des jours favorables, elle nous a fourni une fois quatorze et une autre fois trente soulèvements successifs. La voici :

On désigne le pied qui devra se dresser. La chaîne quitte le plateau, et la portion qui doit pousser fluidiquement s'avance assez près du bord à soulever. La chaîne alors n'est plus ronde, mais ovale; son centre est formé par une tache particulière placée près du bord à soulever, tache que chacun va fixer, que les uns pousseront et que les autres tireront à eux par leur volonté. Les mains s'étendent et deviennent horizontales. Dès que le commandement a été donné par le chef, tous les opérateurs le répètent avec une ardeur croissante, et sur-le-champ la chaîne entre en

mouvement. Les mains sorties de la circonférence s'en rapprochent très insensiblement, et celles qui y ont pénétré se retirent non moins insensiblement pour regagner leur position normale au-dessus du bord opposé. Les mains qui poussent viennent de rentrer dans l'intérieur du plateau, et celles qui tirent viennent d'atteindre dans leur retraite le milieu de la table; c'est alors ordinairement que le soulèvement a lieu et que le meuble s'incline gravement vers les opérateurs qui reculent. On le laisse faire; il monte et monte encore; on attend qu'il soit près de se renverser, pour arrêter une chute qui troublerait la chaîne et compromettrait le renouvellement immédiat de l'expérience.

Le lecteur aura remarqué le soin que j'ai mis à me renfermer dans la constatation des faits, sans hasarder aucune théorie explicative. Si j'ai employé le mot de *fluide*, c'était pour éviter les périphrases. La rigueur scientifique aurait exigé que j'écrivisse toujours : « le fluide, la force ou l'agent physique quel qu'il soit » ; on me pardonnera d'avoir été un peu moins exact dans mon langage. Il suffisait que ma pensée ne pût être méconnue. Qu'il y ait ici un fluide proprement

dit, c'est ce que je ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, et que cet agent n'est pas surnaturel, qu'il est physique, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine notre volonté.

Notre volonté, ai-je dit, et c'est en effet l'observation fondamentale que nous avons recueillie au sujet de cet agent; c'est ce qui le caractérise, c'est aussi ce qui le compromet aux yeux de bien des gens. On se résignerait peut-être à un nouvel agent s'il était le produit nécessaire et exclusif des mains formant la chaîne, si certaines positions ou certains actes en assuraient la manifestation; mais il n'en va point ainsi, le moral et le physique doivent se combiner pour lui donner naissance. Voici des mains qui s'épuisent à former la chaîne et qui n'obtiennent aucun mouvement; la volonté n'est pas intervenue. Voici une volonté qui commande en vain; les mains n'ont pas pris une position convenable.

On sait que nous avons mis en lumière ces deux côtés essentiels du phénomène. Les doigts croisés de la manière la plus régulière n'ont jamais suffi à eux seuls. La volonté est-elle absente, rien ne bouge; la volonté ordonne-t-elle d'arrêter, la rotation cesse à l'instant. Et, d'un autre côté, imprimez à la table une rotation mécanique, per-

séverez longtemps, votre fatigue et vos cris seront en pure perte; dès que l'impulsion musculaire aura cessé, l'obéissance de la table cessera.

Un autre fait a été noté par nous, et doit entrer dans la description de l'agent physique dont il s'agit. Il réside dans les personnes et non dans la table. Que les opérateurs, quand ils sont en train, se transportent autour d'une table nouvelle, ils exerceront immédiatement sur elle toute leur autorité; leur volonté continuera à disposer de l'agent physique, et se servira de lui pour frapper les nombres pensés ou pour opérer les mouvements sans contact.

Tels sont les faits. L'explication viendra plus tard.

Il est bien naturel de la chercher dès à présent et d'indiquer les hypothèses, sinon comme vraies, du moins comme possibles. Je m'y suis risqué, et je ne m'en repens pas. Ne fallait-il pas prouver aux adversaires qu'ils n'avaient pas même le prétexte d'une impossibilité scientifique? Les hypothèses ont leur légitimité et leur utilité, fussent-elles encore inexactes. Sont-elles admissibles en elles-mêmes, cela suffit; car cela défend les faits auxquels elles s'appliquent contre l'accusation de monstruosité. On n'a plus le droit de demander la question préalable.

Voyant qu'on la demandait de toutes parts, je me suis hasardé à dire ceci :

Vous prétendez que mes assertions sont fausses, par la simple raison qu'elles *ne peuvent pas* être vraies. Eh bien, permettez-moi de vous proposer à tout hasard quelques suppositions. Supposez d'abord que vous ne savez pas tout, que la nature morale et la nature matérielle elle-même ont des obscurités pour vous. Supposez que la plus petite herbe poussant dans un champ, que la plus petite graine reproduisant sa plante, que le plus petit membre se mouvant sur l'ordre que vous lui donnez, renferme des mystères qui dépassent la portée des académies, et qu'elles déclareraient absurdes, si force n'était de les reconnaître pour réels. Supposez ensuite que des hommes qui le veulent et dont les mains sont en communication d'une certaine manière donnent naissance à un fluide ou à une force particulière. Je ne vous demande pas d'admettre que cela est ; vous m'accorderez seulement que cela est possible. Il n'y a pas de loi naturelle qui s'y oppose, que je sache.

Maintenant, faisons un pas de plus. La volonté dispose de ce fluide. Il ne donne l'impulsion¹

1. Si j'ai suppose ici une *impulsion* fluïdique, c'est sans préjudice de l'*attraction*. Tant que la translation circulaire des experimen-

aux objets extérieurs que lorsque nous le voulons, et dans les parties que nous voulons. L'impossible serait-il ici ? Est-il inouï que nous transmettions un mouvement à la matière qui est hors

tateurs semblera être l'une des conditions essentielles du plein succès, tant que les rotations et les soulèvements sans contact s'accompliront difficilement avec les mains immobiles, il sera naturel d'admettre que la table est attirée par les mains et que le fluide agit aussi dans ce sens. La seule expérience qui aurait pu écarter entièrement l'idée d'attraction est une expérience qui semble n'avoir pas réussi : il aurait fallu que les expérimentateurs, placés eux-mêmes sur un plancher mobile portant la table, eussent déterminé leur propre mouvement en obtenant le sien. L'attraction n'aurait eu évidemment aucune part à un tel résultat. Placez en effet dix personnes armées de dix aimants autour d'une table de fer qui ne doit se mouvoir qu'en entraînant le plancher mobile où ils sont placés avec elle, rien ne bougera ; mais que les personnes courent autour de la table, et elle suivra les aimants.

J'ai dit que l'expérience *semblait* n'avoir pas réussi, parce que je sais une personne, douée d'une puissance magnétique très considérable, qui assure avoir obtenu quelques rotations d'une table placée sur un pivot, et qui portait elle-même, à cheval sur des traverses, les expérimentateurs chargés de la faire mouvoir. Toutefois, le résultat n'est pas concluant, parce que les précautions scientifiques n'ont pas été prises pour le nivellement parfait du plateau. Or, on conçoit que la moindre différence de niveau peut amener un commencement de rotation que l'impulsion d'un poids considérable serait propre à prolonger.

Il est donc rigoureusement vrai que rien ne démontre encore l'action impulsive du fluide ou de la force dont il s'agit. Son action attractive semble mieux correspondre à l'ensemble des faits connus. Rien n'empêcherait d'ailleurs que cette force ne pût imprimer tour à tour, selon les ordres de la volonté, des impulsions et des attractions. Nous ne savons presque rien encore ; ne nous hâtons pas de préciser.

de nous ? Mais nous le faisons chaque jour, à chaque instant, et notre action mécanique n'est pas autre chose. L'horrible est sans doute que nous n'agissons pas mécaniquement ! Mais l'action mécanique n'est pas seule en ce monde. Il y a des sources physiques de mouvement qui ne sont pas celle-là. Le calorique qui pénètre un corps y produit une dilatation, c'est-à-dire un mouvement universel ; l'aimant qu'on place auprès d'un morceau de fer l'attire, et lui fait franchir la distance.

Oui, s'écriera-t-on, nous n'aurions rien à objecter, pourvu que votre fluide prétendu n'obéît pas à une direction dans sa marche. S'il allait devant lui, en force aveugle, à la bonne heure ! Il serait alors semblable au calorique qui dilate tout ce qui se rencontre sur son passage ; il serait semblable à l'aimant qui attire indistinctement et vers un point unique toutes les parcelles de fer située dans son voisinage. Vous, vous inventez une théorie du fluide rotatif, « et cette théorie rappelle assez bien l'explication des propriétés dormitives de l'opium ». — On ne saurait se méprendre plus complètement. Personne ne songe à « un fluide rotatif ». On se contente de soutenir que, le fluide étant émis et imprimant une impulsion ou une attraction latérale à un meuble

qui repose sur des pieds, une loi de mécanique fort simple transforme l'action latérale en rotation, à cause de la résistance successive de tel ou tel pied qui adhère aux inégalités du parquet. Le mouvement imprimé que contrarie une résistance de ce genre ne peut pas ne pas produire une rotation ; et cela est si vrai, que, si j'appuie de côté mon doigt contre la table, et que je continue à appuyer en la suivant, je la ferai tourner aussi bien que le fluide. Si dix personnes, placées autour d'elle, appuient leurs doigts dans le même sens, la table tournera également. C'est en petit ce qui se passe dans la mécanique céleste. Le pied retenu par les aspérités du sol représente la force centripète ; l'attraction ou l'impulsion exercée par les doigts ou par le fluide représente la force centrifuge ; la combinaison des deux forces enfante un mouvement de rotation et de translation.

Chez les tables aussi, il y a rotation et translation ; elles sont loin de tourner exactement sur elles-mêmes, et les courbes qu'elles décrivent varient selon l'adhésion plus ou moins prolongée des divers pieds qui servent tour à tour de pivot au mouvement circulaire. Qu'on n'aille pas m'attribuer au reste l'intention ridicule d'exagérer un rapprochement qui manquerait d'exactitude

en plusieurs manières. J'ai voulu simplement indiquer comment, dans les tables ainsi que dans les mondes, il n'y a autre chose que des attractions ou des impulsions contrariées par des obstacles. Le fluide rotatif ne figure pas plus dans nos évolutions que dans nos sphères célestes.

Je ne dis pas : « Les tables tournent, parce que mon fluide est rotatif; » je dis : « Les tables tournent parce que, recevant une impulsion ou subissant une attraction, elles ne peuvent pas ne pas tourner. » C'est un peu moins naïf. Rien ne m'obligerait par conséquent à prendre en main la cause de ce pauvre bachelier du *Malade imaginaire*, et de défendre sa fameuse réponse : *Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva*. Cependant, c'est plus fort que moi, il faut que je l'avoue, je trouve la réponse excellente; je doute que les savants en aient trouvé une meilleure depuis, et je leur conseille de se résigner à raisonner quelquefois ainsi : L'opium fait dormir parce qu'il fait dormir; les choses sont parce qu'elles sont. En d'autres termes, je vois les faits et je ne sais pas les causes, j'ignore. J'ignore! mot terrible, et qu'on a de la peine à prononcer! Or, je soupçonne fort que la malice de Molière est à l'adresse des docteurs qui, prétendant tout comprendre, imaginent des explications qui n'ex-

pliquent rien, et ne savent pas accepter les faits, en attendant mieux.

Nous ne sommes pas au bout. L'hypothèse du fluide (pure hypothèse, ne l'oublions pas) a encore à prouver qu'elle est conciliable avec les diverses circonstances du phénomène. La table ne tourne pas seulement, elle lève les pieds, elle frappe les nombres pensés, elle obéit, en un mot, à la volonté et lui obéit si bien que, la suppression du contact ne supprime pas son obéissance. L'impulsion ou l'attraction latérale, qui rend compte des rotations, ne saurait rendre compte des soulèvements!

Pourquoi donc? Parce que la volonté dirige le fluide tantôt sur tel pied, tantôt sur tel autre. Parce que la table s'identifie à nous en quelque sorte, devient un de nos membres, et opère les mouvements pensés par nous de la même manière que notre bras. Parce que nous n'avons pas conscience de cette direction imprimée au fluide, et que nous gouvernons la table, même sans nous représenter qu'un fluide ou force quelconque soit en jeu.

Que nous n'ayons pas conscience de la direction donnée par nous, c'est ce qui a lieu dans tous nos actes, dans tous, sans exception. Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main,

je vous expliquerai comment je fais lever ce pied de table. J'ai voulu lever ma main! Oui, et j'ai voulu aussi lever ce pied de table. Quant à l'exécution, quant à la mise en jeu des muscles nécessaires au premier acte, quant à la mise en jeu du fluide nécessaire au second, je n'ai aucune conscience de ce qui se passe en moi sous ce rapport. Étrange mystère et qui devrait nous engager à un peu plus de modestie! Il y a en moi un pouvoir exécutif, un pouvoir qui, lorsque j'ai voulu tel ou tel mouvement, adresse les ordres de détail aux différents muscles et fait exécuter cent mouvements compliqués pour amener une résultante finale, seule pensée et seule voulue; cela se passe chez moi, et je n'en sais rien, et je n'en saurai jamais rien! N'admettez-vous pas que le même pouvoir exécutif peut donner au fluide les directions qu'il donne aux muscles? J'ai voulu exécuter une sonate, et quelque chose en moi a commandé à mon insu des centaines de milliers d'actes musculaires. J'ai voulu que le pied de cette table se dressât, et quelque chose en moi a commandé à mon insu les attractions ou impulsions du fluide vers l'endroit désigné.

L'hypothèse du fluide est donc soutenable; elle s'accorde avec la nature des choses et avec la

nature de l'homme. Je n'ai pas la prétention d'aller plus loin et d'apporter dès aujourd'hui une explication définitive. Mais je suis tranquille. Que les faits soient admis, les explications ne manqueront pas. Ce qui paraît impossible paraîtra très simple alors. Aux choses incontestables on ne trouve plus de difficultés. Nous sommes ainsi faits, que, passant d'un extrême à l'autre, après avoir proclamé impossible tout ce que nous ne comprenions pas, nous déclarons compréhensible tout ce que nous avons reconnu réel. On ne rencontre que gens qui lèvent les épaules quand on leur parle des tables tournantes, et qui trouvent fort simple ensuite que le circuit du télégraphe électrique s'achève infailliblement à travers la terre ou que les ressemblances physiques et morales se transmettent des pères aux enfants ! Les tables ne sauraient échapper au sort commun. — Absurdes aujourd'hui, évidentes demain, elles auront leur théorie, théorie savante et officielle, devant laquelle je m'incline d'avance avec respect.

III

LES OBJECTIONS.

Mon œuvre positive est terminée, mon œuvre négative va commencer. Ce serait peu de démontrer les choses, si l'on ne se plaçait ensuite au point de vue de ceux qui les rejettent, si l'on ne prenait une à une leurs difficultés et leurs répugnances, pour les écarter patiemment. Le temps qu'on y met n'est d'ailleurs pas perdu ; l'étude des faits y gagne elle-même : car on est forcé ainsi de les considérer sous de nouveaux aspects. Et puis ne faut-il pas ôter à chacun son mot tranchant, la sentence favorite au moyen de laquelle il condamne sans appel ce qui lui déplaît, le prétexte qui le dispense d'examiner ? Ne faut-il

pas crever ces ballons gonflés de vent, et montrer que sous ces grands mots il n'y a que le vide?

Le métier que nous allons faire n'est pas si sot qu'il en a l'air. En pareille matière, la revue des objections est presque une revue de mœurs qui, introduisant l'observateur dans les diverses couches de la société, le met en contact avec les divers courants d'opinion qui y règnent. Il rencontre tour à tour l'objection des savants et celle des ignorants, l'objection sérieuse et l'objection frivole, l'objection laïque et l'objection cléricale. Il trouve enfin devant lui (et ce n'est pas son moindre embarras) l'objection qui n'en est pas une; l'objection qui n'est qu'une exclamation, qu'un haussement d'épaules; l'objection qu'on ne peut vaincre : car elle ne raisonne pas, car elle ne veut rien entendre et rien savoir; l'objection au service de tout le monde, l'objection éternelle et dont les gens sages prennent leur parti, en se réservant d'en rire.

« — Quelle garantie nous offrez-vous? Votre parole? votre bonne foi? Mais les plus honnêtes gens du monde sont sujets à l'erreur, et l'on peut se faire illusion sans cesser d'être un galant homme.

Les champions des tables font fausse route, quand ils s'imaginent qu'ils prouveront quelque chose en mettant en avant leur sincérité, en proposant à leurs contradicteurs le dilemme si connu : Ou dites que nous sommes des menteurs, ou reconnaissez que nous avons raison. On leur répondra qu'il ne mentent pas et qu'ils se trompent. On leur citera les exemples innombrables de fables stupides et très loyalement attestées.»

Ces fables abondent, en effet, et l'objection aurait une valeur réelle pour peu qu'on lui permit de se poser dans les termes vagues et axiomatiques qu'elle affectionne. Reste à savoir s'il y a un rapport quelconque entre le témoignage que j'ai rendu et ceux auxquels on fait allusion, si mes assertions reposent en définitive sur un témoignage, si je dis à qui que ce soit : « Rendez-vous, ou accusez-moi de mensonge. »

Et d'abord, quels sont les témoignages absurdes dont on voudrait s'armer contre nous ? Passons-les un peu en revue, et comparons.

Les Pères de l'Église acceptent et transmettent les anecdotes les plus apocryphes sur le Sauveur et sur les apôtres ! Mais on sait avec quelle rapidité l'histoire s'altère, encore de nos jours, sous les rayons d'une publicité immense, et l'on peut se figurer de quel train allait la formation des lé-

gendes à une époque de communications difficiles et de tradition essentiellement orale.

Il y a plus. Un savant de profession, un Pline, par exemple, introduira dans son *Histoire naturelle* des baleines de quatre arpents ou des poissons à tête de taureau, qui sortent chaque jour de la mer pour aller paître dans les champs ! Mais ni Pline ni les autres savants anciens n'ont constaté directement ce qu'ils affirment. Ce sont des témoignages de seconde ou de troisième ou de centième main.

Dans les temps modernes, il arrive encore que des mémoires, des journaux font des récits étranges qui finissent par être admis, et que recueillent les plus graves historiens ! Mais où sont les investigations sérieuses auxquelles ces diverses assertions auraient dû être soumises ? N'est-il pas arrivé, toutes les fois qu'on est allé aux informations et qu'on a serré les gens de près, que les prétendus prodiges s'évanouissaient comme la fumée ? N'ai-je pas vu moi-même, depuis que je m'occupe de tables, les merveilles les plus étonnantes racontées avec assurance ? C'étaient des faits incontestables : on les tenait d'un témoin oculaire ou d'un ami du témoin oculaire ! Voulaient-ils en avoir le cœur net et arriver jusqu'aux auteurs primitifs de la tradition, je ne trouvais

plus personne qui voulût se porter garant de rien.

Les annales des peuples sont pleines de cures opérées par l'attouchement des souverains. Pyrrhus et Vespasien dans l'antiquité, les empereurs d'Autriche, les rois d'Angleterre et de France n'ont cessé de guérir de la sorte, ou plutôt je me trompe, ils ont cessé depuis qu'on y regarde d'un peu plus près.

Autant en dirai-je des sortilèges qui s'accomplissent chaque jour dans les villages, à notre porte, sous nos yeux. Rien n'est plus avéré. L'herbe tressée en couronne fait périr les bestiaux ! le mauvais œil décime les familles ! les abeilles émigrent lorsque quelqu'un doit mourir ! malheur à ceux qui renversent la salière ! Et que sais-je ! y a-t-il une fin à ces superstitions ? toutes ne sont-elles pas appuyées sur des constatations évidentes, concordantes, innombrables ? Cependant, si l'on a la patience d'examiner et d'arriver au vrai, si l'on ouvre un registre, si l'on note les herbes tressées, les essaims partis et les salières renversées, on arrive à démontrer qu'aucune relation quelconque n'existe entre les pronostics et les événements.

Ceux qui attestent que la relation est constante ne sont pas des imposteurs pour cela. Ils cèdent à l'entraînement immense, lequel nous

porte vers l'étrange dans les matières qui donnent carrière à l'imagination. Comment expliquer autrement les sorciers et les sorcières du moyen âge ? Certes, ils croyaient à leurs malélices, ceux qui les avouaient devant les juges, ceux qui rendaient contre eux-mêmes un témoignage qui les menait droit au bûcher. On les compterait par milliers, ceux qui racontaient leurs visites au sabbat, leurs voyages au travers des airs, leur transformation en loups-garous, les meurtres qu'ils avaient commis alors sur de jeunes enfants, afin de les dévorer. Mais ici s'ouvre la vaste catégorie des choses singulières dont l'imagination fournit l'explication, lorsqu'il est question des idées qui agissent le plus sur la crédulité humaine, lorsque ces idées sont dans l'air, qu'elles règnent, qu'elles vont et viennent partout, incessamment grossies. Quand la contagion superstitieuse existe, que l'ignorance domine, que les saintes Écritures sont inconnues, il se forme un état particulier de l'opinion où la moindre apparence se transforme en réalité, où ce qu'on a cru voir hier, on estime aujourd'hui qu'on l'a vu clairement, en attendant qu'on se persuade demain et qu'on persuade aux autres, qu'on l'a vu deux fois. Alors abondent les miracles, les sorcelleries ; et ce qui prouve qu'ils craignent le grand jour, c'est que

le grand jour venu, quand on commence à savoir, à réfléchir et à lire, sorcelleries et miracles deviennent plus rares; on n'en parle plus qu'à petit bruit dans les campagnes, on ne les affiche plus que dans les contrées où la civilisation moderne n'a point pénétré.

Imagination, absence d'enquête ou enquête ignorante et prévenue, voilà le mot de beaucoup de faits étonnants. Il en est d'autres que l'on parvient à comprendre quand on se rappelle le rôle considérable et mal défini que remplissent chez nous les nerfs. Oui, il y a là tout un côté de la physiologie que la science ignore presque, dont elle n'a même indiqué qu'à peine les limites. Que peut produire l'excitation nerveuse dans certains cas, sous l'influence de certaines épidémies morales? Personne ne saurait le dire exactement. Des prodiges de force, de souplesse, d'insensibilité physique dont on demeure confondu; un développement subit de certaines facultés, une sorte de transformation de l'être physique, intellectuel et moral: voilà quelles sont parfois les conséquences d'un état nerveux extraordinaire. On le voit, nombre de phénomènes qu'on met au compte de la magie ou des Esprits viennent se ranger d'eux-mêmes dans une catégorie plus naturelle, catégorie supprimée ou peu s'en faut par

les ignorants, parce que les savants l'évitent d'ordinaire et en ont peur.

Et, maintenant, quelles conclusions tirerons-nous de tout ceci ? Que les hommes se trompent souvent, qu'ils sont dupes de leur imagination ou de leurs nerfs ; qu'ils sont dupes aussi des assertions légèrement produites et incomplètement vérifiées ; qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura de par le monde une masse effrayante de contes à dormir debout ; que certaines attestations solennelles ne certifient rien ; qu'on peut être sincère, et céder à une propension vers le fantastique ; qu'on peut être digne d'estime et ne pas être digne de foi ? J'y souscris avec empressement. Puis, me rappelant qu'il s'agit des tables tournantes, je demande ce qu'il y a de commun entre nos expériences et cet informe amas de traditions mal digérées, de merveilles mal observées, de sortilèges et de contagions superstitieuses ou nerveuses.

Voici une série de faits reproduits cinq mois durant¹ en présence de tous ceux qui ont bien voulu y assister. Loin de s'affaiblir à mesure qu'on y regardait de plus près, ils n'ont cessé de

1. Poursuivies l'année suivante, 1854, les expériences ont amené des résultats plus incontestables encore. — Édit.

se développer. L'imagination y est étrangère, car elle aime une pâture fort différente, et la succession monotone des rotations et des soulèvements n'a pas de quoi l'affriander beaucoup. Les nerfs y sont étrangers, car l'autorité sur la table disparaît dès qu'apparaît la tension nerveuse ; elle ne se concilie qu'avec un état de calme, de confiance et de gaieté. Il n'y a, d'ailleurs, ni nerfs ni imagination qui tiennent, ils ne sauraient expliquer l'exécution des nombres pensés, le soulèvement d'une masse qui défie l'action musculaire des doigts employés, les mouvements imprimés à distance. Enfin, les résultats obtenus ici, on les obtiendra partout ; on n'y croira pas comme à un événement isolé que racontent ceux qui l'ont vu, mais comme à un phénomène régulier et permanent que chacun est en mesure de reproduire.

Et l'on vient nous opposer les sornettes des Pères, les ignorances des naturalistes anciens, les mensonges à bonne intention, les illusions consciencieuses des temps et des gens qui ne voulaient ni ne savaient contrôler le merveilleux ! On nous parle des attestations très graves et très insuffisantes dont l'histoire est remplie ! On nous rappelle le rôle réservé aux nerfs ou à l'imagination !

Une seule chose m'étonne, c'est qu'on s'arrête en si beau chemin, et qu'à nos expériences publiques, répétées, vérifiées, concordantes, aisées à reproduire en tous lieux, on ne vienne pas comparer certaines anecdotes de voyageurs. Voilà encore une mine de bons contes, que l'on exploiterait avec avantage. Le voyageur le plus honnête et le plus scrupuleux n'a ni le temps ni le moyen de vérifier tout ce qu'on lui montre. Il examine de son mieux, puis il note sur son carnet; puis il publie, et le lecteur en tient tel compte que de raison.

Un voyageur a vu bien mieux que les tables tournantes; il a vu des tables qui volent. Un lama bouddhiste pose sa main sur une table, fort légère, il est vrai (elle ne pèse pas un kilogramme); au bout d'une demi-heure, la table suit la main, s'élève avec elle, parcourt en l'air un trajet considérable et va tomber dans la direction où l'on doit chercher les objets volés au sujet desquels se fait l'opération! Que conclurons-nous de là? que, peut-être, les lamas ont recours au phénomène qui se produit chez nous dans les mouvements sans contact; mais peut-être aussi que les faits ont été mal observés, ne l'ayant été qu'une seule fois; qu'une supercherie, peu compliquée peut-être, assure la translation du petit meuble.

N'avons-nous pas entendu parler de derviches tourneurs qui finissent par tourner en l'air sans toucher terre ? Les saints qui se maintiennent à plusieurs pieds au-dessus du sol n'abondent-ils pas dans les légendaires, et cela, en vertu de certificats officiels ?

Voyageurs et témoins en certifient bien d'autres ! Dès qu'on quitte le terrain des expériences régulières et des récits contrôlés, on devient la proie des braves gens qui croient avoir constaté ce qu'ils n'ont qu'entrevu, qui prennent les *on dit* pour des faits et leur propres fantaisies pour des réalités. Que n'ont pas vu les anciens pèlerins qui visitaient la terre sainte ? animaux impossibles que la zoologie ne connaîtra jamais, plantes et fruits mirifiques qui ne figureront jamais dans aucun herbier, miracles journaliers et incontestables à défrayer cinquante vies de saints ; rien n'y manque. Les bévues de la crédulité et les complaisances involontaires sont innarrables : les *bâtons flottants* abonderont toujours ici-bas. Approchez-vous, l'extraordinaire disparaîtra.

Je me souviens du jour où je contemplais, à Jérusalem cette abominable jonglerie, cette odieuse profanation qu'on nomme la cérémonie du feu sacré. Les pèlerins étaient là par milliers,

animés, hurlant, attendant le miracle et se jetant sur la flamme sainte dès qu'elle eut jailli du tombeau. Certes, le stratagème était aussi grossier que possible : une petite ouverture par laquelle on fait tout à coup sortir une mèche allumée ! Et cependant il n'en fallait pas davantage ; chacun des assistants était convaincu, satisfait ; que dis-je ! transporté. Et quel sera, me demandais-je, le récit sincère de tous ces hommes quand ils rentreront dans les contrées lointaines d'où ils sont venus au saint sépulcre ? Tous affirmeront, affirmeront sans hésiter et sans mentir, qu'ils ont vu, ce qui s'appelle vu, vu et touché de leurs mains le grand miracle. On se représentera la pierre du tombeau se fendant pour donner issue à la flamme.

Ce qu'ils affirment aujourd'hui, des pèlerins plus savants l'affirmaient au moyen âge. Ils l'écrivaient ; les historiens recueillaient ces témoignages concordants, et ainsi s'établissait une croyance universelle aussi inébranlable que le roc.

De notre temps, ces tristes parades qui nous exposent au mépris des musulmans ne se risquent plus qu'à distance raisonnable des centres intellectuels. Si le sang de saint Janvier se liquéfie encore à Naples pour l'édification des lazzaroni,

on court le risque qu'il n'édifie pas tout le monde autant qu'eux, surtout depuis le jour où le miracle retardataire s'est accompli à la minute fixée par un général français.

Quant aux prodiges enfantés par l'excitation nerveuse, on est parvenu maintes fois à les faire cesser. Tel couvent, tel hôpital qu'envahissait cette contagion, en a été délivré sur la menace de certains remèdes : d'une application de fer rougi, par exemple.

Le lecteur ne me reprochera pas d'avoir atténué l'objection tirée des attestations sincères et erronées. Très forte en elle-même, c'est dommage qu'elle soit parfaitement inapplicable au cas actuel. Je cherche en vain, dans nos expériences, quelques traces de ces superstitions, de ces crédulités, de ces exaltations qui ont engendré tant de fables ; quelques traces de ces constatations rapides et incomplètes qui en ont accueilli tant d'autres. Singulière superstition, que celle qui a exclu jusqu'à la moindre parcelle de merveilleux et qui s'est prosaïquement renfermée dans l'étude d'un phénomène physique ! Singulière précipitation, que celle qui a renouvelé plusieurs centaines de fois ses expériences ; qui, cinq mois durant, les a soumises au contrôle de témoins parfois ouvertement et même vivement hostiles ;

qui les a analysées, diversifiées, complétées, obtenant peu à peu des résultats inespérés au début ! Voici nos procès-verbaux, voici nos procédés, vous pouvez faire et vous ferez ce que nous avons fait. Quel rapprochement y a-t-il donc entre notre témoignage et ceux que vous attaquez si justement ?

Nous venons de voir jusqu'où se pousse l'abus des formules générales les plus sensées : — Défiiez-vous des témoignages ; ils reposent souvent sur des illusions ! — L'axiome est excellent, seulement il est sans rapports avec la controverse actuelle.

Telle est le vice des fausses objections. Elles partent d'une vérité incontestable, et n'oublient qu'une chose : s'assurer de son appropriation. Ainsi procède l'objection nouvelle dont je vais dire un mot. Son point de départ est tellement certain, qu'il a peut être le tort de l'être un peu trop. Il y a des vérités si vraies, qu'elles excitent le sourire, et qu'un usage irrespectueux envers une de nos illustrations nationales en assurent le monopole à M. de la Palice. Or, il s'est trouvé des hommes, fort spirituels d'ailleurs, qui s'écrient, lorsqu'on leur parle des tables : « — Vous

ne savez pas ! un mystificateur peut faire tourner, faire frapper ; par conséquent, on ne sera jamais sûr de rien, et la preuve est définitivement impossible !

Vraiment ? les mystificateurs peuvent faire tourner, faire frapper ? C'est là votre découverte ? Je vous assure qu'elle était faite avant qu'on s'occupât des tables tournantes. Tout le monde savait qu'à la condition de prendre quelque guéridon bien léger, de ceux qui ne comportent que trois ou quatre expérimentateurs, l'action des doigts de l'un suffisait pour déterminer rotations et soulèvements.

Or, qu'en a-t-on conclu ? Deux choses : En premier lieu, qu'il fallait écarter d'emblée les tables légères et choisir celles qui exigent une chaîne de huit ou dix personnes au moins ; en second lieu, qu'il fallait écarter non moins résolument les expériences que l'action musculaire est capable d'obtenir. Que la table tourne ou non, que la table frappe ou non, que la table danse, personne n'en fera un argument à présenter au public. On comprendra même les nombres pensés dans la même sentence, si les dimensions du meuble et le chiffre des opérateurs se prêtent à la domination de l'un d'entre eux.

Certes, il n'est pas difficile d'exécuter tout ce

qu'on veut avec un guéridon, si l'on est seul, ou si l'on n'a qu'un ou deux compagnons. Je m'en suis assuré vingt fois dès l'origine. Voici deux personnes attentives, consciencieuses, effleurant à peine le plateau du bout de leurs doigts; et en voici une troisième qui, sans en avoir l'air, imprime au guéridon une série de mouvements: il n'y a pas apparence de fluide; tout est mécanique. Encore un coup, la découverte n'est pas neuve, et la mystification est peu méritoire, à supposer qu'elle soit de bon goût.

Mais prenez une grosse table à quatre pieds, ou seulement une table à trois pieds, qui soit en état de porter un homme; placez-vous au milieu d'une chaîne de dix personnes, et j'ose vous garantir que vos malices auront moins de succès.

Ce n'est pas tout. Sortez des expériences élémentaires; poussez la mystification jusqu'à faire exécuter les nombres pensés, y compris les zéros, par les divers pieds de la table, et notamment par ceux sur lesquels vous n'avez aucune action ni pour soulever, ni pour arrêter; mystifiez-nous en soulevant un poids de 75 kilogrammes; exécutez des mouvements sans contact; toutes les mains séparées de la table, trouvez moyen de l'attirer à vous par une ascension graduelle qui aboutisse au complet renversement!

Je n'insiste pas. Il y aurait injustice à prendre au sérieux des plaisanteries sans conséquence. Les mystificateurs n'ont pas eu la prétention de prouver; ils n'ont voulu que s'amuser; et chacun prend son plaisir où il le trouve. »

Surviennent des hommes plus graves, qui semblent nous contester, à leur manière, le droit de parvenir jamais à une démonstration définitive : — « La science, disent-ils, est intéressée à ne pas compromettre son autorité; elle veut voir clair ! » — Et, partant de cette déclaration fort légitime, ils en viennent à ajouter, chacun pour son compte : « — Je croirai quand j'aurai vu. »

En d'autres termes, vous ne prouverez jamais ! vos preuves ne valent que pour les témoins immédiats ; vous en avez eu une cinquantaine ou une centaine peut-être ; eh bien, ce sont cinquante ou cent personnes qui peuvent vous croire ; quand vous en aurez eu mille, vous pourrez avoir mille partisans ; si les quarante millions de Français et de Suisses passent chez vous, le public français et suisse pourra être gagné, en attendant les autres nations qui n'auront pas vu encore !

Ceux qui tiennent ce langage confondent les moments. Quand il ne s'agissait que de quelques

assertions isolées, nouvelles, sans confirmation et sans contrôle, il était naturel de déclarer qu'on ne croirait qu'après avoir vu; nous-mêmes, nous n'avons pas parlé autrement. Mais, lorsque les choses ont pris de la consistance, lorsqu'une série d'expériences a mis les faits en lumière, lorsque ces faits se sont produits avec ensemble, avec suite, avec développement, en présence de témoins nombreux, distingués, défiants, munis de connaissances spéciales; lorsque des résultats tels que le soulèvement des poids et le mouvement sans contact constatés une centaine de fois, ne peuvent être niés qu'au moyen d'hypothèses beaucoup plus invraisemblables que le phénomène lui-même, alors le temps est passé de dire : « Je croirai quand j'aurai vu. »

Si l'on était autorisé à conserver toujours une telle attitude, aucune découverte ne réussirait à se faire accepter. La vue directe n'est aucunement la condition régulière de la croyance en matière scientifique. Un astronome a observé seul, pendant une nuit, un phénomène céleste qui n'a laissé aucune trace; sera-t-on en droit de repousser son mémoire, sous prétexte qu'on n'a pas vu et qu'on veut voir? Ceci néanmoins est un exemple extrême et je comprends que l'affirmation d'un seul homme ne soit pas admise, surtout si elle semble

contredire l'ensemble des lois astronomiques et des observations antérieures. Il en va différemment, dans le cas où une découverte est attestée par tous ceux qui ont été en mesure d'en juger, et quand la vérification peut être entreprise par quiconque est curieux d'y aller voir. La découverte, alors, a le droit d'être regardée comme certaine. Ainsi, un navigateur a trouvé une île nouvelle dans les mers polaires; il l'atteste, et son équipage entier avec lui. Lui répondrai-je que j'y croirai quand je l'aurai vue? Non, certes. Ces attestations réunies font foi; je n'ai qu'à m'aventurer à mon tour dans les glaces, je rencontrerai l'île à la longitude et à la latitude indiquées.

Notre situation est celle du navigateur. Ce que nous avons trouvé sur notre route, je le raconte. J'ajouterais que l'équipage entier joint son témoignage au mien, s'il y avait ici un capitaine et des matelots, si notre égalité n'était pas parfaite sous tous les rapports. Nos assertions portent sur des faits qui ne prêtent à aucune illusion; il serait plus aisé de prendre un brouillard pour une île que de prendre cent mouvements avec contact pour autant de mouvements sans contact. Enfin, la mer est libre; que l'on s'embarque, qu'on suive nos directions, et l'on arrivera où nous sommes arrivés. L'île est là, les mouvements

sans contact sont là : ils attendent les visiteurs.

Je n'ai pas vu l'Amérique, et j'y crois. Je n'ai pas vu le passage nord-ouest, et j'y crois. Je n'ai pas vu les satellites de Jupiter, et j'y crois.

J'y crois, et j'ai raison d'y croire. Quel est, en effet, le principe général qui préside à l'acceptation des faits scientifiques? Nous croyons sans voir, quand tous ceux qui ont voulu voir ont vu, et quand nous savons que nous pourrions voir à notre tour.

Rejetez ce principe, il ne restera que le scepticisme universel. Or entendons-nous bien : lorsque je déclare qu'on verra les mouvements sans contact si l'on tient à les voir, je suppose qu'on remplira les conditions de l'expérience. Celui qui prétendrait aller en Amérique, et ne pas monter sur un vaisseau, n'arriverait assurément jamais. Autant en dirai-je de celui qui prétendrait obtenir les mouvements sans contact, et ne pas suivre la marche au moyen de laquelle nous les avons obtenus. N'y a-t-il pas des gens qui ne parviennent même pas à faire tourner ou frapper une table? Ils se placent en dehors des conditions du problème, et ils sont surpris, presque scandalisés de ne pouvoir le résoudre. Il me semble entendre des railleurs d'un nouveau genre qui, arrêtés au bord de l'Océan, s'écrieraient : — « On prétend

qu'il y a une Amérique ! et nous ne pouvons pas y arriver en carrosse ! »

Il est tellement juste de tenir compte des expériences sérieusement faites, que je n'ai garde de dire, même aux évocateurs d'Esprits : « J'y croirai quand je l'aurai vu. » Seulement, je déclare qu'il n'est pas une seule de leurs observations dont on ne se rende compte ou au moyen de simples calculs de probabilités, ou au moyen de l'intervention de l'agent physique, ou au moyen de l'hallucination qui se présente si souvent quand de pareilles idées sont en jeu. Il n'y a pas un atome de surnaturel dans les faits constatés. Il n'y en a que dans les impressions des spectateurs et dans leur théorie, ce qui est fort différent.

Objectera-t-on maintenant que tout repose en définitive sur mon affirmation, et que mon affirmation repose sur le simple témoignage des yeux ?

Je répondrai d'abord que mon affirmation a son prix. Oui, les savants ne sont pas les seuls à avoir leur dignité ; j'ai aussi la mienne, et j'ai la fierté de penser qu'un certificat signé de mon nom ne sera taxé par personne ni d'imposture

ni de légèreté. On sait que j'ai l'habitude de peser mes paroles ; on sait que j'aime la vérité, que je ne la sacrifierais à aucune considération ; on sait que j'aimerai toujours mieux reconnaître une erreur que d'y persister ; et, lorsque, après un long examen, je persiste avec une conviction plus profonde et plus affermie, on ne se méprend pas sur la portée de ma déclaration.

Je répondrai ensuite que le témoignage des yeux a, selon moi, une valeur véritablement scientifique. Je n'ignore pas que ceci est une hérésie. Tant pis ! je m'y risque. Indépendamment des instruments et des chiffres (dont je fais le plus grand cas), je pense que la vue peut servir au besoin. Je pense qu'elle est, elle aussi, un instrument. Si un nombre convenable de bonnes paires d'yeux ont constaté dix fois, vingt fois, cent fois, qu'une table est mise en mouvement sans contact ; si, par-dessus le marché, l'explication du fait par des contacts involontaires ou frauduleux dépasse les limites où se renferme forcément l'incrédulité la plus crédule : la conclusion est claire. Personne n'est autorisé à s'écrier : « — Vous n'avez ni fluidomètres ni alambics ; vous ne mettez pas votre agent physique en bouteille ; vous ne signalez pas son action sur une colonne de mercure ou sur l'inclinaison d'une aiguille.

Nous ne vous croyons pas : car vous n'avez fait que voir ! »

Je ne vous crois pas : car vous ne faites que voir ! Je ne vous crois pas : car je n'ai pas vu moi-même ! Autant de savants, autant d'objections. Ils ne s'occupent guère de se mettre d'accord entre eux ; contre les tables, tout leur est bon.

Ils l'ont bien montré, le jour où ils ont battu des mains aux disques et aux aiguilles de M. Faraday. Il était bien évident que les aiguilles devaient s'incliner et que les disques devaient glisser, non seulement parce que tel est l'effet nécessaire de la rotation, mais parce que la pression involontaire s'exercera toujours dans une certaine mesure. Constater cette action mécanique inévitable, ce n'était rien ; il eût fallu la peser ; il eût fallu la comparer à la force qu'exige l'entraînement de la table. Faute d'une comparaison semblable, les aiguilles et les disques en sont réduits à démontrer ce que personne n'ignore : qu'il y a des pressions exercées par les opérateurs, et que, sitôt qu'on les décourage par l'aspect d'un signe accusateur, ils cessent de vouloir la rotation, laquelle cesse par conséquent.

Qu'on soutienne que la rotation ne prouve ni

pour ni contre. à la bonne heure ! Je l'ai toujours reconnu, confessant que, si nous en étions restés à ce phénomène, nous aurions bien fait de nous taire. Mais nous avons poussé plus avant, et quelle figure font aujourd'hui, je le demande, les appareils démontrant que la pression involontaire explique tout ! La pression involontaire explique tout ? et la table résiste aux commandements, lorsqu'elle a tourné en vertu de la seule impulsion mécanique ; et la rotation se fait attendre ou se refuse quelquefois, en dépit des pressions involontaires ! La pression involontaire explique tout ? et un meuble que personne ne touche suit les doigts tendus au-dessus de lui : il se dresse, il se renverse !

Je n'ai garde d'oublier qu'on ne parlait encore que des rotations, au moment où M. Faraday a inventé ses disques. En présence d'un phénomène aussi insuffisant, et, avouons-le, aussi suspect, on conçoit que les savants se soient montrés fort sceptiques, se soient contentés de réfutations peu solides. Ils proportionnaient leurs armes à l'apparence de l'ennemi. Celui d'entre eux qui a montré le plus de pénétration et qui a proposé l'explication la plus plausible, c'est assurément M. Chevreul. Sa théorie sur la tendance au mouvement est incontestablement vraie. Elle suf-

fit pour expliquer comment les objets que nous suspendons à notre doigt finissent par prendre une vibration dans le sens de notre volonté. Je ne m'étonne pas qu'on ait cru qu'elle suffisait aussi pour expliquer comment les expérimentateurs finissent par imprimer une rotation à la table et par y participer eux-mêmes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les soulèvements de poids et les mouvements sans contact ne permettent plus désormais de recourir à une explication semblable. Toutes les tendances au mouvement réunies ne produiront pas une impulsion à distance, elles n'ébranleront pas une masse que l'action mécanique ne saurait ébranler. Personne ne le comprendra mieux que M. Chevreul. Avec cette loyauté qui est l'apanage de la force, avec cette candeur qui accompagne toujours la vraie science, il n'hésitera pas à reconnaître que son objection n'a plus la valeur qu'il était naturel de lui attribuer au début.

Et cependant, cette objection en a enfanté une foule d'autres qui méritent à peine une mention : objections qu'on risque à tout hasard, auxquelles on ne croit pas soi-même, mais qui n'en remplissent pas moins leur office, en fournissant

un prétexte tel quel, aux gens qui tiennent à en avoir un. On parle mystérieusement d'un mouvement vibratoire partant de milliers de petits rameaux nerveux ! On raconte les expériences connues sur la communication du mouvement : ces deux pendules dont les caisses de bois sont unies par une traverse, et qui sont tellement solidaires l'une de l'autre, que le mouvement imprimé au balancier de la première finit par s'emparer aussi du balancier de la seconde.

De telles anecdotes manquent rarement leur effet. Peu importe qu'elles soient sans rapport aucun avec le phénomène dont elles prétendent indiquer l'explication. Il y a tant d'esprits qui se payent d'insinuations vagues !

On achèvera de les satisfaire au moyen de savantes considérations sur les grands effets produits par de petites forces. Ces effets sont incontestables. Faites vibrer votre verre avec le bout de votre doigt, le verre s'allongera ; or un allongement semblable ne s'obtiendrait que par l'emploi d'une force équivalente à 100 kilogrammes au moins.

Voilà qui est remarquable, et le mouvement des tables est bien près d'être expliqué, voire les soulèvements sans contact ! Il serait bon d'ajouter toutefois que l'allongement est dû ici, non à une

force exercée, mais à une modification moléculaire. Or, à le prendre par là, je suis prêt à grossir la liste des exemples de prodiges produits par le bout du petit doigt. En amenant un changement dans l'arrangement des molécules ou une combinaison des diverses substances, mon petit doigt fera bien mieux que déterminer l'allongement d'un verre. Mon petit doigt pressera la détente d'un fusil ; mon petit doigt mettra le feu à une pièce de vingt-quatre. Mais quel rapport, encore un coup, découvre-t-on entre ces faits, et l'obéissance des tables dont le bois ne subit, que je sache, aucune révolution intérieure ?

Les savants devraient bien ne pas se borner à jeter dans le public ces explications qui n'expliquent rien ; ils devraient se mettre à l'œuvre et nous montrer, en fait, comment on s'y prend pour soulever directement et mécaniquement un poids de 100 kilogrammes sans y appliquer une force de 100 kilogrammes. On prétend que la déviation à distance de la boussole a été obtenue, et l'on affirme que les physiciens se tirent d'embaras en supposant que la chaleur des mains qui se fait sentir dans le voisinage de l'instrument modifie le courant magnétique ! La réponse en pareil cas serait facile : « — Appréciez cette chaleur avec le thermomètre, produisez une chaleur

égale auprès de vos boussoles, et obtenez la même déviation. »

Cela serait trop simple. On aime mieux se moquer, injurier, et inventer après une théorie quelconque qui n'a d'autre tort que de porter tout entière à faux. L'article récent de M. Babinet, dans la *Revue des Deux Mondes* ¹, est le chef-d'œuvre du genre. Si j'avais eu besoin d'être rassuré sur la réalité du phénomène des tables, je l'aurais été par la lecture d'une pareille réfutation.

Aux yeux de M. Babinet, le phénomène n'offre aucune difficulté. Heureuse physique ! heureuse mécanique qui a réponse à tout ! Nous ignorants, nous avons cru voir là quelque chose d'extraordinaire ; or nous ne savions pas que nous obéissions à deux lois les plus élémentaires du monde : à la loi des mouvements inconscients, surtout à celle des mouvements naissants, mouvements dont la puissance paraît dépasser celle des mouvements développés !

Quant aux mouvements inconscients, M. Babinet n'ajoute rien aux explications antérieures, rien que l'histoire de ce lord (un lord *anglais*, dit-il), dont le cheval était si admirablement

1. Livraison du 15 janvier 1854.

dressé, qu'il semblait suffire de penser le mouvement qu'on voulait lui faire exécuter pour qu'il le réalisât à l'instant. Je suis parfaitement convaincu, comme M. Babinet, que le lord en question agissait sur la bride sans s'en douter, et je ne suis pas moins convaincu, que les expérimentateurs dont les mains touchent une table peuvent exercer une pression dont ils n'ont pas conscience. Seulement, je pense qu'entre la cause et l'effet, il doit y avoir proportion ; les mouvements ont beau être inconscients, ils n'en sont que plus forts pour cela. Reste donc à prouver que les mêmes doigts qui ne soulèveront pas en se roidissant un poids de 40 kilogrammes, soulèveront un poids double, par cela seul qu'on n'aura conscience d'aucun effort.

Ici vient naturellement se placer la théorie des mouvements naissants et de leur puissance incomparable. « — S'il y a quelque chose d'établi en mécanique et en physiologie, écrit M. Babinet, c'est que les mouvements naissants sont peu étendus, mais irrésistibles. — » Et il cite à l'appui les détentes musculaires invisibles, au moyen desquelles les escamoteurs font disparaître les objets ; les règles de l'escrime, la fille électrique, le frémissement insensible des ailes de l'aigle, que sais-je encore ? Je n'ai aucune envie de con-

tester à M. Babinet sa découverte. Ce sera déjà une gloire pour les tables de l'avoir provoquée ; la constatation d'une telle loi, nous consolera de la perte de celle que nous avons cru constater nous-mêmes. Ainsi, voilà qui est entendu : puisque les mouvements naissants ont une énergie particulière, et, puisqu'ils expliquent les évolutions les plus violentes des plus gros meubles, l'humanité va se trouver soulagée des rudes labeurs qui l'accablaient. Les bûcherons abattront les arbres sans se mettre en nage ; les laboureurs enfonceront leur bêche sans prolonger leur effort ; les forgerons battront le fer avec les « mouvements naissants » de marteau, et M. Babinet, de son côté, soulèvera par un commencement de pression inconsciente, ou une table chargée de 75 kilogrammes, ou une table qu'il ne touchera pas !

Mon honorable et savant contradicteur m'arrête ici. Il ne veut pas qu'on lui parle des mouvements obtenus sans contact. « — On doit reléguer dans les fictions tout ce qui a été dit d'actions exercées à distance. — » L'arrêt est sommaire ; par bonheur, M. Babinet daigne indiquer quelques motifs à l'appui. Les mouvements sans contact sont une fiction, d'abord parce qu'ils sont impossibles, ensuite parce que le talc en poudre a em-

pêché la rotation d'une table, enfin parce que le mouvement perpétuel ne saurait exister.

Les mouvements à distance sont impossibles ! En bonne logique, M. Babinet aurait dû s'en tenir là et se souvenir de la réponse que fit Henri IV aux magistrats de cette ville qui avaient commencé ainsi leur harangue : « — Nous n'avons pas tiré le canon à l'approche de Votre Majesté, et cela par trois motifs. En premier lieu, nous n'avons pas de canons... » — « Ce motif suffit ! » répondit le roi. Il faut croire que M. Babinet doute un peu lui-même de son « impossibilité », et qu'il ne l'a pas jugée suffisante. En cela, il a sagement agi ; car cette impossibilité prétendue repose tout entière sur un cercle vicieux. « — Y a-t-il un seul exemple de mouvement produit sans force agissante extérieure ; donc le mouvement à distance est impossible. — » J'ai bien envie de dire à M. Babinet, en langue d'école, que sa majeure est vraie et que sa conclusion serait légitime si sa mineure n'était pas une pétition de principe pure et simple. Vous prétendez qu'il n'y a pas ici de force agissante extérieure à la table qui se soulève sans contact des mains ! mais c'est précisément ce qui est débattu entre nous. Un fluide est une force extérieure agissante. Il est commode, en vérité, de commencer par établir cet axiome : il n'y a pas

de fluide (ou d'agent physique analogue), pour en tirer la conséquence par trop évidente : Puisqu'il n'y en a pas, il ne peut y avoir non plus aucun des effets que produirait un pareil agent !

La seconde objection de M. Babinet a l'air plus concluante. — « On a mis sous les doigts des opérateurs placés sur la table du talc en poudre ou de minces lames de mica qui détruisaient l'adhérence des doigts à la table et empêchaient ainsi la communication du mouvement. Alors la table est restée immobile... On n'a pas manqué de dire que la lame de mica arrêtait le fluide moteur, comme elle arrête l'électricité ; mais, en collant légèrement par les bords la feuille de mica à la table, l'entraînement a eu lieu, quoique le prétendu fluide dût être arrêté alors comme précédemment. » — Je propose à M. Babinet un moyen de l'arrêter, même sans recourir aux feuilles de mica ou au talc en poudre. Qu'il fasse une simple ligne à la craie en travers du plateau, de telle sorte que l'imagination des expérimentateurs soit saisie et que leur volonté ne s'exerce plus avec confiance, il n'y aura plus aucun mouvement d'aucun genre, malgré l'adhérence des doigts à la table et malgré la puissance de leurs mouvements naissants et inconscients. Avec le talc en poudre, on savait que la

rotation devait être entravée; avec les feuilles de mica collées, on savait qu'elle ne le serait pas. De là deux situations morales aussi différentes que possible. Nous sommes en plein dans les phénomènes mixtes, il faut qu'on en prenne son parti.

Quant au mouvement perpétuel, j'en suis encore à me demander en vertu de quelle analogie ou de quelle solidarité, M. Babinet s'est cru autorisé à le battre sur nos épaules. Nous le lui abandonnons pleinement. Oui, la déperdition de la force, enlevée par les résistances atmosphériques ou autres, ne permet pas d'admettre qu'un corps quelconque puisse se mouvoir perpétuellement sur notre terre. Il faudrait qu'il se restituât ses pertes à lui-même; or la matière ne se mouvant qu'en vertu d'une impulsion, il faut que le mouvement lui soit communiqué. Très bien! mais qu'est-ce que cette argumentation a de commun avec nos tables que touche et pousse un fluide, alors même que les doigts ne les effleurent pas?

Si je me suis exprimé avec un peu de vivacité, c'est qu'il est déplorable de voir les discussions dégénérer en mercuriales hautaines et dédaigneuses. Aux yeux de M. Babinet, tout partisan des tables, atteint et convaincu d'une ignorance crasse, ne soupçonne pas même les pre-

nières notions de la science. M. Babinet aurait dû se rappeler, lui, savant distingué, que d'autres savants, non moins distingués, admettent l'existence du fluide dirigé par notre volonté. M. Séguin, pour ne citer que lui, n'est pas précisément étranger aux premières notions de la mécanique.

Dirigeons vers l'étude des faits une partie de l'ardeur que nous mettons à anathématiser nos adversaires. Nous avons tous besoin d'indulgence. Que dirait M. Babinet si, m'attachant à relever ses expressions inexactes, je l'accusais d'ignorance scientifique parce qu'il a écrit : « — La somme totale du mouvement qui est dans le monde est inaltérable, puisqu'un être matériel quelconque ne peut accroître le sien qu'aux dépens des corps environnants, ni en perdre sans le restituer aux corps sur lesquels il réagit ; » — si je faisais remarquer que mon bras levé en vertu de mon libre arbitre introduit dans le monde une force que mon libre arbitre aurait pu ne pas y mettre, que la naissance d'un ciron introduit dans le monde une parcelle de mouvement ! M. Babinet me répondrait avec raison que sa phrase n'a pas rendu sa pensée, et qu'en parlant d'une somme inaltérable de mouvement, il n'a pas voulu parler des actes volontaires de l'homme ou des animaux.

J'aurais mauvaise grâce à insister. Le ton tranchant me siérait moins qu'à personne, en pareille matière. Je n'ai voulu que donner un conseil aux hommes qui, comme M. Babinet, ont le droit de traiter les sujets scientifiques avec autorité. Qu'ils consentent à aborder les idées nouvelles sans poser en principe qu'ils savent tout. M. Babinet invoque « les lois de la nature, » et soutient avec raison qu'elle ne peut pas les démentir. Mais ces lois lui ont-elles toutes été révélées ? La science humaine ne compte-t-elle plus ni limites ni erreurs ? « Les lois de la nature » se sont successivement opposées à toutes les découvertes, en attendant que les découvertes définitivement admises vinssent figurer elles-mêmes au nombre des lois de la nature. — Il ne faut pas abuser de certains mots.

Les savants ne se bornent pas aux objections tirées des mouvements naissants ou inconscients, des petites causes produisant de grands effets ; ils ont encore un procédé dont l'efficacité est incontestable. Une expérience a-t-elle réussi, elle n'a plus aucune valeur. Oh ! si l'on parvenait à en opérer telle autre, à la bonne heure ! Ce qui n'empêche pas que la nouvelle expérience, une

fois opérée, ne devienne à son tour insignifiante et ne cède la place à un nouveau *desideratum*. Voici à peu près comment on s'exprime :

« — Vous faites telle et telle chose ; c'est très bien ; mais faites une chose différente. Vous employez tels et tels procédés, veuillez vous contenter de ceux que nous prescrivons. Réussir à votre manière, ce n'est pas réussir ; il faut réussir à la nôtre. Votre manière n'est pas scientifique ; elle contrarie les traditions. Nous fermons la porte aux faits, s'ils ne sont revêtus des costumes de rigueur. Nous ne regarderons même pas vos expériences, si nos machines n'y figurent point. »

Étrange manière de constater le résultat des expériences : on commence par changer les conditions dans lesquelles elles se produisent ! Autant vaudrait dire à un homme qui a vu faire la moisson des orges en janvier, dans la haute Égypte : « — Je le croirai quand on l'aura faite devant moi en Bourgogne. » — Encore, s'explique-t-on les exigences manifestées vis-à-vis d'un voyageur. Mais les expériences ont un autre caractère. En présence de faits aussi concluants que le mouvement sans contact et le soulèvement fluïdique des poids qui défient l'action mécanique ; en présence de faits qui ne donnent aucune prise ni à la fraude ni à l'illusion ; il est à peine croyable

qu'on veuille nous imposer des engins, des aiguilles, des mécanismes compliqués; sans se demander même si un phénomène mixte ne court pas risque de disparaître par le seul effet moral de certains appareils et d'un certain mode d'observation. On tiendra nos expériences pour non avenues, et, par compensation, on nous en inventera de nouvelles! Dans l'ignorance absolue de la loi physique dont nous examinons les effets, on déterminera d'avance ses applications: puisqu'elle produit ceci, elle doit aussi produire cela! Des *puisque* et des *donc*, introduits dans une recherche où la nature réelle de l'agent est un mystère pour tout le monde! — A la vérité, je comprends très bien qu'on diversifie à tout hasard les essais, qu'on cherche ici et là, qu'on mette des instruments en contact avec les tables ou avec les opérateurs. Cela est naturel; c'est ainsi que les découvertes se font et se fécondent; c'est ainsi que nous avons procédé nous-mêmes. Il n'y a qu'un écueil à éviter, et c'est précisément celui sur lequel on se brise toujours: opposer l'insuccès des nouvelles expériences au succès des anciennes et contester ce que l'on sait déjà, sous l'étrange prétexte qu'on ne sait pas encore tout. Aujourd'hui, contentons-nous de regarder; nous raisonnerons plus tard.

Telle est, à mon avis, la vraie marche philosophique et scientifique. Ce qui ne signifie pas, je le répète, que les tentatives en divers sens doivent être repoussées. Pour notre compte, nous avons été heureux et reconnaissants, lorsque de savants amis ont bien voulu nous suggérer l'idée de semblables tentatives; nous nous y sommes prêtés avec empressement, alors même que l'expérience indiquée paraissait impliquer un principe assez différent de celui que nous avions précédemment observé. Ainsi nous avons essayé, on l'a vu, de soulever et de maintenir en l'air une table dont la masse avait été diminuée au moyen de contre-poids; bien que nous n'eussions rien vu qui nous autorisât à attendre un résultat, dès le moment où l'impulsion fluïdique ne disposait plus d'un point d'appui.

Nous avons suivi ces conseils donnés par une science bienveillante, et ingénieuse, parce qu'il était convenu que les échecs, prévus par nous, ne fourniraient aucune conclusion d'aucun genre. Aucune, je me trompe : on devait en conclure simplement qu'on avait cherché dans une fausse direction, ce qui n'est ni un grand crime ni un grand malheur. Il faut savoir chercher ainsi où il n'y a rien; c'est le moyen de trouver quelque chose. Je n'y ai aucune objection, pourvu qu'on

ne tombe pas dans les prétentions insoutenables de ceux qui, d'emblée, rejettent ce qui n'a pas été constaté par leurs instruments et par leurs procédés.

Je devrais ajouter : par leurs hommes. Oui, il a été commis, ici, par nous, un attentat que je crains bien de ne jamais expier suffisamment. Les profanes ont touché aux choses saintes ! les ignorants se sont mêlés d'étudier un des faits que se réservent les initiés ! — Or il n'arrive guère que les clergés goûtent la théologie des laïques. Le *laïcisme* (passez-moi le mot) est et sera honni en tout temps. Croyez-vous qu'on pardonnera aux laïques de la science ? Non, certes. Ce qu'ils voient n'est pas vu ; ce qu'ils constatent n'est pas constaté. Il leur appartient bien, vraiment, de reconnaître un agent physique auquel les savants ont tourné le dos, ou de regarder de leurs deux yeux la comète que les lunettes de l'Observatoire n'ont pas encore daigné signaler !

Odi profanum vulgus, et arceo.

« — Ne nous parlez pas de ces doigts vulgaires bêtement posés sur des guéridons ! Ne nous parlez pas de ces expériences hétérodoxes où ne figure aucun des appareils consacrés ! »

Il y a cruauté à nous faire sentir, à ce point notre incompetence, notre indignité. J'en suis pénétré, pour ma part, et je hâte de tous mes vœux le moment où je céderai la place à un savant, à un homme qui ait reçu les ordres. Non seulement il fera beaucoup plus et beaucoup mieux, mais il aura un avantage inappréciable : il ne commettra pas de sacrilège. Avec quel bonheur je rentrerai dans le silence qui me convient ! Des mains consacrées, procédant selon les formes sacramentelles, obtiendront des résultats dont on pourra enfin tenir compte sans se compromettre. Les formules, les mécanismes viendront relever des expériences trop *plèbes* de leur nature ; les gens qui se respectent consentiront à y regarder, et s'écrieront, en se sachant gré de leur prudence : Maintenant c'est autre chose.

O Molière, que n'es-tu là ! — Mais tu es là, en effet. Ton génie a marqué de traits ineffaçables cette éternelle maladie des corps spéciaux : le dédain du laïque, le respect des confrères, l'idolâtrie des anciens. Mal bizarre, qui se reproduit dans tous les siècles, sous toutes les formes, et au sein de toutes les branches de l'activité humaine, tantôt au nom de la religion, tantôt au nom de la médecine, tantôt au nom de la science ou de l'art. Oui, même au travers des révolutions, qui n'é-

pargnent rien ; même dans l'enceinte des académies qui s'associent au grand mouvement des innovations modernes, une chose surnagera : l'esprit de corps, la tradition, la superstition des formes.

On dirait vraiment qu'encore un peu partout, se prêtent des serments qui ressemblent à celui de la cérémonie du *Malade imaginaire*. M. Foucault aime cette scène ; aussi, ne trouvera-t-il pas mauvais que je lui en rappelle un passage :

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso
Aut bono
Aut mauvaiso.
— Juro !

De non jamais te servire
De remediis alcunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo.
— Juro !

Toute raillerie à part, l'esprit de corps et l'esprit de tradition exécutent des prodiges pour échapper à la modification des lois physiques. Leur siège est fait. Cela ne m'a frappé nulle part

autant que dans l'objection remarquable en présence de laquelle il faut que je me place maintenant. Ce sont les physiologistes qui l'ont créée, accourant généreusement au secours des physiciens. Puisqu'il est nécessaire de sacrifier quelque chose, semble-t-on avoir dit; puisque des faits considérables sont constatés; puisque nous en sommes réduits à compter avec le magnétisme animal et avec les tables tournantes; puisque, enfin, une révolution est inévitable: qu'elle s'accomplisse dans l'étude de l'homme et non dans celle de la nature matérielle; sauvons l'arche sainte; qu'il n'y ait point de fluide nouveau, nous nous tiendrons satisfaits!

Ce système a plusieurs avantages: il a la prétention de se prêter à l'étude et même aux réformes; il passe le Rubicon; le drapeau de la science s'avance dans un pays où elle avait jusqu'à présent refusé de mettre les pieds (je parle de notre science disciplinée, de notre science française et anglaise); il reconnaît plusieurs vérités, étonnées de cet honneur inattendu; il proclame le succès réel de plusieurs expériences fort décriées; il a la démarche hardie, l'air crâne. D'où il résulte que nous avons mauvaise grâce à nous plaindre. — Être repoussés par des gens si avancés et si accommodants, ce n'est pas bon signe!

Ajoutons à cela, que ces hommes accommodants, sont en même temps des hommes intelligents; que leurs analyses psychologiques sont dignes du plus sérieux intérêt; que leur explication physiologique, si elle est absolument inapplicable, est néanmoins fort ingénieuse. Ajoutez qu'ils se placent sur un terrain où les divers adversaires des tables se rencontreront volontiers. Lisez, par exemple, le travail distingué de M. Chevreul, sur la baguette divinatoire, sur le pendule explorateur et sur les tables tournantes (*Journal des Savants*); vous serez frappé de voir qu'il aboutit à la solution physiologique. Son explication, c'est lui-même qui le déclare, « n'appartient pas au monde physique, mais au monde moral. » Pour les tables, comme pour le pendule, comme pour la baguette, « les effets ne peuvent être attribués à aucune cause aveugle, mais à une cause libre, et nous dirons plus tard : à la pensée de l'homme. »

Ce que M. Chevreul indique de la sorte, M. Braid, sir H. Holland et M. Carpenter ont cherché à l'établir systématiquement. Un article important de la *Quarterly Review* (septembre 1853) expose toute une théorie qui paraît destinée à un grand succès, si j'en juge par les fanfares qui l'accueillent au milieu de nous. Il est vrai

que les mêmes fanfares ont retenti plusieurs fois déjà, depuis que la querelle des tables est engagée. On se souvient, en particulier, des cris de triomphe qui éclataient naguère au sujet des pauvres disques de M. Faraday. Qui en parle aujourd'hui ? quelques amis fidèles à un illustre confrère et décidés à trouver que sa démonstration démontre. En dehors de la camaraderie, il n'est personne qui n'ait compris que, dans un phénomène mixte, les signes visibles de suspicion arrêteront toujours. L'enthousiasme a donc passé de M. Faraday à M. Carpenter, en attendant qu'il passe à un troisième, à un quatrième vainqueur. Lorsque les vainqueurs se multiplient à ce point, il faut se défier de leurs victoires.

Je vais donc examiner avec un soin particulier l'explication de M. Carpenter. Elle mérite qu'on s'y arrête ; son auteur est un homme qui fait autorité, et il est peu probable qu'on découvre rien de plus plausible que sa théorie contre le mouvement fluide des tables. Voici en quoi elle consiste :

L'électro-biologie, branche du magnétisme animal, annonçait depuis plusieurs années et démontrait, à la grande admiration du public, que certaines personnes (une sur douze en moyenne) ne pouvaient fixer quelque temps leur attention

sur un petit disque de métal placé à une dizaine de pouces de leurs yeux, sans tomber sous la direction absolue du magnétiseur placé auprès d'elles. Elles ne s'endorment pas et cependant elles perdent entièrement le contrôle de leurs pensées ; il a passé aux mains d'un autre. Le magnétiseur leur présente un verre d'eau, en affirmant que c'est du vin, du lait, une liqueur ; elles goûtent et demeurent effectivement convaincues qu'elles ont bu une liqueur, du lait ou du vin. Le magnétiseur déclare que ce liquide est bouillant ; elles ne peuvent en supporter le contact. Le magnétiseur leur dit que sa canne est un serpent ; elles s'en écartent avec horreur. Il leur dit qu'un morceau de plomb est très léger ; elles le soulèvent sans effort. Il les avertit qu'une plume est très lourde ; elles ne peuvent en soutenir le poids. Il leur fait comprendre qu'elles sont incapables de détacher leur main du meuble où elle est posée ; elles ne parviennent pas à l'en séparer.

Tel est le fait. On riait en haussant les épaules lorsque quelqu'un se hasardait à en parler naguère ; maintenant nos savants les plus sceptiques l'admettent. Ils l'admettent, parce qu'ils croient pouvoir l'expliquer sans dommage pour la physique officielle. Avis au lecteur ! Les mêmes expé-

riences passent brusquement de la catégorie des assertions absurdes à la catégorie des assertions démontrées, dès qu'elles semblent rentrer dans les cadres consacrés. Par conséquent, nos contradicteurs ne vont pas des faits à la théorie, mais de la théorie aux faits. Il y a longtemps que nous nous en doutions.

Quoi qu'il en soit, les voici en possession d'une observation fort intéressante : l'état automatique auquel on réduit parfois l'homme intellectuel. Que vont-ils tirer de là ?

L'esprit ainsi privé du contrôle du jugement ne distingue plus entre les idées fausses et les idées vraies, entre les sensations purement subjectives et celles qui ont un objet réel en dehors de nous. Il est alors livré à l'empire absolu des *suggestions*.

Je viens d'écrire le grand mot, celui qui sert d'étiquette au système. *Le principe de suggestion* va fournir une solution à toutes les difficultés. On est si disposé à se payer de mots ! Il n'est rien que la suggestion n'explique désormais. Vous vous étonnez des phénomènes biologiques ? c'est la suggestion ! Le magnétisme a ses mystères ? la suggestion ! Les tables obéissent à la volonté ? la suggestion ! Et chacun de célébrer les merveilles de la suggestion, l'évidence de la suggestion. Les ignorants ne seront pas les derniers à con-

fesser que rien n'est mieux raisonné ni plus clair.

Voyons cependant et suivons l'argument jusqu'au bout ; car il ne nous paraît pas si évident, à première vue, que l'état physiologique des personnes soumises à la biologie ou au magnétisme soit celui des tourneurs de tables, qu'il y ait partout abdication du jugement, passivité automatique, obéissance aux suggestions. — Or il faudrait que tout cela fût vrai pour que l'explication expliquât quelque chose.

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que, dans la théorie de MM. Braid, Carpenter et de leurs adhérents, on a réuni pêle-mêle les faits qui ont le moins de rapport entre eux. Comme on tenait à tout expliquer, on a tout entassé confusément au moyen d'analogies souvent puériles ; puis, appuyant très fort sur la réalité de l'observation première, et oubliant de prouver que la suite s'y rattache, on est arrivé à la conclusion.

Ce qu'on oublie de prouver, c'est précisément ce qui est en question. Contestons-nous la réalité de l'état automatique et la puissance que possèdent alors les suggestions ? pas le moins du monde. Nous contestons que cet état automatique soit celui de nos expérimentateurs. Vous arrivez à la passivité par la concentration de l'attention sur un objet insignifiant en lui-même. Je le veux

bien, quoique je ne sache pas si l'action du fluide magnétique ne détermine pas cette modification curieuse de l'être humain et la dépendance qui en résulte. Vous faites plus encore, vous produisez l'*hypnotisme* de M. Braid, ou, pour parler français, le sommeil somnambulique proprement dit. En êtes-vous plus avancé à l'égard des tables, ou même à l'égard d'un grand nombre de faits biologiques et magnétiques? Je ne le pense pas.

Pour faire un pas vers la solution que vous cherchez, il faut que vous changiez brusquement de thèse sans qu'il y paraisse et sans que vous en ayez vous-même conscience. A l'état automatique et à la suggestion, se substituent l'idée dominante et les développements d'intelligence ou de force qu'elle produit. Entre la première thèse et la seconde, il n'y a point de pont. On ne franchit de tels abîmes qu'en faisant le saut périlleux : le *saltus letalis* de la vieille logique.

Suggestions directes et avouées de la biologie, suggestions indirectes, questions subjectives du magnétisme, je suppose avec vous que tout cela soit vrai; quelle trace d'idée dominante apercevez-vous chez l'homme passif, dans l'intelligence vide et dépourvue d'idées?

Vous essayez de traduire votre idée dominante en idée expectante, ce qui est moins clair, mais

mieux approprié à la pensée générale qui est censée régner dans tout le système. Néanmoins vous ne rentrez pas sur votre premier terrain. L'homme qui fait osciller un anneau au bout d'un fil et qui finit par lui imprimer la direction voulue, n'est nullement un automate et n'obéit à nulle suggestion ; il a une idée fixe qui sans doute agit à son insu sur ses nerfs. J'en dis autant de la baguette divinatoire, et, sous ce rapport, M. Chevreul me paraît bien supérieur à M. Carpenter : car sa tendance au mouvement a du moins le mérite d'être en rapport exact avec le phénomène dont elle prétend donner l'interprétation physiologique. Quant au principe de suggestion, je le cherche ici et ne le trouve pas. L'attention concentrée et la tension musculaire qu'elle provoque, je comprends cela ; mais que l'homme à baguette soit un automate chez lequel la volonté ait abdiqué et qui cède aux suggestions, je ne le comprends en aucune manière.

C'est ma faute sans doute ; car je ne vois que gens qui le conçoivent à merveille et qui s'extasient en particulier sur l'explication lumineuse du phénomène des tables tournantes, explication qui consiste à juxtaposer deux thèses dissemblables et même contraires : la thèse de la passivité automatique, et celle de la volonté concentrée !

J'ai dit que les thèses étaient dissemblables et même contraires. Il me reste à le prouver. Je le ferai, sans m'arrêter à quelques détails contestables du système qui semble confondre parfois un peu la volonté et le jugement, donnant presque à croire que la volonté est chargée d'opérer ou d'assurer le contrôle des idées, et que nous ne distinguons le vrai du faux que lorsque nous voulons les distinguer! Passons sur les détails d'une analyse psychologique, remarquable d'ailleurs sous plus d'un rapport, et qui devient exacte dès qu'on y rétablit, au lieu de la volonté seule, l'enchaînement de la volonté, de l'attention et du jugement; allons droit à ce qui intéresse notre discussion spéciale.

L'idée dominante marche-t-elle avec la passivité automatique? Loin de là, l'homme que domine une idée fixe ne se prête à aucune *suggestion*. J'affirme que M. Carpenter, lorsqu'il écrivait son mémoire et qu'il s'absorbait dans son idée principale, ne ressemblait guère à un automate, à un homme livré au pouvoir biologique; sa volonté n'avait pas abdiqué, et son jugement encore moins. On aurait essayé en vain de lui *suggérer* des opinions différentes des siennes.

Ce qui est vrai de la concentration de l'esprit dans un travail intellectuel, est également vrai de

sa concentration dans un effort moral, dans un sentiment, dans un acte matériel. Le forgeron qui s'occupe exclusivement de donner à son fer la forme voulue, l'horloger qui ne pense qu'à limer un rouage délicat ne sont pas des automates dont l'âme passive soit prête à subir docilement toutes les directions suggérées. On peut affirmer, au contraire, que ce sont des âmes tellement occupées par un seul objet, qu'il n'y a pas place pour d'autres, de quelque nature qu'ils soient.

Les affections vives font-elles des automates? L'amour de Dieu, qui doit devenir par sa volonté dominant en nous, aura-t-il pour effet de nous réduire à l'état de stupidité passive? Les hommes de génie, les inventeurs, les poètes, les orateurs, les philosophes, sont-ils abrutis ou engourdis par leurs idées, ouverts par conséquent à toutes les suggestions du dehors?

C'est précisément l'opposé qui se passe, chacun le sait. Vives affections, méditations et créations intellectuelles, amour de Dieu, tout cela développe et anime l'être humain; il est plus vivant, plus actif que jamais. Il subit moins que jamais les influences qu'il n'a pas appréciées, librement admises, comme s'accordant avec ses sentiments et avec ses convictions.

Nous citera-t-on les distractions des savants?

Ceci serait puéril. Si l'homme préoccupé peut accepter, sur des points secondaires et indifférents, telle notion qui ne l'intéresse pas, il est mieux armé que personne contre l'invasion des idées qui prétendraient exercer sur lui une direction véritable. Les idées dominantes sont aussi des idées exclusives; rien n'égale leur jalousie de pouvoir; et l'état d'absorption, de distraction, de préoccupation d'un homme, est assurément celui où vous parviendrez le moins à vous rendre maître de lui, à lui faire subir un traitement qui rappelle en quoi que ce soit la crise biologique.

Ceux qui ont élevé des enfants n'ignorent pas que leur obéissance cesse à l'instant où commence leur distraction. L'enfant le plus soumis devient inaccessible aux suggestions ou aux ordres, sitôt qu'il est absorbé par une idée dominante. C'est une maison où l'on n'entre plus; les portes et les fenêtres en sont fermées.

Et voilà de quelles pauvretés les adversaires des tables se contentent, j'entends les adversaires éclairés et intelligents! Sentant que la théorie de l'idée dominante et des mouvements involontaires est dorénavant insuffisante vis-à-vis des faits constatés, ils se laissent aller à chercher une liaison entre l'idée dominante et la passivité automatique, afin de pouvoir parler du *principe de sugges-*

tion à un public qui commence à se lasser de la *tendance au mouvement*.

Le principe de suggestion a eu, en effet, le plus brillant succès. N'est-il pas vrai que l'état biologique semble être obtenu par une concentration de l'attention sur un objet? n'est-il pas certain, par conséquent, que tout acte d'attention détruit le contrôle du jugement et nous réduit à l'état de dépendance biologique? Qu'importe que, dans le premier cas, le moyen d'action soit précisément l'absence d'idée, la concentration dans le vide, et que, dans le second, au contraire, l'esprit dominé par une idée principale atteigne son maximum d'activité!

La pensée suggérée gouverne despotiquement l'homme réduit à la passivité biologique; donc, on peut lui assimiler tous les hommes possédés par des idées fixes et que cette préoccupation exclusive a rendus fous, ou peu s'en faut! On peut pousser l'assimilation plus loin, et ranger dans la même catégorie tous ceux qui poursuivent vivement une découverte, un travail, un projet quelconque! Qu'importe qu'il y ait, dans le second cas, le contraire absolu de la passivité et de la suggestion!

Dans le nouveau système, tout est bon, pourvu qu'on arrive à une explication telle quelle du

phénomène des tables tournantes. Il semble qu'à force d'entasser les analogies les moins réelles et les observations les plus disparates, on espère rencontrer une solution de hasard. On compte sur l'éblouissement du lecteur, qui jugera les tables condamnées, quand il les aura vues défilier au milieu des faits de la biologie, des bizarreries du somnambulisme, des rêves, des extases, des convulsions, des épidémies de démoniaques ou de sorciers. Il est rare que ces accumulations formidables manquent leur effet. On a entendu parler d'automates pensants, d'obéissance machinale; puis d'excitations extraordinaires, de crises nerveuses; puis du développement étrange des facultés dans la préoccupation morale ou dans le sommeil magnétique; on a entendu dire que l'homme est également placé sous une influence exclusive, soit que le vide ait été fait dans son esprit, soit que cet esprit appartienne à sa propre pensée dominante; et on en conclut que le phénomène des tables s'explique par le principe de suggestion. N'y a-t-il pas attention expectante? les expérimentateurs ne sont-ils pas préoccupés?... Et voilà ce qui fait que votre fille est muette!

Le problème des tables n'aurait guère embarrassé Sganarelle. Il y a des liaisons d'idées qui nous dominent à notre insu; tel enfant qui savait l'anglais

et l'allemand était contraint d'employer la première langue avec sa mère anglaise et la seconde avec sa bonne allemande; donc il est tout simple que les tables tournent! Certaines impressions et certains rapprochements se continuent pendant le sommeil; le médecin sera réveillé par la sonnette de nuit que n'entendra même pas sa femme, sa femme sera réveillée par les cris du *baby* que n'entendra même pas le médecin; donc il est tout simple que les tables tournent! Les somnambules éveillés ou endormis reprennent d'une crise à l'autre la même série de pensées avec oubli complet des événements et des sensations intermédiaires; la persistance d'une préoccupation identique et l'insensibilité à ce qui n'est pas elle se produisent dans certains états de l'esprit humain; donc il est tout simple que les tables tournent! Les somnambules écrivent avec une grande régularité sans voir; séparés de leur papier par un écran, ils corrigent une page entière, remettant les points sur leurs *i* et barrant leurs *t*; leur odorat distingue le propriétaire d'une paire de gants; ils répètent sans faute une improvisation de Jenny Lind, n'oubliant ni une note de la musique, ni une syllabe des vers composés dans une langue qui leur est inconnue; donc il est tout simple que les tables tournent!

On va se récrier : — Nous n'avons pas argumenté de la sorte, répliquera-t-on ; de l'état biologique ou somnambulique aux tables tournantes, nous avons établi une foule de transitions ; vous supprimez les degrés intermédiaires.

Je ne supprime rien que la confusion ; ma perfidie est de la clarté. Qu'avons-nous à faire, en effet, de savoir s'il y a un rapport entre le somnambulisme et les rêves ordinaires, entre les rêves ordinaires et la rêverie de l'homme éveillé ? Ces analyses (souvent fines et ingénieuses, parfois inexactes aussi, car la domination d'une seule idée, la suite et l'uniformité sont loin d'être le caractère habituel des songes), ces analyses de l'état d'absorption machinale dans ses diverses manifestations n'auront jamais rien de commun avec l'activité énergique d'une intelligence excitée et d'une volonté qui poursuit son objet. Jamais on ne parviendra à établir la thèse qui vient de se produire à l'abri du nom respecté de M. Carpenter : tous les faits relatifs à l'électrobiologie, au mesmérisme, au somnambulisme et aux tables tournantes sont dus à l'empire exclusif d'une idée dominante et à l'absence d'un contrôle suffisant de la volonté sur la pensée ! Les morceaux de la thèse ne tiennent pas ensemble ; il y a solution de continuité.

J'insiste sur ce point parce que la question est là. Si l'on n'avait voulu que nous opposer les résultats possibles d'une idée dominante telle qu'elle existe également et dans l'état automatique et dans l'état d'activité élevée à son maximum ; si l'on n'avait voulu que tirer parti de la préoccupation exclusive créée chez les uns par les suggestions qui s'introduisent dans le vide, chez les autres par la pensée et par la volonté occupant l'âme tout entière, on n'aurait pas recouru à ce grand appareil psychologique, on se serait borné à constater avec M. Chevreul que la pensée surexcitée amène une tension musculaire, une tendance inconsciente au mouvement. Mais non, il fallait quelque chose de plus nouveau, de plus frappant, de plus philosophique. On a mis en avant le *principe de suggestion*.

Il avait l'avantage de nous classer parmi les automates, parmi les patients et presque parmi les fous. C'est quelque chose de pouvoir s'apitoyer sur ses adversaires et d'insinuer sous une forme parlementaire qu'ils ont perdu la tête ou peu s'en faut ? Les tables ne tournant, selon vous, que parce que nous ne possédons plus entièrement le contrôle de nos idées et de nos actes, vous voilà autorisés à nous admonester de haut, à rappeler combien le rôle de la volonté est important, combien il est

essentiel que les tendances automatiques lui soient subordonnées. Vous invitez les pères de famille à développer la volonté chez leurs enfants, de peur qu'ils ne tombent un jour dans l'aliénation mentale ou du moins dans cet affaiblissement de l'activité propre qui livre les tourneurs de tables et leurs congénères à la domination d'une idée souveraine, laquelle les fait mouvoir mécaniquement à leur insu, pauvres vaisseaux désemparés auxquels manque le gouvernail et que le vent entraîne à son gré!

Je ne nie pas qu'une idée dominante puisse être introduite dans une âme vide, chez un homme que l'absence de la volonté ou du jugement livre en proie aux suggestions; mais je nie que nos expérimentateurs participent en rien à ces dispositions très spéciales. Loin d'être réduits à l'état d'automates, ils ont leur conviction à eux, ils la maintiennent en dépit des *suggestions* du dehors. Loin de manquer de volonté, ils semblent peut-être en avoir trop. Venez voir avec quelle énergie ils poursuivent leur étude, avec quelle vigilance ils en contrôlent les moindres détails; et vous nous direz si c'est l'attitude de vos rêveurs distraits, endormis ou biologisés, que l'action d'un magnétiseur, les coïncidences fortuites, ou les liaisons

d'idées placent momentanément sous une impression exclusive.

Le principe de suggestion n'a donc rien à voir ici. Qu'on ne nous en parle plus ; et qu'on ne nous parle pas davantage des effets miraculeux que produit, dit-on, l'excitation morale et musculaire combinée avec la simultanéité d'action chez les expérimentateurs. Ceci est une tout autre thèse ; mais, comme on l'a cousue tant bien que mal à la précédente, il convient de démontrer aussi l'inutilité de ce prudent appendice.

Que la concentration de l'attention augmente notre puissance, que les personnes privées d'un de leurs sens tirent un meilleur parti de ceux qui leur restent, je ne le conteste aucunement. Qu'un vif entraînement ou une grande terreur développent parfois en nous des forces extraordinaires, je ne le conteste pas non plus. Qu'enfin, l'harmonie des mouvements établie entre plusieurs personnes leur permette d'obtenir des résultats qu'elles n'atteindraient pas si leurs actes se contrariaient, c'est un fait d'expérience journalière. Mentionnons même, en outre, si vous voulez, la résistance qu'un faible bras oppose à un poids considérable dans l'expérience biologique. Quelle application ferez-vous de ces observations incontestées ?

La rigidité biologique n'existe pas chez nous, non plus que le phénomène biologique à un degré quelconque, puisque nous sommes aux antipodes de l'état automatique et de l'engourdissement de la volonté.

Les entraînements et les terreurs qui créent des puissances exceptionnelles n'existent pas davantage dans notre chaîne (je tâche de répondre sans rire à l'objection). Parfois nous ne parvenons pas même à opérer de simples rotations, et dans nos moments de grand succès, nous cherchons en vain à accomplir ce qui est mécaniquement plus facile.

Reste l'argument principal, le seul qui paraisse avoir quelque vraisemblance : les opérateurs développent une force immense lorsque la concentration de l'attention se rencontre chez eux avec la parfaite simultanéité des mouvements.

Une force *immense* ! Non. C'est une force dont la mesure est parfaitement connue. Chaque jour, nous voyons des ouvriers travailler avec une attention concentrée et avec un ensemble irréprochable ; les matelots qui poussent au cabestan, s'accompagnent d'un chant ou d'un cri pour assurer l'harmonie de leurs efforts ; or on sait, à un kilogramme près, quelle puissance développeront ces hommes, malgré leur volonté concentrée

et leur ensemble. On n'en attend pas de prodiges, et l'on a raison. Non seulement ils n'opèrent que dans la limite connue des forces humaines, mais ils apprécient parfaitement le travail auquel ils sont soumis, leur tension musculaire ne leur échappe aucunement ; la même chose arrive au forgeron le plus animé à frapper sur l'enclume, il est haletant, il transpire, il n'en peut plus. Ce que l'attention et l'harmonie ajoutent à notre puissance ordinaire, ce qu'elles ôtent à la conscience de l'effort, est renfermé dans des limites telles, qu'il faut renoncer à leur demander des prodiges. Il en serait autrement de l'état biologique ou somnambulique, de l'hallucination, de l'excitation convulsionnaire, de la folie proprement dite ; il s'accomplit dans ces conditions-là des phénomènes qui supposent une puissance et une insensibilité extraordinaires. Tel n'est pas l'état de nos expérimentateurs ; je rappelle ma distinction fondamentale, et je passe outre.

On serait peu avancé d'ailleurs, si l'on démontrait que l'attention concentrée et la simultanéité des mouvements peuvent rendre compte des rotations de la table et du soulèvement des poids dont elle est chargée. Elles ne rendraient pas compte pour cela des autres faits non moins certains et qu'on a soin de laisser à l'écart. Je

citerai les nombres pensés et les mouvements sans contact. Il serait par trop commode de déclarer vrais tous les faits qu'on se croit capable d'expliquer, et de déclarer faux ou même de passer entièrement sous silence tous ceux dont on n'a décidément pas l'explication.

J'ai tenu de répondre avec soin à l'objection la plus détaillée et, à beaucoup d'égards, la plus habile qui nous ait été faite. Je devais aux hommes distingués qui l'ont formulée et recommandée de la discuter très sérieusement. Or, maintenant que j'ai cherché à apprécier cette remarquable théorie, je désire présenter deux réflexions générales sur les attaques que les savants ont dirigées contre nous.

La première s'appliquera à une prétention qu'ils semblent manifester, depuis qu'ils s'aperçoivent que la suppression violente de la discussion n'a pas entièrement réussi. Dans un sentiment qui les honore, ils voudraient nous persuader, et se persuader à eux-mêmes, qu'ils n'ont pas refusé d'étudier les tables tournantes : « — Voyez ! s'écrient-ils, les hommes les plus éminents s'en sont occupés ; plusieurs membres de l'université d'Édimbourg ont daigné examiner la chose ; le docteur Holland, le docteur Carpenter ont écrit ; M. Faraday a inventé ses indicateurs ; M. Arago,

M. Babinet, M. Mousson, M. Chevreul ont publié des traités spéciaux. »

Oui, M. Arago a parlé du magnétisme animal; M. Carpenter a fait entrer les tables tournantes dans ses considérations biologiques; M. Chevreul leur réserve une place dans son travail sur la baguette divinatoire; M. Faraday et M. Babinet ont proclamé notre absurdité. Cela est vrai, et nous devons sans doute éprouver une vive reconnaissance de l'honneur qu'on nous fait. N'aurait-on pu nous condamner purement et simplement, sans forme ni figure de procès? Il me semble entendre le loup qui reproche à la cigogne son ingratitude :

Avoir de mon gosier retiré votre cou!

C'est bien en effet quelque chose, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre.

S'il m'était permis cependant de risquer encore une observation, je dirais que les essais de réfutation ne sont pas des études, et sont d'ordinaire tout l'opposé. Quand des personnes qui n'ont rien vu, qui n'ont consacré aux expériences aucune partie notable de leur énergie et de leur temps, qui peut-être n'ont assisté qu'à quelques rotations de guéridons ridicules, prennent la

plume et se mettent à exposer des théories ou à chapitrer les expérimentateurs, je ne pense pas qu'elles étudient.

Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide *à priori*. Si les attaques sont des études, oh ! alors, les études ne manquent pas, et j'ajoute qu'elles ne manqueront jamais. A l'époque où l'Académie de médecine enterrait le rapport de M. Husson et proclamait ce que l'Europe entière s'est obstinée à appeler un refus d'examen, il paraissait chaque matin, un mémoire contre le magnétisme ; chaque matin, on déclarait que les partisans du magnétisme étaient des imbéciles, et on proposait des systèmes explicatifs. Si c'est là étudier, je conviendrais qu'on étudie aussi les tables tournantes : car on ne leur a épargné ni les injures ni les théories. On leur a tout accordé, sauf la faveur de regarder, d'expérimenter, d'écouter et de lire.

Deux fois, à un mois de distance, on leur a signifié (sans réclamation de qui que ce soit) que l'Institut jetait aux vieux papiers les communications relatives aux tables ; qu'il n'était pas forcé de s'occuper des sottises ; qu'il y avait une place réservée aux élucubrations de cette nature, la place où vont les mémoires sur le mouvement perpétuel.

Si cela ne s'appelle pas refuser l'examen, je ne sais plus ce que signifient les mots en bon français. Je voudrais bien qu'on me dit jusqu'à quel point nos contradicteurs se trouveraient libres, dans le cas où leurs propres travaux seraient traités ainsi. Se montreraient-ils très persuadés que les droits de la discussion sont respectés, parce qu'on prendrait la peine de les réfuter ou de les injurier sans examiner, sans reproduire leurs expériences? — Pour ma part, j'en doute fort. Les livres et articles écrits contre les tables ne me prouvent pas qu'on les étudie. Ils ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on les sait vivantes et debout malgré l'anathème. On les a tuées souvent, et on les tuera souvent encore. Les *études* de ce genre se multiplieront, je ne crains pas de le prédire; et j'ajoute que nous persisterons à soutenir (voyez l'endurcissement!) que les gens qui étudient de la sorte sont décidés à ne pas étudier.

Voici ma seconde remarque :

Les théories explicatives ont une puissance merveilleuse pour faire admettre les faits. Ceux mêmes qui excitaient la veille les sourires d'une incrédulité hautaine, ceux dont on ne supportait pas le récit et dont on ne consentait guère à être témoin, ceux qu'on regardait comme radicalement et nécessairement faux en dépit des preu-

ves, deviennent certains dès l'instant où l'on croit pouvoir les expliquer sans introduire dans la sainte science l'abomination de la désolation : les fluides dirigés par la volonté. Les portes si longtemps fermées tournent tout à coup sur leurs gonds ; la formule magique a été prononcée, le *Sésame, ouvre-toi* a retenti. Dès que les faits rentrent dans les systèmes, il leur est permis d'exister.

Les savants auraient bien ri, il y a un an, si on leur avait parlé des phénomènes biologiques ; de l'homme qui devient incapable d'agir parce qu'on lui déclare qu'il l'est, de l'homme qui reste collé à sa chaise parce qu'on lui déclare qu'il ne saurait s'en détacher, de l'homme qui se sent brûlé parce qu'on lui déclare que le meuble qu'il touche est brûlant ! Maintenant ils ne rient plus. Pourquoi ? parce que les choses sont mieux prouvées ? Non ; parce qu'elles sont expliquées.

Sous l'influence libérale de ce sentiment, on accepte une partie des assertions du magnétisme animal : les somnambules qui répètent tout un chant dans une langue dont ils ne connaissent pas le premier mot, ceux qu'une insensibilité absolue défend contre les impressions étrangères à leur préoccupation dominante, ceux qui corri-

gent une page entière d'écriture dont ils sont séparés par un écran. Que demain quelqu'un parvienne à faire cadrer le déplacement des sens, la vue à distance et la pénétration des pensées avec les théories orthodoxes : après-demain, on tiendra tout cela pour démontré et pour évident.

Il ne s'agit donc pas d'expériences, mais de doctrines. Ceux dont les expériences sont jetées au panier trouveront quelque consolation dans cette pensée. Leurs assertions sont moins en cause que leurs tendances. Qui sait s'il ne naîtra pas bientôt quelque théorie explicative sous le patronage de laquelle leurs assertions se feront admettre à leur tour?

En attendant, *le principe de suggestion* nous a rendu un vrai service; d'un coup de sa baguette, il a rendu évident ce qui passait pour absurde. J'ai presque envie de le payer de retour et de reconnaître qu'il est lui-même plus vrai que je ne l'avais d'abord supposé. En voyant la préoccupation de nos adversaires au sujet des tables et la facilité avec laquelle ils se prêtent successivement à toutes les idées qu'on leur *suggère* contre elles : aux disques de M. Faraday, aux mouvements naissants de M. Babinet, à la tendance au mouvement de M. Chevreul, à la passivité automatique de MM. Braid et Carpenter, je suis tenté

de confesser que c'est là un exemple illustre (mais unique) de parenté entre l'idée dominante et le principe de suggestion.

Les branches suspectes de la science viennent donc de faire un pas en avant, et ce ne sera pas le dernier. Des hommes aussi distingués par le caractère que par le talent, des hommes dont la parole fait autorité ont introduit l'ennemi dans la place. Les plus vaillants défenseurs d'Ilion ont pris le cheval de bois et l'ont traîné comme un trophée au travers de la brèche. Ils n'ont pas remarqué le son d'armes qui sortait des flancs du monstre. Ils n'ont pas remarqué que les phénomènes accueillis maintenant avec un empressement honorable renferment peut-être en eux la doctrine proscrite des fluides au service de la volonté.

Je suis fâché de ramener toujours ainsi au caractère mixte des nouveaux phénomènes. C'est le scandale, c'est la pierre d'achoppement; je ne l'ignore pas, mais qu'y puis-je? Est-ce ma faute s'il ne s'agit pas d'une simple exaltation du système nerveux, et si l'agent physique qui se développe, obéit hors de nous aux directions de notre pensée?

Dè là l'objection inévitable : « — Vous ne pouvez agir qu'en voulant, vous ne pouvez vouloir qu'en croyant ; par conséquent, vous exigez qu'on parte de la foi pour arriver à la foi. C'est un cercle vicieux. »

Il n'y a pas de sentence plus triomphalement et plus fréquemment répétée ; il n'y en a pas de plus fausse. Nous savons à merveille que le seul point de départ légitime est le doute. Nous avons commencé par douter, et nous n'ordonnons ni ne conseillons à personne de commencer par croire. Quand avons-nous prétendu que nos expériences fussent arrêtées par la seule présence d'un incrédule ?

Nous avons déclaré, et ceci est fort différent, que, dans un phénomène où le moral joue un rôle essentiel, le succès est impossible, pour peu que le scepticisme ou le découragement pénètre dans l'esprit des opérateurs. Cela est tellement vrai, que nous ne sommes parvenus nous-mêmes à obtenir une simple rotation, que le jour où des amis dignes de foi nous ont annoncé qu'ils venaient d'en obtenir.

Quelles conséquences faudrait-il donc tirer de cette susceptibilité dont on s'afflige ? Que les incrédules ne devront pas figurer au nombre des témoins ? Non, certes. Ils y ont leur place mar-

quée, au contraire, et c'est là qu'on les convertit. Seulement il convient que leur présence ne fasse pas événement, qu'elle soit même ignorée si faire se peut. Il convient qu'ils regardent et ne parlent pas ; surtout qu'ils n'entament pas de controverses avec les opérateurs et ne s'érigent pas en censeurs publics et en directeurs des opérations dont ils tiendront ensuite tel compte qu'ils jugeront légitime. Est-ce trop demander ?

Il convient, en second lieu, que l'on ne devienne acteur en entrant dans une chaîne, qu'après avoir assez vu, chez les autres, pour admettre la réalité du fait, ou après avoir pris vis-à-vis de soi l'énergique résolution de ne pas contrarier et de se prêter loyalement aux expériences.

Il n'y a rien ici qui ressemble à un cercle vicieux.

Le caractère mixte du phénomène donne encore naissance à d'autres difficultés. On nous reproche de ne pas réussir toujours, de ne pas réussir avec tout le monde.

Je pourrais bien me donner la satisfaction de répondre que réussir de temps en temps c'est quelque chose ; que, si peu que ce soit, soulever des masses et imprimer des mouvements à dis-

tance n'est pas un résultat indifférent. Je pourrais répondre comme ce prisonnier auquel le baron des Adrets reprochait de s'y reprendre à trois fois pour sauter du haut des rochers de Mornas : « Monsieur le baron, je vous le donne en dix. »

Nous le donnerions en dix et en cent à nos spirituels railleurs. Il nous serait plus agréable sans doute que les choses se passassent plus régulièrement, que tout le monde eût un égal succès, que les opérateurs conservassent tous les jours une égale puissance, qu'à l'instant précis où les mains se posent sur la table on obtînt toujours autant de mouvements sans contact qu'on en voudrait, que l'état de santé, l'état moral, l'impression produite par les assistants n'eussent aucune influence. Différent, le phénomène se comporterait différemment. Toutefois il me semble que, ne pouvant le changer, nous ferons bien de le prendre tel qu'il est.

Il n'y a, d'ailleurs, rien d'étrange dans ces modifications, puisqu'il s'agit d'un agent qui vient de l'homme. L'homme n'est pas un thermomètre qui s'élève quand il fait chaud, qui s'abaisse quand il fait froid ; il n'est pas une aiguille aimantée qui se tourne invariablement vers le même point. C'est dommage sans doute, et l'on fera bien d'y remédier. Du train dont vont les

choses, je n'en désespère pas absolument; les originalités s'effacent, les convictions spontanées s'en vont, l'individu disparaît derrière l'espèce, nous approchons de l'homme-machine autant que faire se peut. Cependant ne nous faisons pas illusion, l'homme court grand risque de conserver jusqu'au bout quelques-uns des inconvénients de sa nature mixte; il ne fonctionnera jamais avec une égalité mathématique, il ne vaudra jamais un thermomètre ou une boussole. Les actes physiques continueront à être modifiés chez lui par les sentiments moraux; une mauvaise nouvelle l'empêchera de digérer, une émotion accélérera les battements de son cœur.

Il n'est donc pas aussi scandaleux qu'on le dit, que le dégagement de notre agent physique soit entravé par des causes analogues, et la science aurait mauvaise foi à s'en faire un prétexte pour exclure de ses études les faits que nous lui signalons. Les faits variables n'en sont pas moins des faits. Les faits exceptionnels même n'en sont pas moins des faits. Le fluide ne serait émis que par une personne sur dix, et une fois sur dix encore, qu'il ne perdrait aucun de ses droits à figurer au nombre des agents physiques. La science digne de ce nom lui devrait une place; elle ne se croirait pas autorisée à maintenir délibérément une

lacune dans l'énumération et dans la description des phénomènes.

Où irions-nous, si nous nous permettions d'écarter ceux qui ne se produisent pas toujours de la même manière? Remarquez, au reste, que j'ai singulièrement exagéré tout à l'heure les inégalités qu'on nous oppose. Loin qu'il n'y ait qu'une personne sur dix qui ait de l'action sur les tables, je pense qu'il n'y en a pas une sur dix qui en soit entièrement dépourvue. Et ce que je dis des personnes, je le dis des séances; celles qui manquent sont peu nombreuses, et les plus mauvaises fournissent elles-mêmes des résultats à confondre tous les contradicteurs.

Il ne s'agit pas de cas isolés, de rencontres bizarres, d'accidents; il s'agit de phénomènes dont on ne peut contester le caractère normal et universel. Prenez, en effet, dix ou douze personnes au hasard, il est probable qu'à la condition qu'elles soient croyantes et persévérantes, vous obtiendrez, au moins, les rotations et les soulèvements avec contact. Quant aux expériences plus difficiles qui exigent une puissance fluidique plus abondante, elles ne réussiront pas sans doute si la chaîne ne renferme pas quelques opérateurs hors ligne; mais le fluide existe dans les expériences ordinaires comme dans les expériences

extraordinaires, et le succès des dernières a précisément pour conséquence de réagir sur les premières et d'en garantir la réalité.

La plupart des hommes jeunes et bien portants disposent donc d'une quantité appréciable de fluide. Est-ce là un fait à négliger? Négligez alors, et à plus forte raison, l'électricité dont sont munis certains animaux, tels que la torpille; elle est exceptionnelle! Négligez ou niez l'électricité qui se développe dans les cheveux de quelques personnes, et qui ne se montre pas également chez toutes! Jetez au rebut l'action anesthésique de l'éther, car il y a des personnes qu'on ne parvient pas à éthériser!

Rien ne serait moins philosophique que de réduire la science aux seuls phénomènes invariables. M. Husson l'a dit bien mieux que moi, à l'époque des grandes discussions sur le magnétisme; il m'est doux de m'abriter ici derrière l'autorité d'un des hommes les plus distingués et les plus excellents que j'aie connus. L'Académie de médecine dissertait à perte de vue sur l'insuccès de deux expériences! M. Husson pria alors ses collègues de lui apprendre depuis quand il était permis de tirer de deux faits particuliers une conclusion universelle: « — On sait que rien n'est plus mobile et plus variable, ajouta-t-il,

que les effets magnétiques, et c'est cette mobilité, cette inconstance qui éloigne tant de personnes de s'en occuper et de les étudier. — Quels sont, pourrions-nous le demander, les faits, en médecine pratique, en thérapeutique, en physiologie, qui soient toujours fixes et immuables? »

Je pose à mon tour la même question, et, comme nos résultats sont infiniment plus uniformes et plus généraux que ceux des magnétiseurs, je crains peu qu'on ose insister, après réflexion, sur l'irrégularité du phénomène.

Nous voici au cœur du débat ; ne nous en écartons pas encore. Le caractère mixte des faits que je constate va donner naissance à une objection nouvelle. On dirait vraiment, à voir ces répugnances invincibles, que nous ne sommes pas nous-mêmes des êtres mixtes et que mes contradicteurs ne portent pas en eux le problème de l'influence réciproque qu'exercent le physique et le moral ! Ce n'est pas la peine de le chasser des tables, si vous le gardez chez vous.

Or — regardez-y de près — votre cerveau, vos nerfs, vos muscles, n'ont-ils jamais aucune action sur votre pensée et sur votre volonté ? Votre âme n'est-elle pas unie à un corps ; tellement unie,

que, bien qu'elle ait une existence indépendante sans lui entre la mort et la résurrection, cependant elle aspire alors à se compléter en quelque sorte jusqu'au moment où l'homme entier, l'homme physique et l'homme moral, se retrouvera pour l'éternité devant le Sauveur auquel il aura cru ? Prenez donc votre parti d'un rapprochement qui doit durer éternellement. Il est bon de le rappeler aux spiritualistes, fort peu chrétiens, qui désertent l'Évangile pour retourner aux philosophes, qui remplacent la résurrection par l'immortalité de l'âme, et qui, identifiant la chair avec le mal, parviennent à faire presque consister le salut dans la séparation de l'âme et du corps : — « Le corps retourne à la terre et l'âme va à Dieu ! — » Voilà l'oraison funèbre à la mode. Pour rompre avec le péché, il ne s'agit guère plus que de mourir !

C'est ainsi que le faux spiritualisme supprime, ou peu s'en faut, la nécessité de la foi au Rédempteur, en supprimant l'union immortelle de l'âme et du corps. Le phénomène mixte qui l'importune est proscrit ici-bas d'abord, dans le domaine de la science ; il l'est ensuite dans une autre vie. Quant à moi qui suis matérialiste, et qui le suis avec Jésus-Christ, je rappelle simplement que l'homme, tel que Dieu l'a fait et tel que Dieu

vent qu'il soit à jamais, se compose d'un corps et d'une âme. Le scandale n'est donc pas près de cesser.

« — Mais, s'écrie-t-on, nous passons condamnation sur l'homme et sur sa constitution intérieure. Que le physique et le moral s'y rencontrent et doivent même s'y combiner éternellement, ce n'est pas le point que nous contestons. Ce qui nous révolte, ce qui nous épouvante, c'est qu'une relation s'établisse entre le moral de l'homme et le physique qui est hors de lui. Me voici en présence d'une matière inerte; et ma volonté lui imprimera un mouvement? »

Cela est-il bien extraordinaire? Examinons.

Je commence par vous inviter à remarquer que la matière placée hors de nous agit sur notre nature morale. Que l'air soit sec ou humide, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, les dispositions de mon âme en seront modifiées. L'électricité, le magnétisme terrestre exercent sur nous une influence qui n'est pas contestable, pour être encore mal étudiée.

Ce n'est pas tout. Notre volonté se fait sentir aux objets matériels qui nous entourent. Voici une pauvre plume de fer, inerte et inanimée, que mes doigts promènent en tous sens, parce que ma volonté l'exige et parce que ma pensée

ine fournit une série d'arguments à vous opposer. Cela est-il moins « effrayant » que l'impulsion imprimée à ma table ? Je ne saurais le croire. Nous y sommes plus habitués, voilà tout. Des muscles ne sont pas plus aisés à mettre en jeu qu'un fluide, et je vous le déclare nettement, si je n'ai aucune conscience de l'émission du fluide et des directions qui lui sont données lorsqu'il soulève un meuble, je n'ai pas la moindre conscience non plus des ordres sans nombre adressés à mes doigts, ordres en vertu desquels la matière inerte de la plume obéit à ma volonté d'une manière absolument incompréhensible.

« — Mais vous prétendez produire un mouvement, et même le produire à distance ! — » Qu'est-ce à dire ? le fluide électrique ne fait-il pas mouvoir des aiguilles très éloignées ? l'attraction ne s'exerce-t-elle pas de loin, ne la subissons-nous pas tous, de même qu'elle se fait sentir entre notre globe et des astres dont la lumière met plusieurs années à lui parvenir ? Le magnétisme animal ne roidit-il pas les corps sans les toucher et ne les rend-ils pas insensibles ?

On va s'emparer de mon dernier exemple. — « C'est cela ! L'action matérielle exercée de près ou à distance se comprend ; on ne saurait comprendre l'action matérielle engendrée par la volonté ! »

Écoutez M. Foucault : « — Le jour où l'on ferait bouger un fétu de paille sous la seule action de ma volonté, j'en serais épouvanté... Si l'influence de l'esprit sur la matière n'expire pas à la surface de l'épiderme, il n'y a plus en ce monde de sûreté pour personne. »

Entendons-nous bien. La « seule » action de ma volonté ne fera jamais bouger un fétu de paille, et je m'associerais aux terreurs de M. Foucault, si les choses venaient à se passer autrement. Tranquillisons-nous ; il n'est question que de faire bouger le fétu de paille par l'impulsion ou l'attraction d'un fluide. Voici donc la suite des opérations : Je veux tel soulèvement d'un objet inerte ; ma volonté détermine l'émission et la direction du fluide ; le fluide opère le soulèvement.

Ceci est un peu moins effrayant ; ma volonté ne franchit en aucun cas la surface de l'épiderme. Il est vrai que le fluide envoyé par elle se permet de la franchir ! C'est l'histoire constante de notre action sur les objets extérieurs. La force fluidique qui est en moi n'est pas plus impropre à agir hors de moi que mes muscles ne le sont à imprimer un mouvement qui se transmettra de proche en proche. Je donne un coup de poing, et la matière inerte s'ébranle ; je souffle, et la matière inerte est entraînée ; je pousse ou attire

fluidiquement, et la matière inerte obéit. Dans chaque cas, ma volonté a commandé, et les objets extérieurs ont été atteints ; ils l'ont été par un agent, non par la volonté elle-même.

Et cela ne se borne pas aux impulsions mécaniques. D'autres forces traversent l'épiderme et se communiquent au dehors. Je pose ma main sur un morceau de glace ; aussitôt le calorique qui est en moi provoque dans la glace entière un mouvement universel de dilatation et de désagrégation. Cependant mes muscles n'y sont pour rien.

Or, maintenant que j'ai rassuré M. Foucault, j'ai bien envie de lui faire peur : « — Il n'y a plus de sûreté pour personne, a-t-il écrit. Aujourd'hui, vous faites tourner les tables ; demain, vous ébranlerez ma maison, et, d'encore en encore, la plaisanterie des quatre invalides s'attaquant à la colonne de la place Vendôme n'aura plus même le mérite de l'exagération. » — Hélas ! ces calamités nous menacent depuis plus longtemps que ne l'imagine M. Foucault. Bien avant les tables tournantes, la colonne Vendôme était exposée aux perfidies des invalides : Ils l'enlèveront au moyen d'une vaste chaîne fluidique et de volontés suffisamment concentrées, je n'en disconviens pas ; mais ils pouvaient aussi l'enlever au moyen de

coups de pied suffisamment forts, ou mieux encore au moyen d'un aimant suffisamment énorme. Nos maisons, nos coffres-forts et nos personnes courent des périls analogues ; l'impossibilité absolue de les déplacer n'a jamais existé et n'existera jamais. Notre sécurité n'est point basée sur l'impénétrabilité prétendue de l'épiderme, mais sur la disproportion entre les forces qui le traversent sans cesse à l'appel de la volonté, et les méfaits à entreprendre. J'ose affirmer que le nouveau phénomène ne troublera pas trop ces rapports, et que l'action fluïdique, pas plus que l'action musculaire, ne compromettra la stabilité des monuments qui décorent nos places publiques.

J'entends d'ici la réplique terrible que je vais m'attirer : « — Jusqu'à présent, me dira-t-on, nous avons bien voulu nous prêter à votre fantaisie, ou mieux, compatir à votre ignorance ; nous vous avons laissé parler de fluides. Or, sachez que cela est vieux et passé de mode. Il y a quelques années encore, nos traités de physique énuméraient les quatre fluides impondérables : magnétisme terrestre, électricité, lumière, chaleur ; mais nous avons changé tout cela. Les savants ont à présent une tendance marquée à se passer complètement des fluides, et leur destitution ne tardera pas à être prononcée. Ainsi tous vos raison-

nements tombent à plat, nous leur ôtons leur base. Vous avez justement pris, pour argumenter sur une action fluïdique, le moment où toutes les actions fluïdiques vont cesser d'exister. Il faut convenir que vous jouez de malheur ! »

C'est ainsi qu'on va m'écraser, et qu'on se dispose à en finir avec tant de discussions importunes.

Traître, tu me gardais ce coup pour le dernier !

Le coup n'est cependant pas aussi formidable qu'il en a l'air, et je tâcherai de m'en remettre. Il m'est impossible de ne pas remarquer d'abord que la révolution scientifique qu'on m'annonce est suspecte par son à propos. On était menacé de tous les côtés par les fluïdes; c'était toujours à recommencer : hier, le fluïde des magnétiseurs; aujourd'hui, le fluïde des tourneurs de tables; demain peut-être, le fluïde unique dont tous les autres ne sembleront être que des transformations, il est assez naturel qu'on se soit dit : « — Écartons une fois pour toutes ces théories inquiétantes et incommodes. Elles ont cela de commun qu'elles mettent en avant des fluïdes; hé bien, nions carrément les fluïdes, et nous n'en entendrons plus parler. »

Je suis fâché de troubler de tels rêves de quiétude et de douce sécurité; mais le changement des mots ne changera pas les choses : les phénomènes réels continueront opiniâtrément à se produire, et, en rayant les fluides du dictionnaire, on n'aura absolument rien gagné. Vous emploierez le terme de *forces*, nous l'emploierons avec vous; vous direz : *agent*, nous le dirons aussi; vous recourrez à cette périphrase : *état particulier de la matière*, nous y recourrons volontiers.

« — Ce n'est pas cela, s'écrient nos contradicteurs; en supprimant les fluides, nous comptons faire plus que de supprimer un mot, nous nions la chose elle-même; or, vous avez besoin d'une *substance*, d'un objet matériel distinct qui se dégage dans certaines circonstances, qui se communique et agisse au dehors; par conséquent, la nouvelle théorie vous portera un coup mortel! »

Je réponds que c'est là une erreur complète. Une *force* nous convient aussi bien qu'une *substance*, un *état de la matière* aussi bien qu'une *force*. Que nous importe! Une force analogue à celles qu'on nommait jusqu'ici fluide magnétique ou fluide électrique imprime un mouvement aux objets éloignés, il ne nous en faut pas davantage. La matière se met en nous dans un état tel, qu'elle exerce à distance une attraction ou qu'elle

imprime une impulsion; ainsi modifiée, elle agit sur le système nerveux des personnes que notre volonté désigne, et soulève les meubles qu'elle a choisis; cela nous suffit parfaitement.

Il se pourrait même, je le confesserai franchement, que ce langage fût le plus conforme à la vérité et qu'il y eût effectivement quelque chose d'inexact dans l'idée qu'entraîne en général le mot *fluide*. Il est très vrai qu'on se représente d'ordinaire, en parlant ainsi, une substance particulière, un corps subtil et impondérable qui sort, entre, voyage et travaille. Je ne répugnerais pas à penser que la nature est moins compliquée que nous ne la faisons, que la matière subit des modifications, acquiert des propriétés, exerce des forces, et que le système nerveux de son côté, devient capable, sous certaines conditions, d'agir hors de nous sur les personnes, ou sur des objets inertes.

Cela posé, je me déclare indifférent au choix des armes... au choix des mots, veux-je dire. Substances, forces, vibrations, ce sera ce que vous voudrez, pourvu que ce soit quelque chose. Et, sur ce point, je suis tranquille : on ne transformera pas en mythe les phénomènes de la magnétisation ou ceux du mouvement sans contact.

En attendant que la nouvelle langue soit fixée,

je continuerai, si l'on veut bien le permettre, à me servir encore de l'ancienne. Le lecteur qui rencontrera partout dans ce livre les expressions de *fluide* et d'*action fluide* saura que je n'y attache décidément aucune idée hérétique ou suspecte d'hérésie. Je me borne à avoir recours à un terme abrégé et convenu qui désigne l'agent physique quel qu'il soit, corps particulier ou simple force, dont la présence se manifeste parfois en nous et que notre système nerveux met à la disposition de notre volonté.

Mais voilà justement le mal ! on trouve là quelque chose de merveilleux et qui s'écarte des lois ordinaires du monde physique. J'ai entendu des hommes supérieurs à tous égards et convaincus par nos expériences de la vérité de nos assertions, témoigner cependant une sorte d'appréhension pour cet ordre de faits. Ils aimèrent mieux ne pas soulever le voile ; la matière inerte soumise à la volonté humaine leur répugnait instinctivement. Il leur semblait que l'indépendance de l'être moral était mise en péril et qu'on allait entrer sur un terrain où tout serait confondu, les corps et les âmes, le naturel et le surnaturel. Je ne peux dire à quel point je respecte les

scrupules de ce genre ; ils procèdent d'une noble jalousie pour les choses spirituelles. Et moi aussi, j'éprouverais un sentiment pareil, s'il n'était pas question d'un phénomène purement physique. J'aurais horreur d'accroître l'empire de la volonté humaine au moyen de rotations et de croisements de doigts : car s'accroître ainsi c'est s'abaisser, c'est se nier. J'aurais horreur surtout d'empiéter le moins du monde, et par de semblables procédés, sur le terrain des actes qui dépassent notre puissance. Il y aurait là toute une subversion de l'ordre moral et de l'ordre divin.

Mais je souris, en vérité, lorsque certains adversaires, non contents d'exprimer les appréhensions vagues auxquelles je viens de rendre hommage et qui ne tarderont pas à se dissiper, s'écrient d'un air de défi : — « Eh bien donc, faites des miracles ! guérissez les paralytiques et ressuscitez les morts ! »

Ceux qui tiennent un tel langage n'ont probablement jamais lu le récit d'un miracle. Je les engage à jeter les yeux sur le onzième chapitre de l'évangile selon Jean : « Ils ôtèrent donc la pierre du lieu où le mort était couché ; et Jésus leva les yeux en haut, et dit : « Père, je te rends » grâces de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je » savais bien que tu m'exauces toujours, mais je

» l'ai dit à cause de la foule qui m'environne, afin
» qu'ils croient que tu m'as envoyé. » Et, lorsqu'il
eut dit cela, il cria d'une grande voix : « Lazare,
sors ! » Et le mort sortit, les mains et les pieds liés
de bandes ; et son visage avait été enveloppé d'un
mouchoir. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez
aller. »

« Lazare, sors ! » Et le mort sortit. « Que la
lumière soit ! » Et la lumière fut. Les deux actes
se valent et la même voix a proclamé les deux
ordres. Le miracle, c'est la volonté divine qui se
manifeste, et qui est immédiatement obéie. Il a
parlé, et la chose a reçu l'être. Or, de quel front,
sous quel prétexte, par quel bout (si j'ose m'ex-
primer ainsi), essayera-t-on de rapprocher nos
expériences et les miracles ? Ma volonté dispose
d'un fluide que Dieu a mis en moi ; ce fluide
suit mes directions comme les suivent mes mus-
cles ; il imprime comme eux une impulsion à un
objet extérieur. Je cherche le miraculeux, et je ne
le trouve pas.

Il se fait depuis longtemps déjà des choses bien
plus surprenantes et qui ne sont pas davantage
des miracles. Que le galvanisme anime un cada-
vre, ses misérables tressaillements ne seront pas
la vie ; l'opération terminée, on verra bien que
la mort n'a pas cessé. Que l'éthérisation ou

le magnétisme agissent sur le système nerveux, suppriment la souffrance ou même guérissent la maladie, qu'en faudra-t-il conclure? Qu'un remède est un miracle? Assurément non. Les miracles seraient certes fort nombreux, si l'on nommait de la sorte tous les actes qui guérissent, depuis le traitement médical proprement dit jusqu'aux simples paroles; car une bonne nouvelle peut amener une salutaire révolution.

Entre le miracle et le procédé curatif quel qu'il soit, il y a un abîme; car le miracle se caractérise précisément par l'absence des procédés curatifs dont l'homme peut faire usage. Une parole de Dieu, une volonté de Dieu; voilà son unique origine.

A présent, si vous exigez que j'abandonne les notions communes et que je raisonne philosophiquement, je reconnaitrai que, par rapport à Dieu, le miracle est partout (ou n'est nulle part, si vous le préférez). Un remède ne guérit que parce que Dieu le veut; nos moissons ne mûrissent que parce que Dieu le veut; nous ne sommes gardés contre les mille dangers de la vie la plus ordinaire que parce que Dieu le veut. Prier Dieu, lui demander sa protection, lui présenter des malades, implorer sa bénédiction sur nos projets, sur notre patrie, sur les hommes en général, c'est réclamer

des miracles, c'est-à-dire des actes souverains de la volonté suprême. Mais la distinction qui ne saurait exister par rapport à Dieu, existe tout entière par rapport à l'homme. Dieu même l'a établie, lorsqu'il a voulu que les miracles fussent un des signes destinés à constater pour les témoins oculaires la mission de ses prophètes, de ses apôtres, et celle de son propre Fils. Par rapport à l'homme, le miracle commence là où s'arrête l'application des lois ordinaires et des moyens mis à sa disposition. Jamais homme n'a ressuscité un mort; jamais homme n'a ouvert les yeux d'un aveugle de naissance; jamais homme n'a rendu d'un mot la santé à un paralytique. On peut consulter à cet égard les annales de la médecine, du magnétisme, et y joindre par-dessus le marché les prodiges présents et futurs des tables tournantes.

Il n'y a pas seulement différence de degré, il y a dissemblance absolue. Veut-on s'en assurer? Qu'on prenne sur soi de lire quelques-uns des livres écrits par Paulus ou par les autres rationalistes qui cherchaient à effacer les miracles dans les Évangiles. Il s'agit de présenter Jésus comme un imposteur à bonne intention, doué d'une habileté prodigieuse et d'un sens médical inouï. Dans chaque cas, les procédés curatifs de la mé-

decine officielle ou du magnétisme sont chargés de remplacer et d'expliquer le miracle. Jésus a prévu le moment où le boiteux allait reprendre l'usage de ses membres, et quelques passes magnétiques, sous prétexte d'imposition des mains, ont achevé de déterminer la crise ; Jésus a compris que ce mort n'était pas réellement mort, et, devinant la fin prochaine de la léthargie, il en a profité pour la faire coïncider avec son commandement ! Enfin, le résultat net de tant de travail si tristement employé, c'est de substituer aux miracles des Évangiles le miracle bien autrement impossible et incroyable de la pénétration, de l'infailibilité d'un imposteur dont les diagnostics et les remèdes à distance ne sont jamais en défaut.

Cela ne supporte pas l'examen ; les interprétations rationalistes sont jugées ; personne ne se commet à les soutenir aujourd'hui. Voici cependant qu'on s'alarme, et que, voyant une table qui se dresse sur notre ordre, on s'imagine voir naître un nouvel argument contre les miracles ! Y a-t-on bien pensé ? Notre phénomène ne fournit pas même ces pauvres prétextes qu'on cherchait à découvrir dans la médecine et dans le magnétisme. Notre fluide n'aidera pas plus les incrédules que ne l'a fait l'aimant qui agit à distance. Ma volonté agit au moyen d'un aimant ; ma vo-

lonté agira au moyen d'un fluide. Une impulsion sera donnée à des corps inertes. Quel rapport, je le demande, est-il possible d'apercevoir entre cet emploi très simple d'un agent physique et l'acte miraculeux ? A côté du Sauveur qui ordonne aux mondes de naître ou aux morts de se lever, à côté des prophètes et des apôtres qui guérissent en priant Dieu d'ordonner la guérison, oseriez-vous bien placer une chaîne d'opérateurs appliquant leur fluide au soulèvement d'un meuble ?

Je rougirais d'insister. Qu'il me soit permis seulement d'ajouter une dernière observation.

J'ai besoin de protester, en finissant, contre une doctrine dont les traces, partout visibles, ne le sont nulle part autant que dans l'objection à laquelle je viens d'avoir affaire. Je la conçois à merveille dans la bouche des personnes qui croient que les tables ne tournent pas ; que nous nous trompons ou que nous mentons ; une erreur est toujours funeste, elle peut contribuer à écarter les âmes de l'Évangile. Mais, dans la bouche des personnes qui croient que notre phénomène est réel, l'objection implique un principe déplorable, l'un de ceux qui ont fait le plus de ravages au sein de notre génération : il est des vérités dangereuses, des vérités qui compromettent d'autres vérités !

La foi à la vérité abstraite est le fondement de la foi aux vérités concrètes ; la foi à la vérité en elle-même est le fondement de la foi aux vérités révélées. Autrement, nous pourrions avoir du goût, de l'attrait pour telle ou telle partie de la Révélation : nous ne croirons pas.

Des vérités funestes ? des vérités qui se contrarient ? Et cela parmi celles que Dieu a mises à notre portée ? Quiconque admet pareille théorie porte une atteinte profonde à la notion de vérité. Le vrai et le bon sont en corrélation étroite et indissoluble ; le vrai sert toujours ; le faux nuit toujours ; je ne connais ni vérités nuisibles ni mensonges avantageux. Ce n'est pas moi qui, la main pleine de vérités, me ferais un devoir de ne pas l'ouvrir. J'ai tellement foi à la vérité ; je suis tellement convaincu qu'elle vient de Dieu et qu'elle est destinée à nous servir, même au prix de certaines douleurs ; j'aime tellement le grand jour et le plein soleil, quoi qu'il advienne, que je considère l'homme qui retient une vérité captive comme un voleur qui prive l'humanité d'une portion de son patrimoine. Vérités religieuses, vérités politiques, vérités scientifiques, toutes sont bonnes, toutes sans exceptions ; contre aucune nous n'avons le droit de prononcer ce blasphème : « Cache-toi, tu

ferais du mal. L'homme a encore besoin d'erreur et de mensonge ! »

On verra, du reste, si, dans son application aux tables, la maxime que je soutiens ne reçoit pas une éclatante confirmation. Je montrerai, je l'espère, qu'ici comme partout, la vérité seule a le privilège de ruiner l'erreur. L'erreur combattue par une autre erreur triomphe aisément. Tant qu'on a attaqué la superstition des tables parlantes, en commençant par nier la vérité des tables tournantes, on n'a obtenu qu'un résultat : le public s'est précipité toujours plus vers les évocations de prétendus Esprits. Qu'on suive une marche contraire, qu'on avoue, qu'on proclame ce qui est vrai, et l'on se trouvera en état de détruire ce qui est faux ; les faits réels auront leur explication naturelle, et les illusions, réduites à demeurer isolées, ne supporteront pas même l'examen. Je ne connais qu'une manière de dissiper les ténèbres, c'est d'apporter la lumière.

Après les vérités funestes, voici venir les vérités inutiles : « — A supposer que le phénomène soit réel, quel intérêt peut-il présenter ? Les tables tournantes ! c'est aussi vieux que le monde, cela a toujours couru les rues, c'est renouvelé des Grecs ! »

Oui, le fait est certain, bien qu'incroyable ; nos adversaires, après s'être épuisés à déclarer nos assertions impossibles, parviennent à les trouver beaucoup trop vulgaires et rebattues. L'objection, on en conviendra, ne saurait revêtir une forme plus originale. N'en soyons d'ailleurs pas trop surpris ; notre temps a une manie : il fait deux fois ses découvertes, une fois dans le présent, une fois dans le passé. Il déterre quelque vieille phrase d'un vieil auteur, prouvant bel et bien qu'il avait inventé ce que croient avoir inventé les modernes. Seulement, il n'avait pas donné suite à ses idées, par pure modestie, sans doute ! Eh bien, il y a plus d'un motif de ne pas prendre au sérieux ces fantaisies d'érudits. D'abord, je ne connais de découvertes que celles qui aboutissent ; les Danois avaient visité l'Amérique plusieurs siècles avant Colomb, et c'est Colomb qui l'a découverte ; les ignorants voient les étoiles et les comètes sans les découvrir. Ensuite, il est ordinairement faux que les expressions citées aient le sens qu'on leur attribue après coup ; tel est, en particulier, le cas de celles qu'on rappelle maintenant au sujet des tables.

Je lisais l'autre jour un article de journal qui avait atteint le sublime du genre. Il nous prouvait, à nous Provençaux, que les jeunes filles

de Provence ont l'usage de faire tourner les tamis en formant la chaîne! Il entassait les phrases espagnoles, italiennes : *far girar lo staccio*, — *adivinar por tela de cedazo*, etc. Selon lui, on faisait *tourner le sas* au xvii^e siècle; les anciens Grecs avaient la *koskinomancie*. Vous voyez qu'en disant que ceci est « renouvelé des Grecs », on ne dit rien de trop!

Il paraît donc que ce phénomène, qui semble si surprenant chez nous, ne surprenait et ne surprend personne chez les autres peuples! Provençaux, Espagnols et Italiens trouvent tout simple que les tables et les tamis tournent sans qu'on les pousse! C'est si naturel, en effet, et il faut tant de sottise pour s'en étonner!

La vérité est que pas une de ces citations ne s'applique, selon toute apparence, au phénomène actuel. Quel rapport y a-t-il entre les tables tournantes et les valse diaboliques, dans lesquelles les anciens druides faisaient pirouetter, assure-t-on, les arbres de la lande celtique et jusqu'aux énormes dolmens? Qu'importe que le crible divinatoire ait été manié par les sorciers de l'ancienne Rome? Les magiciens de ce temps-là avaient imaginé de disposer à terre les lettres de l'alphabet, chargeant ensuite de leur désignation ou une chèvre qui les frappait de la patte,

où un coq qui s'y promenait, en picotant les grains jetés devant lui, ou peut-être même une table dont le pied servait à former le mot voulu ! Que devons-nous en conclure ? Comment prétendez-vous donc qu'on fasse de la divination, si l'on n'en fait avec un alphabet, avec un guéridon ou avec des animaux ? Cela prouve-t-il qu'au temps des Romains on imprimât une rotation et des soulèvements aux tables par l'action de la chaîne formée au-dessus d'elles ? Fort heureusement, la description détaillée d'une de ces cérémonies antiques nous a été conservée par Ammien Marcellin (livre XXIX, chapitre III). Il s'agissait de deviner le nom du futur empereur ; l'opinion générale désignait Théodore ; aussi la table prit-elle le soin de le désigner aussi en appuyant sur les différentes lettres qui forment ce nom (en quoi, d'ailleurs, elle se trompait lourdement, car l'empereur fut Théodose, et non Théodore). Mais ce n'est pas là ce qui nous touche. Voyons si l'on formait la chaîne, si la table en question se mouvait par la seule impulsion d'un fluide invisible ou d'un mouvement inconscient. Pas le moins du monde. On la *remuait*, et, qui plus est, on ne lui demandait pas même de tourner ou de lever le pied ; elle ne devait que secouer un petit anneau suspendu

par un fil, et chargé de formules mystiques. « L'anneau tombait d'espace en espace sur chaque lettre, pour faire des vers héroïques qui répondaient convenablement aux interrogations...., comme nous lisons les vers pythiques ou ceux qui sont rendus par les oracles des branchides. »

Voilà assurément une grande merveille, et l'érudition qui découvre des rapprochements aussi lumineux emploie bien son temps ! J'en dirai autant de celle qui déterre quelques phrases équivoques de Tertullien ou des anciens exorcismes, et qui s'écrie : « Voici les tables tournantes ! » Patience ! n'a-t-on pas transformé aussi les pythonisses en tourneuses de tables, parce qu'elles se plaçaient sur le trépied (le guéridon) ? N'a-t-on pas démontré que le prophète hébreu qui condamnait les idoles et qui reprochait à ses compatriotes de « consulter le bois, » leur défendait l'usage des tables tournantes ? Une fois en si beau chemin, il est difficile de s'arrêter. Le *spiritus percutiens* des exorcismes, n'est-ce pas évidemment l'Esprit frappeur, le *knocking spirit*, ce malicieux Américain qui trouble tant de cervelles ? « Mets en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes, et tout Esprit qui frappe (*spiritum percutientem*). » Il n'y a, en effet, qu'une manière de frapper, et cette vieille prière catholique, des-

tinée à la bénédiction des églises, s'est visiblement préoccupée des petits coups mystérieux !

Quant à Tertullien, il faut n'avoir pas lu le chapitre vingt-troisième de son *Apologétique*, pour attacher notre sens précis au mot, fort curieux du reste : « Les tables devinent (*mensæ divinare consueverunt*). » Les tables sont là à côté des « chèvres » ; or rien ne prouve que tables et chèvres se missent à tourner, qu'il y eût, en un mot, la moindre analogie entre les mouvements obtenus d'une chèvre ou imprimés à une table. et le phénomène très particulier dont nous nous occupons aujourd'hui. Je comprendrais plutôt, qu'abusant d'un autre mot contenu dans la même phrase, on rendit par « prestiges *circulatoires* » ce que les traducteurs rendent avec raison par « prestiges de charlatans ». Le terme *circulatorius* n'est-il pas bien significatif ? D'où vient qu'on ne s'en est pas emparé ? *Circulatorius* ! c'est clair, voilà la rotation actuelle ; elle est décrite par les Pères de l'Église ! Ceci est un exemple remarquable des confusions auxquelles conduit l'analogie extérieure des expressions. Le charlatan s'appelait chez les Romains *circulator*, à cause du cercle que les magiciens traçaient autour d'eux.

Il n'est donc nullement probable que le phé-

nomène des tables tournantes ait été connu jadis ; il semble évident, au contraire, que ce qu'on découvre à grand'peine dans l'antiquité, on le trouverait sans tant de travail dans la première foire venue, où le premier charlatan venu devine pour dix sous notre destinée en faisant mouvoir soit un crible, soit une aiguille, soit une table, soit des dés remués dans un cornet. Et, quand il en serait autrement, quand l'emploi des petites tables ne serait pas un procédé en quelque sorte nécessaire, qu'on doit rencontrer et qu'on rencontre dans tous les temps et dans tous les lieux ; quand il y aurait analogie entre les faits antiques et le fait actuel, que devrions-nous en conclure ? que celui-ci est dépourvu d'intérêt ? qu'il ne modifie pas profondément la physique et la physiologie ? qu'il est permis de laisser une telle loi en dehors de la science ? La conclusion serait étrange. Il semblerait plus logique de soutenir que la science avait le devoir d'en tenir compte dès l'époque de Tertullien. Pour moi, je serai moins exigeant. Je demande seulement qu'on ouvre les yeux à cette lumière éclatante jetée tout à coup sur les expériences du magnétisme animal. Le mouvement imprimé sans contact à la matière inerte dénonce l'existence d'un agent matériel aussi, et ne permet plus d'emprisonner

le magnétisme dans le cercle des effets purement physiologiques.

La découverte n'en serait pas moins importante, pour être renouvelée des Grecs.

Et cependant, il ne manque pas de gens qui répètent : « — A quoi bon s'occuper de pareilles niaiseries ? Quel service une loi physique nouvelle rendra-t-elle à la société ? A quoi, cela sert-il ? »

A quoi cela sert-il ? J'aurais été bien surpris si cette objection-là ne s'était pas produite. Elle est trop conforme aux tendances utilitaires d'un temps où l'argent joue le premier rôle ; où les hommes d'État y regardent à deux fois avant de passer outre, quand les Bourses de Paris et de Londres ont froncé le sourcil.

Je ne m'arrêterai pas à prouver que l'utilitarisme fait fausse route ; qu'en s'attaquant à la vérité, il tourne le dos à l'utilité. Ce serait rentrer dans la discussion précédente. Je rappelle simplement les faits. Personne n'ignore que la fausse habileté accréditée de nos jours proclame une longue série, de vérités inutiles ou même nuisibles, et de mensonges avantageux. En fait de religion, par exemple, on nous invite à ne

pas communiquer certaines vérités au peuple ; il en ferait un mauvais usage ! On nous invite à ménager certaines erreurs répandues, certaines superstitions non moins grossières que celles des Esprits frappeurs ; elles entretiennent la dévotion des paysans, elles opposent une barrière au socialisme, elles font l'office de gendarme et protègent les coffres-forts !

Le lecteur sait si j'exagère, si les gens les plus indifférents pour eux-mêmes à ces matières ne se déclarent pas les champions de croyances, de pratiques qui leur font lever les épaules, mais qu'ils considèrent comme admirablement propres à sauver la société.

Impossible de pousser plus loin le mépris de la vérité, l'ignorance de ses droits sacrés et de ses admirables privilèges ! Les tables tournantes, du reste, auraient mauvaise grâce à se fâcher, lorsqu'on leur applique le même traitement qu'à la religion. Vérité nuisible, selon les uns ; vérité inutile, selon les autres, elles ne sauraient trouver étrange d'avoir à répondre au fameux « A quoi bon ? » argument favori des hommes pratiques.

Le rouge me monte au front, quand j'entends dire cela. Il y a eu des époques qui se sont enthousiasmées pour une doctrine religieuse ; il y

en : a qui se sont données corps et âme à la conquête des libertés publiques ; il y en a eu que l'amour des lumières, de la civilisation, des progrès ont remuées profondément. Nous, sceptiques et désabusés, nous sourions à ces illusions vieilles : les dogmes, les libertés, le progrès. Notre passion, à nous, c'est que la rente monte, que l'on négocie avec profit les actions des chemins de fer. Aussi aimons-nous *la religion*, la première venue, celle du pays, vraie ou fausse, il ne nous importe guère ; car la religion, quelle qu'elle soit, est propre à recevoir les hommages de la banque et à garantir aux capitaux une honnête sécurité.

Les tables tournantes ne rendront jamais de tels services, j'en ai bien peur. Je ne prévois même pas le moment où l'agent physique qui les met en mouvement pourra avoir l'honneur d'entrer au service de l'industrie. Il n'y a point de calicots au bout de ceci ; par conséquent, je cours grand risque de demeurer court en face de l'objection formidable : « A quoi cela sert-il ? »

Je pourrais répondre que l'électricité, à son début, ne semblait pas devoir être plus utile. Tirer des étincelles d'une machine, amuser les curieux, satisfaire les savants et tous ceux qui ont la faiblesse d'aimer la vérité pour elle-même, ce n'était

pas grand'chose. Or, aujourd'hui, cette pauvre électricité méprisée, ce joujou des cabinets de physique, produit une révolution industrielle et sociale ; elle est réhabilitée aux yeux de l'utilitarisme.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Qu'y a-t-il eu de plus inutile que la chimie ? Qu'y a-t-il de plus utile maintenant ? Combien de fabriques mettent à profit ses découvertes, qui ne semblaient intéresser que les amateurs du vrai ! Elle guide la justice elle-même dans ses recherches, et, signalant des crimes accomplis dans le secret, elle nous protège contre les empoisonneurs.

Voilà ce qui a eu lieu ; mais, quand il en aurait été autrement, la chimie et l'électricité mériteraient-elles nos dédain ? N'est-ce rien que la science pure ? N'est-ce rien de connaître un peu mieux le monde que nous habitons et les lois qui le régissent ? N'est-ce rien d'ouvrir nos yeux à des rayons nouveaux, et nos esprits à des conceptions nouvelles ?

On peut certes demander à quoi servent les périlleuses entreprises des Franklin, des Bellot et des Macclure. Tant de vies exposées ou sacrifiées, pour ouvrir un passage qui ne sera jamais ouvert que sur les cartes de géographie ! Mais on peut répondre que cela sert plus que l'invention d'une

machine ou la fondation d'une société anonyme. Cela sert à agrandir le champ des connaissances humaines ; cela sert surtout à faire respirer à notre génération quelques bouffées d'héroïsme, d'air salubre et vivifiant. "

A quoi sert de compter les étoiles ? à quoi sert de cataloguer les plantes ? à quoi servent les bavardages de tribune ? à quoi servent les élucubrations des penseurs ? à quoi servent les fantaisies des poètes ? à quoi servent les parleurs, les écrivains, les savants, les théoriciens, les « idéologues ? » à quoi sert tout ce qui ne produit ni charbons, ni filés, ni étoffes ?

Eh bien, l'inutile est précisément la plus belle part de notre patrimoine ici-bas. Faites le bilan de la fortune humaine ; vous trouverez que les grands profits, les profits durables sont venus de l'inutile. Les gens inutiles, penseurs, bavards et poètes, ont fait croître, prospérer et durer leur pays. Les plus petites contrées sont devenues grandes parce qu'elles avaient possédé de ces gens-là. La vraie et impérissable nationalité s'est fondée sur ces misères méprisables : des mots, des rimes, des idées. La Grèce a vécu à cause de ses philosophes, de ses écrivains et de ses artistes ; elle est restée vivante, même après sa mort, à cause d'eux ; à cause d'eux, elle a ressuscité et ressuscitera, en

dépit des protestations de la politique. Il est vrai qu'elle avait aussi pour elle cette autre inutilité, l'héroïsme de ses enfants. Il s'est trouvé que les trois cents n'avaient pas trop mal calculé en mourant aux Thermopyles. Jamais victoire ne valut semblable défaite, et les gens qui savent périr de la sorte ne succombent jamais entièrement.

Nous allons redescendre, et beaucoup, pour retrouver les tables tournantes. Cependant la question est au fond la même. — Les tables ne servent à rien ? Soit, elles s'y résignent. Voici, quant à présent, leurs seules prétentions :

Elles ont donné lieu à un débat qui ne sera pas perdu : car la suppression brutale des faits observés a été tentée et n'a pas réussi. C'est un important résultat, par le temps qui court. La pensée a donné un signe de vie ; le dévouement à la vérité, l'indépendance des caractères ont manifesté quelque énergie.

Voilà un avantage très réel, et qui ne se présente pas isolé. La science vient de faire un pas en avant ; un des voiles qui recouvrent l'organisation des choses physiques a été soulevé.

Pour quiconque a connu les jouissances que donne la science pure, la valeur d'un tel progrès n'a pas besoin d'être signalée. C'est un véritable événement. Nous allons enfin pénétrer dans l'é-

tude de ces phénomènes mixtes, devant laquelle nous avons honteusement reculé jusqu'ici. Une immense lacune existe encore dans nos descriptions du monde matériel ; elle va être graduellement comblée.

Maintenant, que notre agent soit du magnétisme animal, ou qu'il s'en distingue, peu importe. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes à l'entrée d'une voie où nous avancerons rapidement.

Ceci a-t-il du rapport avec le magnétisme, ainsi que semblent l'indiquer la plupart des faits observés ? Alors une grande lumière est répandue sur les découvertes magnétiques, la présence d'un fluide matériel est mise hors de doute, beaucoup d'assertions contestées reçoivent une confirmation aussi éclatante qu'inattendue. Il devient, en effet, impossible d'attribuer exclusivement aux nerfs et à l'imagination les phénomènes qui se manifestent sous l'influence des magnétiseurs ; les tables n'ont ni imagination ni nerfs, et cependant elles obéissent, elles obéissent quand on ne les touche pas.

Si, contre toute apparence, l'analogie n'était qu'apparente et si nos expériences, par conséquent, n'avaient rien de commun avec celles du magnétisme, leur intérêt n'en serait point diminué. Nous demeurerions en présence d'un fait

immense : la volonté humaine disposant d'un agent physique qu'elle dirige, et par lequel elle met en mouvement des corps inertes.

Je ne sais pas ce qu'il faudrait aux savants, si une telle indication ne suffisait pas pour les exciter. Quel champ de travaux et de découvertes ! Ici tout est neuf ; nous sommes, je le répète, à l'entrée d'une avenue, et nous ne savons pas encore où elle conduira. Il y a certes de quoi tenter les investigateurs sérieux. La classe entière des phénomènes où le moral et le physique se mêlent et réagissent l'un sur l'autre se trouve devant eux. Je ne vois pas en quoi la loi dont il s'agit serait inférieure à celles dont la constatation honore la science moderne, aux lois de pesanteur, du magnétisme, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Entre nos mains incompetentes et inexpérimentées, le fait nouveau n'a pas pu se produire avec tout son éclat ; il attend qu'un vrai savant s'en occupe, il saura récompenser ses efforts.

Ainsi le ridicule et inutile phénomène des tables nous aura d'abord donné une leçon de courage, en nous apprenant à braver les intolérances de la discussion ; ensuite une leçon d'humilité, en nous apprenant que nous ne savons pas tout ; de plus, il nous aura ouvert une

porte trop longtemps fermée : la porte des faits mixtes, que la vraie science tiendra à honneur de regarder en face.

J'ai l'air de conclure. Cependant, je n'ai pas encore répondu à l'objection par excellence, à celle qu'on rencontre partout, à celle qu'on ne réfutera jamais parce qu'elle ne repose sur rien, à celle qui survivra à toutes autres. Il y a des gens avec lesquels les raisonnements sont en pure perte : car ils ne raisonnent pas. Ils ne raisonnent ni ne lisent. Ils ne liront pas ceci, et ils le jugeront ; ils le jugeront d'emblée, du haut de leur grandeur, au moyen d'un argument invincible : « — Je ne crois pas, parce que je ne crois pas ! — » C'est simple, facile et péremptoire : « — Je n'admets pas ces choses-là ! Vous perdez votre temps à me conter vos histoires ! »

Les critiques de cette école sont aussi vieux que le monde. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Du temps de Molière, ils attaquaient *l'École des femmes*, et les plus habiles gens ne pouvaient leur tenir tête ; car ils avaient une réponse admirable, réponse unique mais suffisante, à laquelle il n'y a rien à répliquer : « Tarte à la crème ! » Écoutez plutôt :

LE MARQUIS

Quoi, chevalier ! est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE

Oui je prétends la soutenir.

LE MARQUIS

Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS

Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE

Oui.

LE MARQUIS

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE

Après cela, il n'y a plus rien à dire. Voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS

Que sais-je, moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais

bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant,
Dieu me sauve!

.

ÉLISE

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que *le potage et la tarte à la crème* dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* Voilà ce que j'avais remarqué tantôt; *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème!* Morbleu, *tarte à la crème!*

DORANTE

Eh bien, que veux-tu dire? *tarte à la crème!*

LE MARQUIS

Parbleu, *tarte à la crème!* chevalier.

DORANTE

Mais encore?

LE MARQUIS

Tarte à la crème.

URANIE

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS

Tarte à la crème, madame.

URANIE

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS

Moi ? rien. *Tarte à la crème.*

URANIE

Ah ! je le quitte.

« Je le quitte » est bientôt dit. Mais *tarte à la crème* est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Il tient au fond même du mal contre lequel nous avons à lutter : le mépris de la vérité. Devant *tarte à la crème*, il n'y a ni vrai ni faux. *Tarte à la crème* adopte ce qu'il veut et rejette ce qui lui déplaît. Il n'a pas à rendre compte de ses raisons ; il n'a pas à tenir compte des raisons des autres. Son opinion est fixée, son siège est fait. N'allez pas argumenter avec lui. *Tarte à la crème !*

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'a pas si mauvais air qu'on pourrait le supposer. Son ton dégagé et railleur fait naître une idée de supériorité. Comme il ne se risque jamais que dans les opinions reçues, moyennes, bien vues et bien

portées; comme il se tient toujours dans le voisinage « de la cire et des sceaux », il passe pour prudent et perspicace; du haut de sa grandeur, il persifle tous les genres « d'idéologie », tous les genres « de fanatisme ».

Aussi ne nous en moquons pas. C'est un personnage. Il faudra compter avec lui. Quand nous aurons bien fait et refait notre démonstration, il s'exclamera comme si de rien n'était, il refusera de voir et d'écouter, il essayera de nous écraser sous ses bruyants dédains. Si cela ne suffit pas, il recourra à un autre procédé, au silence systématique; il comptera sur notre lassitude et sur notre inconstance naturelle. Il attendra patiemment l'heure où notre ardeur sera épuisée. Et il n'attendra pas toujours en vain.

J'ai parcouru le cercle des objections qui s'adressent à la chose. Il en est d'autres qui s'adressent à la personne; or ce ne sont pas les moins commodes. J'ai besoin d'en dire quelques mots, en terminant cette partie de mon travail.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Si ma personne est engagée dans le débat actuel, ce n'est pas que j'aie rien découvert et que l'honneur du progrès scientifique qui se prépare m'ap-

partienne en aucune façon ; c'est que j'ai mis quelque persévérance à étudier, et quelque résolution à protester. On m'en a su très mauvais gré, et personnifiant un peu en moi la cause anathématisée des tables tournantes, on s'est écrié à l'envi : « — Nous respectons votre caractère, nous honorons vos intentions ; mais (quand une phrase s'ouvre, par des éloges, il faut s'attendre au *mais*), mais nous vous connaissons pour un esprit ardent et absolu. »

Ardent ! absolu ! Voilà ma sentence prononcée ; il n'y a pas à en appeler. D'autres parleront même de nature excessive, de tendances chimériques. Je n'ai pas la moindre envie d'en rire. Je connais ces cris-là ; je les ai entendus retentir à mes oreilles lorsque je me permettais de soutenir à la tribune ou la liberté religieuse de mes adversaires, ou l'abolition de la traite et de l'esclavage, ou l'abolition de tout trafic parlementaire et électoral. Un homme qualifié d'ardent, d'absolu, de chimérique, par le temps qui court, c'est un homme mort : autant eût valu être appelé aristocrate en 1793. Les qualités que nous estimons, sont celles que recommande l'éclectisme à la mode, lui qui a proclamé la fameuse théorie du succès, et qui déclare aujourd'hui, par la bouche de M. Cousin, que la

prudence est la première de toutes les vertus.

Il est vrai qu'à certains jours où la terre tremble, où les révolutions se lèvent, on aimerait à trouver sous sa main un peu moins de prudence et un peu plus d'ardeur. Il y a tel moment où les esprits absolus ne déplairaient pas et où l'on ne serait pas fâché de rencontrer quelques-uns de ces hommes excessifs qui caressent encore la chimère des principes, du droit, des formes constitutionnelles. Mais on les a écartés avec tant de soin, qu'on n'a plus alors autour de soi que des gens sages, sensés, habitués à tenir compte des circonstances, à subir les *nécessités* gouvernementales, à s'accommoder de tous les régimes. On récolte ce qu'on a semé; les hommes absolus gênent et soutiennent, les hommes prudents ne gênent pas et laissent tomber.

Je me fais gloire, certes, d'être un esprit ardent et absolu. Puisqu'on a jugé bon de me jeter ce mot, comme une réfutation suffisante (et elle suffit aux yeux de bien des gens), je le relèverai pour m'en parer. Oui, c'est avec ardeur que j'ai défendu la cause de l'ordre, celle de la liberté, celle du christianisme. Je suis absolu, très absolu dans mes convictions, et je demeure assez chimérique pour conserver un libéralisme passé de mode. Qu'on se moque de moi, j'aime encore, du

fond du cœur, la liberté politique; j'aime la liberté du commerce; j'aime la liberté religieuse, pour les autres autant que pour moi-même, et je l'ai prouvé; j'aime la liberté personnelle, et l'esclavage protestant des États-Unis me révolte, me dégoûte encore plus que l'esclavage catholique du Brésil ou de Cuba. Député, je poussais la niaiserie jusqu'à rendre ma réélection impossible, en renonçant à toute sollicitation auprès des ministres.

Voilà bien des chimères, et j'en passe, de peur de me montrer trop modeste. N'ai-je pas achevé d'ailleurs de me compromettre, en soutenant le phénomène des tables par cela seul que je le savais vrai, sans me demander si cette opinion était suffisamment grave, si elle était admise, si elle n'était pas de nature à me compromettre aux yeux des gens *sensés*! Que voulez-vous! les esprits excessifs et absolus recommencent toujours à dire ce qu'ils pensent et à affronter le qu'en dira-t-on. C'est un mal dont on ne saurait les guérir. Si vous les pressez tant soit peu, ils vous feront des confidences plus singulières encore. Ils prétendent que les chimériques, ce sont ceux qui aspirent à fonder une société sans principes, une nation de Philintes d'où les Alcestes seraient exclus; ceux qui remplacent les vérités par des compromis, ceux qui font la guerre aux individualités vigoureuses,

aux actes d'indépendance, aux croyances exclusives; ceux qui signent certains traités d'alliance entre la philosophie et le christianisme, ceux qui veulent une religion pour le peuple et non pour eux-mêmes, ceux qui font consister la souveraine habileté et la grande politique à se préserver des convictions énergiques, lesquelles pourraient être incommodes, le cas échéant.

On va se récrier : « — Que parlez-vous d'ardeur, d'esprit chimérique ou absolu ! Il s'agit bien de cela ! c'est votre crédulité qu'on accuse ! »

Je comprends. Un chrétien est nécessairement crédule ! On a beau jeu contre quelqu'un lorsqu'on peut dire : « — Il est brave homme ; mais il croit à la Bible ! Vous sentez qu'il n'a pas de peine, par conséquent, à croire aux tables tournantes. Ces têtes toutes pleines de merveilleux voient partout des prodiges et des miracles, des sorcelleries, des revenants, des anges et des démons ; ces têtes-là ne sont que trop accessibles aux fables récemment importées au milieu de nous. »

Voilà ce qui se dit, ou du moins ce qui se chuchote à voix basse. Eh bien, je vais arracher leur dernier prétexte à mes contradicteurs.

Savent-ils en quoi elle consiste, cette crédulité qui accepte la Bible ? Avoir cherché, examiné,

lutté pendant des années; avoir connu les angoisses du doute, s'être enfin rendu en présence de preuves telles qu'il y aurait cent fois plus de crédulité à les rejeter qu'à les admettre; prendre au sérieux chaque parole des saints livres; humilier sa raison en présence des mystères, qu'ils révèlent, refuser tout accès aux mystères qui ont une autre origine; de quel nom cela doit-il s'appeler? Je crois à toutes les déclarations de l'Écriture; j'y crois et j'y trouve la paix de mon âme, la base inébranlable sur laquelle repose mon être moral; est-ce à dire que mon âme soit ouverte par cela même aux sortilèges et aux légendes? La vérité, au contraire, me défend contre les fables; la foi me détourne des crédulités.

Ah ! je voudrais faire comprendre au lecteur à quel point la croyance chrétienne est incompatible avec ces honteuses et puériles inventions que la superstition ose encore colporter. Je voudrais exprimer comme je le sens, le dégoût qu'excitent ces miasmes empoisonnés chez l'homme habitué à respirer l'air pur, celui des hautes cimes de l'Ancien et du Nouveau Testament. La suite de ce travail¹ montrera si j'ai du faible pour le surnaturel apocryphe, si je donne aisément

1. Réservee à une future impression.

accès aux anecdotes merveilleuses, aux faux miracles, aux sortilèges et aux revenants.

Mon scepticisme est tel en pareilles matières, qu'il avait suffi des prétentions révélatrices des tables pour me rendre obstinément hostile au grand phénomène physique qu'elles mettent en lumière. Je m'accuse d'avoir levé les épaules plus haut que personne, d'avoir tenté les expériences avec le désir de les voir manquer, de les avoir contestées dans tous leurs détails, de ne m'être rendu, enfin, qu'à la dernière extrémité.

J'en suis fâché pour ceux qui aimeraient à me supposer crédule ; ils se sont maladressés. Sauf le parti qu'on peut toujours tirer de l'assimilation générale entre ces deux termes : chrétien et tête faible, je ne leur fournirai pas matière à se récrier.

Et maintenant, laissant les explications personnelles dont il ne faut pas abuser (même quand elles sont devenues inévitables), j'aurais bien envie de demander de quel côté sont les esprits faibles et les gens crédules : du côté de ceux qui craignent la lumière, qui ne veulent pas voir ce qui est, qui repoussent les faits sans consentir à les examiner, qui se cramponnent à leur science définitive, à leurs lois physiques promulguées dans les formes, arrêtées et parafées *ne varietur*, qui reculent devant une loi nouvelle, comme si

le monde devait crouler le jour où il cesserait de marcher « selon les règles » ; ou du côté de ceux qui cherchent le grand jour, qui vérifient, qui regardent, qui expérimentent, qui aiment la vérité, qui ne tremblent jamais pour elle, persuadés qu'elle grandit toujours, à mesure que l'homme s'élève, semblable à ces grandes montagnes qui nous semblent d'autant plus hautes que nous sommes montés plus haut nous-mêmes afin de les contempler.

Cette foi, sans réserve à la vérité, explique pourquoi je ne me suis pas arrêté devant une objection, la plus grave de toutes, qu'on s'étonne peut-être de n'avoir pas vu paraître encore, et qui servira de transition naturelle entre la première et la seconde partie de mon travail¹.

« — Vous auriez dû vous abstenir, nous dit-on ; car vous ouvrez la porte aux superstitions. Ce qui n'est pour vous qu'un phénomène physique, sera pour le plus grand nombre un phénomène surnaturel. Les tables tournantes devaient conduire, ont conduit aux tables parlantes, et il était impossible qu'il en fût autrement. On n'ar-

1. Paraîtra plus tard.

rête pas les gens qu'on a lancés. Le plus sûr est d'étouffer à leur naissance les vérités qui menacent de devenir dangereuses plus tard. »

Je ne crois pas et je ne croirai jamais, j'espère, à la théorie des vérités dangereuses : théorie infâme, qui n'est inventée que pour arrêter tout progrès, pour justifier tout despotisme, pour réhabiliter les crimes du passé et préparer ceux de l'avenir.

Certes, à le prendre par là, le christianisme aurait été au premier rang des vérités dangereuses ; de celles qu'une certaine sagesse aurait supprimées pour n'avoir pas à les défendre. Nier est plus simple que de préserver ; or notre lâcheté trouve son compte à répudier ce rude métier qui est le nôtre : le métier de gardiens vigilants du vrai, de combattants toujours armés contre des erreurs toujours renaissantes. Retranchez un principe, vous retrancherez en même temps toutes les conséquences bonnes ou mauvaises, légitimes ou illégitimes qui viendront s'y rattacher un jour ; coupez un arbre, vous tuerez du même coup les branches utiles et celles qui exigeraient plus tard l'action de votre serpe. L'Évangile, je le répète, aurait dû être rejeté au temps des apôtres ; les gens prudents auraient dû y pourvoir. N'était-il pas évident qu'une telle doctrine,

par cela même qu'elle s'adressait aux sentiments les plus profonds du cœur de l'homme, ne manquerait pas de soulever plus d'orages qu'aucune autre ? Était-il si difficile de prévoir qu'elle serait plus féconde qu'aucune autre en hérésies, en querelles, en violences ? Quel fanatisme, que d'impostures, que de persécutions atroces, que de guerres religieuses on aurait épargnés à notre pauvre terre, en repoussant d'une main ferme cette vérité imprudente, fatale, qu'on nomme le christianisme !

Cette vérité, et beaucoup d'autres. La chimie ne devait-elle pas avoir ses alchimistes, et l'astronomie ses astrologues ? Arrière donc la science des astres et l'analyse des corps ! Arrière ! nous avons trouvé le moyen de n'avoir plus d'erreurs : c'est de ne plus avoir de vérité, plus de sciences, plus d'idées. Les crétins se trompent moins parce qu'ils pensent moins.

Je doute que la recette soit bien sûre. A mon avis, sans la chimie, nous aurions encore des alchimistes ; nous aurions encore des astrologues sans l'astronomie, et, si jamais on triomphe des superstitions et des intolérances religieuses, ce sera à force de religion. Le vrai ne saurait nuire. Elle est encore plus sottise que méchante, la doctrine des obscurantistes qui vont répétant :

« — Renonçons au libéralisme, car il y des radicaux. Renversons les tribunes, car on prononce de funestes discours. Supprimons les journaux, car on en abuse. Maintenons l'esclavage, car les noirs libres ne travaillent pas. Retranchons la liberté des cultes, car les hérétiques en font usage autant que les orthodoxes. »

Il y aurait une noble histoire à écrire, celle de la vérité détruisant par sa force seule toutes les folies qui naissent incessamment sous ses pas. Dieu lui a donné cette admirable puissance. Le système des erreurs utiles est un blasphème et une impiété. Le mal moral n'est vaincu dans nos cœurs que par la vérité révélée ; le mal social ne sera vaincu que par des vérités sociales ; le vrai libéralisme triomphera des tendances radicales ; il est réservé à la vraie économie politique de ruiner les dogmes socialistes qu'une science insuffisante a accredités.

Pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, si l'on ne veut pas que l'Europe donne, en plein XIX^e siècle, le honteux spectacle d'un retour aux sorcelleries du moyen âge, il n'y a pas un moment à perdre : que la science fasse son œuvre, qu'elle étudie et expose les faits, qu'elle cesse de reculer devant une vérité nouvelle. La vérité, ici comme partout, à présent

comme toujours, sera le grand remède. On abuse des tables, occupez-vous des tables ! On détourne le phénomène de sa nature réelle, étudiez le phénomène et constatez sa nature ! Il n'y a ni magie ni sortilège qui résiste à une enquête scientifique, assez sincère pour tenir compte de tous les faits.

Nous en avons fait l'expérience. Il y a autant de superstitions à Valleyres qu'ailleurs, il y a autant de curiosité ; la tentation d'essayer des divinations, de se plonger dans le surnaturel ne s'y montre pas moins vive. Qu'est-il arrivé cependant ? Ce lieu où tant de tables ont tourné n'a pas été hanté par le plus petit esprit. Ces intelligences, excitées par une recherche persévérante, n'ont pas penché un seul instant vers le merveilleux. Pourquoi cela ? parce que nous avons regardé la vérité en face, et parce que la vérité prise au sérieux nous a protégés, ainsi qu'il arrive toujours. Plus nous étions affermis par les faits dans notre foi à l'agent physique qui entraîne les tables, plus nous étions détournés des explications diaboliques. A qui voit de ses yeux la mise en jeu d'une loi naturelle, l'idée de mettre les démons en scène paraît insensée. Si nous avions, au contraire, suivi une marche différente, si nous avions cédé aux suggestions académiques, si nous avions essayé de nier l'action du fluide ; oh ! alors, les

faits subsistant malgré les dénégations, il aurait bien fallu recourir à un autre procédé pour en rendre compte. Nous aurions eu nos mystères et nos évocations.

Loin de les avoir, nous n'avons pas même pu comprendre que des hommes, d'ailleurs éclairés, se soient abandonnés à de telles aberrations. Tout est si matériel, si physique dans les expériences des tables ! Lorsqu'on les prend telles qu'elles sont, on se sent, on se voit en pleine science naturelle. Étranges Esprits, convenez-en, que ceux dont la présence dépendrait d'une rotation, dépendrait du froid et du chaud, de la santé ou de la maladie, de l'entrain ou de la lassitude d'une troupe de magiciens sans le savoir ! J'ai la migraine ou j'ai la grippe ; donc, les démons ne pourront pas venir aujourd'hui.

Il y a quelque chose de plus puissant contre les superstitions naissantes que les mandements d'évêques qu'on voit se multiplier depuis quelque temps : c'est d'étudier et de proclamer la vérité physique qui s'est manifestée avec tant d'éclat. Que si, au rebours, on persiste à contester sans avoir rien vu, à railler sans savoir pourquoi ; si l'on multiplie les anathèmes scientifiques et religieux sans daigner jeter les yeux sur les faits ; si l'on enveloppe le tout dans un triple nuage de

vagues terreurs et de suspensions mal définies, il arrivera que le flot des crédulités ridicules achèvera de nous envahir. L'histoire des derniers mois ne peut laisser aucun doute à cet égard, et il ne nous manquerait plus qu'une interdiction de la police, pour achever de fonder chez nous la foi aux prodiges nouveaux.

Telle est la conviction qui m'a soutenu dans mes réclamations et dans mes recherches. Sans elle je n'aurais pas agi, parlé, écrit ; je n'écrirais pas à l'heure qu'il est. Mais je savais, mais je sais que la vérité pure et simple aura, pour nous retirer du bourbier où nous enfonçons, une force que ne possèdent ni la police, ni les évêques, ni les académies.

ANNEXES

Il me semble utile de reproduire ici les quelques pages que j'ai publiées précédemment sur la question des tables tournantes. Tout en manifestant les progrès successifs de ma pensée, elles montrent que j'ai adopté, dès l'origine, ma position actuelle, et que je ne m'en suis jamais écarté. Certitude et importance du phénomène physique, absurdité du fait surnaturel, telle était déjà ma thèse, lorsque j'adressai les lettres suivantes au *Journal de Genève*, au *Journal des Débats* et à *l'Illustration*.

JOURNAL DE GENÈVE

26 mai 1853.

Valleyres (Vaud), 12 mai 1853.

Messieurs,

C'est poussé par un sentiment de *dévoir* que je m'adresse à vous. Toute vérité nous oblige, et nous sommes toujours tenus de protester contre cet étrange et commode dédain que certains savants (sans compter les ignorants) opposent aux faits dont ils ne connaissent pas l'explication.

Tel est le sentiment qui me porte, malgré mon incompetence scientifique, à vous transmettre le récit de l'expérience qui vient d'avoir lieu ici aujourd'hui. Loin de m'associer à la pensée qui inspire le dernier compte rendu de M. Foucault dans le *Journal des Débats*, je

soutiens que rien n'est moins philosophique que d'établir à *priori* l'impossibilité des choses qu'on refuse de vérifier. Quand je vois M. Foucault féliciter les académies de n'avoir donné aucune attention aux *tables tournantes*, je me pose deux questions :

1° Les académies auraient-elles la prétention de concevoir tout ce qu'elles admettent ? Si la transmission de ma volonté à un meuble, qui est devenu en quelque sorte mon membre, est incompréhensible, la transmission de ma volonté à ma jambe ou à mon bras se comprend-elle beaucoup mieux ?

2° Est-il permis de considérer comme un sujet de plaisanteries la question, si sérieuse en elle-même, de savoir si l'esprit humain vient ou non de soulever un des voiles qui lui cachent les grandes lois divines, et de reconnaître une fois de plus sa prodigieuse ignorance ?

Je crois qu'une de ces lois vient d'être découverte. Au reste, l'opinion publique en jugera. Elle en jugera en dépit des haussemens d'épaules ou du silence concerté de ceux qui semblent contester aux simples mortels le droit d'observer les faits et de les apprécier au moyen de leur bon sens. S'il faut un diplôme pour en parler, je dois me taire, comme les laïques du moyen âge se taisaient en présence des théologiens. Mais vous penserez peut-être, Messieurs, que nous n'en sommes pas encore tout à fait revenus là, et vous voudrez bien accueillir le récit que j'ai à vous faire, avec les réflexions qui en ont motivé l'envoi.

Nous avons pris une table de frêne, dont le plateau a 80 centimètres de diamètre. Il est monté sur une lourde colonne du même bois, laquelle se termine par trois pieds, distants entre eux de 85 centimètres.

Les personnes qui ont pris part à l'expérience sont deux savants botanistes, MM. Muret et Reuter, M. le pasteur Tachet, M. Boissier, plusieurs domestiques, trois enfants de onze à quinze ans, ma femme et moi.

La table a eu beaucoup de peine à se mettre en mouvement. Ce n'est qu'au bout d'une heure environ qu'elle a commencé à tourner. Le mouvement, très contrarié d'ailleurs par les inégalités du parquet, a fini cependant par s'opérer dans les deux sens opposés, selon notre volonté. Cette volonté suffisait aussi pour l'arrêter brusquement.

Je n'insiste d'ailleurs pas sur ce point. Le phénomène de la rotation, s'il était seul, ne me paraîtrait pas entièrement concluant. Je suis défiant quoique je ne sois pas académicien, et j'admets qu'il est possible (à la rigueur) qu'une impulsion mécanique soit involontairement imprimée.

Mais la rotation ne sert qu'à préparer d'autres phénomènes, dont il est impossible de demander l'explication à une action musculaire quelconque.

Chacun de nous à son tour a adressé à la table des ordres auxquels elle a ponctuellement obéi, et je réussis difficilement à vous peindre le caractère étrange de ces mouvements, de ces coups frappés avec une netteté, avec une solennité qui nous épouvantait pres-

que : — « Frappe trois coups, frappe dix coups. Frappe avec ton pied gauche, avec ton pied droit, avec le pied du milieu. Lève-toi sur deux de tes pieds, sur un seul de tes pieds, tiens-toi debout, résiste à l'effort de ceux qui, placés du côté où tu te lèves, cherchent à te ramener à terre. »

Après chaque commandement, la table obéissait. Elle opérait des mouvements qu'aucune complicité involontaire ou volontaire n'aurait pu provoquer ; car nous aurions vainement tenté ensuite de l'amener et de la maintenir par une pression des mains dans la situation qu'elle prenait sur un seul pied, résistant d'une manière incontestable aux efforts destinés à la faire redescendre.

Chacun de nous a donné des ordres avec un égal succès. Les enfants se sont fait obéir comme les grandes personnes.

Il y a plus. On est convenu que celui qui commanderait ne prononcerait pas à haute voix le nombre des coups, mais se contenterait de les penser, après les avoir communiqués à l'oreille de son voisin. Eh bien, la table a obéi. Il n'y a jamais eu la moindre erreur.

Chacun a ordonné à la table de frapper autant de coups qu'il avait d'années, et la table a indiqué notre âge tel qu'il était dans notre esprit, se hâtant même de la manière la plus comique lorsque le nombre des coups à frapper était un peu considérable. Je dois avouer, à ma honte, que j'ai été repris par elle ; car, ayant involontairement diminué mon âge, la table a

frappé 43 coups au lieu de 42, parce que ma femme avait pensé au véritable chiffre.

Enfin, après avoir continué pendant plus d'une heure ces expériences, auxquelles les voisins et les valets de ferme sont venus prendre part, j'ai senti qu'il était temps d'y mettre un terme. J'ai ordonné à la table de se dresser, de se dresser encore, et de se renverser de mon côté, ce qu'elle a fait.

Agréez, etc.

A. DE GASPARIN.

JOURNAL DES DÉBATS

30 août 1853.

Valleyres (Vaud), 13 août 1853.

Monsieur,

Il faut absolument que quelqu'un réponde à votre feuilleton du 15 juillet sur les tables tournantes; il faut qu'avec les égards dus au mérite de M. Foucault, on puisse opposer des *faits* aux assertions qu'il a émises. Ceux qu'il classe parmi les niais et les illuminés ont sans doute le droit d'être entendus avant de subir leur sentence. Un droit! je me trompe: il y a plus que cela ici, il y a un devoir à remplir; vous l'avez certainement prévu, lorsque vous avez inséré le jugement aussi expéditif que faiblement motivé qui atteint un grand nombre de vos lecteurs. A défaut de contradic-

leurs plus compétents, j'ose me présenter, et je croirais vous faire injure en sollicitant l'insertion de ma lettre. Votre impartialité m'en est garant.

Le compte rendu du 15 juillet était un réquisitoire. Après un réquisitoire, les accusés ont toujours la parole. Ce n'est pas mon affaire de discuter les opinions de M. Foucault; c'est mon affaire de protester, quand l'exposition des opinions fait place à l'appréciation des personnes. M. Foucault a parlé de « profond dégoût », de « scènes burlesques », de « comédie », de « bandes d'illuminés ». Il a versé à pleines mains le ridicule. Il a déploré l'imbécillité du siècle, et montré le savant, c'est-à-dire l'homme des sciences exactes, conservant seul son bon sens au milieu de ces pauvres ignorants, légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, *cunaille, sottè espèce*, qui sont la proie des illusions, des superstitions les plus honteuses, et qui ne savent ni observer ni raisonner. Rien de plus imposant que l'apparition du représentant unique de l'intelligence humaine, qui daigne se mêler un moment à la tourbe. Il est vrai qu'il se souvient de sa dignité : « — Gardez-vous de supposer, dit M. Foucault, que le grand physicien (M. Faraday) se soit bourgeoisement installé en face d'un guéridon pour le faire tourner sous l'imposition de sa propre main. » — *De sa propre main!* Hélas! c'est précisément ce qui a manqué à M. Faraday. S'il avait poussé la condescendance envers les simples mortels jusqu'à se servir comme eux de sa propre main, il aurait peut-être évité de compromettre

une belle renommée scientifique par la découverte d'une prétendue démonstration qui ne démontre rien et qui ne s'applique à quoi que soit.

Permettez, Monsieur, qu'avant d'aborder les questions techniques, j'insiste sur ces observations générales. Elles ont plus d'importance que la rotation des tables, et, à vrai dire, ce sont elles qui me mettent la plume à la main. Notre époque n'est que trop livrée au despotisme des sciences positives. Elle n'est que trop disposée à réserver pour elles seules le titre de sciences. Je voudrais qu'on songeât enfin à combattre une usurpation décidément excessive. Il y a d'autres savants que ceux qui emploient les formules algébriques; il y a d'autres vérités que celles qui se démontrent par des théorèmes; il y a d'autres faits que ceux qu'aperçoit le télescope ou que met à nu le scalpel; il y a d'autres lois naturelles que celles dont les académies ont arrêté la promulgation; il y en a qu'elles tiennent à ne pas reconnaître et qui excitent chez elles des répugnances extrêmes, parce qu'elles menacent nos tendances matérialistes en étendant le domaine de l'âme et de la volonté.

Or qu'arrive-t-il? Au moment où l'orgueil des sciences exactes éclate comme jamais il n'avait éclaté, au moment où elles multiplient leurs découvertes et pensent avoir pénétré tous les secrets de la création, survient une petite observation, fâcheuse, imprévue, qui ne se laisse classer dans aucune des catégories officielles. Ira-t-on refaire les catégories pour si peu de chose?

Les savants renonceront-ils à leur infaillibilité ? Confesseront-ils leur ignorance et leurs limites ? Non. Il est plus simple de contester d'avance au fait nouveau le droit d'exister. Il ne doit pas exister, donc il n'existe pas ; il n'y a pas de place pour lui dans ce monde. Les académies qui savent tout et qui comprennent tout, ne sauraient qu'en faire. Jugez s'il est difficile de crier haro sur lui, d'ameuter la masse des ignorants qui affichent la prétention d'être les *gens sensés* par excellence ; gens dont la profession ici-bas consiste à se tenir au « gros de l'arbre », selon l'expression de Bassompierre, ne s'écartant jamais des opinions orthodoxes, affirmant d'autant plus qu'ils pensent moins, manifestant leur supériorité par un rigorisme hautain à l'égard des idées suspectes !

Eh bien, voilà ce qui me révolte. Au nom du véritable esprit philosophique, je dénonce les décisions *à priori* et les refus d'examen. Au nom du véritable esprit scientifique, je dénonce la prétention de repousser une chose nouvelle par cela seul qu'elle ne se range sous aucune des étiquettes convenues. Au nom du véritable esprit de liberté, je dénonce l'oppression qu'on prétend exercer en étouffant sous les clameurs ou sous un silence concerté les découvertes qui contrarient la théorie admise. On a le droit de dédaigner, *mais après avoir étudié* ; le dédain qui précède l'étude s'appelle abus de pouvoir. M. Foucault y a poussé et il s'en félicite. « — L'Académie des sciences, dit-il avec l'accent du triomphe, l'Académie des sciences a répondu en gé-

néral par un dédaigneux silence; elle n'a pas voulu s'occuper des communications qui lui ont été adressées à ce sujet; elle les a considérées comme non avenues. »

De quel côté est la crédulité, je le demande, du côté de ceux qui ferment les yeux, ou du côté de ceux qui les ouvrent, qui comparent, qui expérimentent, qui sont décidés à mettre les faits au-dessus de leurs systèmes au lieu de mettre leurs systèmes au-dessus des faits? Il existe une crédulité négative, qu'on le sache bien. On est crédule en refusant de croire, comme on est crédule en croyant. Ceux qui s'endorment sur le commode oreiller des opinions toutes faites, ceux qui ne commettent jamais l'imprudance d'avoir un avis à eux, ceux-là sont les plus crédules des hommes.

Les plus crédules et les moins courageux! Nos sociétés modernes périssent faute de courage, faute de convictions indépendantes. Nous ne conservons rien, parce que nous adoptons une fois pour toutes la croyance de tout le monde. Nous n'avons jamais que les idées qu'il est de bon ton d'avoir, et nous en changeons par conséquent lorsque change la mode.

C'est l'amour de la vérité qui nous manque. Aux yeux de l'homme qui aime la vérité, il n'y a pas de vérités indifférentes. Il se sent pressé de défendre celles qui sont méconnues, et il le fait sans calculer les conséquences en ce qui le concerne. On le jugera imprudent, on trouvera qu'il aurait dû se ménager, se respecter, se réserver pour des sujets plus sérieux!

Qu'importe ? La défense du vrai n'est au-dessous de personne. Celui qui laisse maltraiter une vérité, si petite soit-elle, est aussi lâche que celui qui laisse maltraiter un homme dans la rue : nous nous devons à qui a besoin de nous.

Vous comprenez maintenant, monsieur, le sentiment qui me pousse à vous adresser ces lignes. Je suis aussi défiant qu'un autre ; je conçois, j'honore, j'approuve la défiance en pareille matière ; j'ai souri comme un autre quand on a commencé à parler des tables ; j'ai refusé de croire avant d'avoir vu ; même après avoir vu, j'ai tenu à revoir, à revoir plusieurs fois, avec des précautions et un contrôle scientifiques ; j'ai écarté les expériences dont le résultat pouvait s'expliquer par une action musculaire quelconque, volontaire ou involontaire ; enfin, j'ai été aussi rigoureux, plus rigoureux envers le phénomène dont il s'agit que M. Faraday et M. Foucault. Mais je n'ai pas décidé d'avance que le phénomène *devait* être une illusion et que ses partisans *devaient* être des illuminés. Telle est la différence entre leur conduite et la mienne. La différence entre les résultats n'a pas été moindre ; il est bien temps que je vous en dise quelques mots.

M. Faraday ne s'est occupé que de la rotation ! c'est commode. Est-ce équitable ? Quant à moi, j'ai senti qu'il était absurde de se renfermer dans l'étude d'un fait qui prêterait toujours, quoi qu'on fasse, aux interprétations les plus diverses. Quand la table tourne, il est impossible de prouver mathématiquement qu'une

action musculaire inconsciente ne détermine pas le mouvement. Sans doute, cela est infiniment peu probable; ceux qui ont assisté à des expériences où la table reste obstinément immobile, malgré la bonne volonté des assistants, malgré leurs ordres répétés et leur excitation nerveuse, tandis que d'autres fois deux ou trois minutes suffisent aux mêmes personnes pour amener une rotation énergique; ceux-là auront de la peine à admettre l'explication tirée d'une impulsion mécanique involontaire. Toutefois il suffit que le doute soit permis; le doute doit prévaloir. Vous voyez que je suis de bonne composition.

Il s'agit donc de se renfermer dans un ordre de faits où l'illusion ne soit pas concevable, où l'action involontaire soit tellement hors de cause, que l'action volontaire et la fraude elle-même ne puissent produire aucun résultat.

Cet ordre de faits se trouve essentiellement dans l'accomplissement *des ordres non exprimés*.

J'ai donc pris une table de frêne dont le plateau a 80 centimètres de diamètre, et qui est montée sur une lourde colonne du même bois, terminée par trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Elle a été mise en mouvement, puis l'expérience décisive a commencé.

Je dis « l'expérience », je devrais dire « les expériences »; car ce que je rapporte ici a été renouvelé, vérifié bien des fois, et les expériences, séparées par des intervalles de plusieurs jours ou de plusieurs semaines, ont eu un grand nombre de témoins parmi

lesquels on compte des hommes qui ne sont rien moins qu'ignorants, crédules ou illuminés

Voici comment nous avons procédé :

On a décidé, qu'afin que le fait fût concluant, il fallait que la table obéît douze fois de suite ¹, sans la moindre erreur. Un des témoins, inscrivait sur un morceau de papier le nombre des coups que devait, selon lui, frapper la table; puis il montrait en secret le papier à celui des expérimentateurs qu'il chargeait de donner l'ordre. Toutes les autres personnes qui entouraient la table avaient les yeux fermés et ne les ouvraient qu'après la fin de l'opération. Il était donc absolument impossible que le chiffre demandé fût connu ou soupçonné par aucune d'elles. Ce n'était pas tout : afin que la personne qui connaissait seule le chiffre ne pût pas déterminer elle-même le mouvement par une pression involontaire ou volontaire, on lui imposait le plus souvent la condition d'adresser son commandement au pied placé immédiatement devant elle et sur lequel, par conséquent, elle n'avait aucune action.

Les choses étant ainsi réglées, douze nombres ont été successivement communiqués à des personnes dont l'autorité sur la table était constatée, et douze fois le pied désigné s'est levé et a frappé distinctement le chiffre qui n'était connu que d'un seul des dix expéri-

1. J'indique ce chiffre douze, qui a été celui de la dernière expérience. Nous avons d'autres fois exigé le succès non interrompu de vingt, de trente commandements successifs.

mentateurs formant la chaîne. Ces chiffres étaient impossibles à prévoir ; ceux qui les écrivaient y avaient mis une malice bien naturelle. Les nombres étaient tantôt très petits, tantôt très élevés. Une fois nous avons été surpris de voir que le pied demeurait immobile, malgré l'ordre qu'il venait de recevoir. L'explication ne s'est pas fait attendre : le chiffre inscrit sur le papier était marqué zéro ! Ceux qui croient à une action involontaire voudront bien expliquer comment ces neuf personnes, persuadées que le pied devait se lever, ne lui ont imprimé aucun mouvement, par cela seul que la dixième personne (sans action sur le pied placé devant elle) savait que son commandement correspondait au chiffre zéro.

Nous avons voulu éprouver alors jusqu'où pouvait aller la force communiquée à la table ; nous avons fait monter sur elle un homme qui pèse 87 kilogrammes ; nous avons ordonné à la table de tourner, et, après de longs délais, des tentatives, des craquements, elle y est parvenue. Nous lui avons ordonné de frapper des coups, et elle y est également parvenue ; nous lui avons ordonné de se dresser entièrement et de renverser son fardeau, elle s'est dressée ¹.

Ici, qu'il me soit permis de présenter une remarque. Je ne mentionne que les faits que nous n'avons pas pu réaliser, en y mettant ensuite toute notre force et

1. Cette expérience n'a pas toujours réussi. La puissance, qui varie avec les personnes, varie aussi avec les jours.

toute notre mauvaise foi. Pour chaque expérience, nous avons institué ce que nous appelions *le contrôle de la fraude*. Nous étions décidés à considérer comme nulles, toutes celles que notre action musculaire volontairement appliquée parviendrait à faire réussir. C'est ainsi, qu'après la cessation du phénomène, nous nous sommes placés autour de la même table et que l'un de nous a essayé, par fraude, de déterminer le pied placé devant lui à frapper le chiffre auquel il pensait. Inutiles efforts! l'immobilité a été complète. Lorsque les autres membres de la chaîne cherchaient à imprimer le mouvement, ils y parvenaient sans doute; mais alors le mouvement avait lieu, même quand le nombre pensé était zéro. Nous avons ensuite combiné toutes nos forces, dans le but de faire tourner et frapper la table chargée comme je le disais tout à l'heure; nous avons appuyé afin qu'elle se dressât, et nous n'avons pas réussi.

Il me semble que cela signifie bien quelque chose. Ceux qui croiraient que la combinaison des forces, involontairement exercées par des doigts qui n'ont aucune apparence de tension, dépasse de beaucoup les forces volontairement exercées par des doigts qui se crispent et se roidissent pour obtenir un résultat, ceux-là nous sembleraient mériter mieux que nous l'accusation de *crédulité*. Ils la mériteraient surtout, s'ils mettaient par-dessus le marché l'exécution des *ordres non exprimés* au compte de l'intégration des forces infinitésimales!

J'appelle maintenant l'attention sur une dernière cir-

constance du phénomène qui nous incorpore en quelque sorte un meuble, qui le transforme momentanément en un de nos membres et qui le fait obéir à notre volonté, en vertu d'une loi aussi mystérieuse que celle qui met notre corps à la disposition de notre âme et qui transmet des millions d'ordres à nos divers muscles, sans que notre intelligence perçoive autre chose que l'acte définitif, seul voulu par nous, à l'accomplissement duquel concourent tous les actes particuliers, actes inconscients, inexplicables, et qui n'en sont pas moins réels. Le phénomène en question n'est pas indifféremment et également produit par tout le monde. Il n'est pas davantage en rapport avec la vigueur physique, ou la force de la volonté, ou l'excitation nerveuse de chacun. Il y a des personnes très fortes, très énergiques et très nerveuses (très convaincues, en outre), qui ne se font guère obéir.

Ce fait, qui me paraît de nature à renverser beaucoup d'hypothèses explicatives, nous a donné l'idée de chercher la mesure de l'action exercée par chacun des expérimentateurs. Constater cette action, c'était quelque chose ; la mesurer, c'était un pas de plus. Voici comment nous y sommes parvenus :

Nous avons remarqué une personne dont les commandements étaient toujours suivis d'une exécution particulièrement nette et prompte. Nous l'avons successivement mise aux prises avec chacun des autres expérimentateurs. On communiquait secrètement un chiffre élevé à son adversaire, et un chiffre plus faible

à elle. L'adversaire donnait l'ordre à la table de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'agissait de savoir si la personne dont je parle parviendrait à arrêter la table au chiffre qu'elle pensait elle-même. Or sa volonté l'a toujours emporté; toujours, au chiffre précis qui lui avait été secrètement indiqué, elle a empêché l'exécution du commandement.

Alors, nous avons essayé l'expérience inverse. Cette personne a été chargée de commander et a reçu communication des chiffres élevés, tandis que chacun des autres expérimentateurs à son tour devait s'efforcer de supprimer les coups, à partir du nombre moins considérable dont on lui avait donné connaissance. Le résultat a été identique. Nul n'a pu empêcher la table d'obéir jusqu'au bout; mais rien n'était plus drôle que la difficulté visible avec laquelle elle achevait sa tâche, depuis le moment où les deux chiffres et les deux volontés cessaient de coïncider; rien n'était plus significatif que sa vigueur, sa prestesse et son élan, dès qu'on invitait l'adversaire à cesser son opposition. On eût dit une voiture à laquelle on ôte brusquement son sabot et qui roule précipitamment sur la pente.

Enfin, on a trouvé la balance exacte des actions. A la personne la plus puissante on a opposé d'abord deux enfants qui ont été sur-le-champ vaincus, puis deux hommes qui n'ont pas mieux réussi, puis deux autres, dont l'un s'est trouvé presque en état de lutter seul. Réunis, ils ont coupé l'exécution du commandement à la limite qui leur avait été fixée.

Je répète que tout cela s'est accompli à maintes reprises, avec des précautions minutieuses, en présence de témoins soupçonneux, qui ne se sont rendus qu'à l'évidence absolue.

Je répète qu'on a eu soin de faire adresser la plupart des commandements au pied placé devant l'expérimentateur qui connaissait le chiffre, pied sur lequel il ne pouvait agir, ainsi qu'on le conçoit aisément, et que nous l'avons constaté plusieurs fois.

Je répète que les chiffres étaient communiqués à cet expérimentateur seulement, et cela au moyen de l'écriture, afin d'éviter que le nombre de coups à frapper ne pût être soupçonné à un degré quelconque par les neuf autres personnes qui, formant la chaîne, tenaient les yeux fermés pendant la durée entière de l'opération.

J'ai passé sous silence ce qui n'a pas un caractère scientifique, l'imitation des airs chantés, les danses, l'exécution inimitable de l'ordre : « Frappe des coups énormes, frappe des coups très petits ; qu'on les entende à peine. » Je me suis arrêté aux faits qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer, révélant une loi jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore, en grande partie, l'organisation réelle de l'univers.

Une loi, ai-je dit ; et, en effet, il n'est question *ni de divination, ni de miracle, ni de magie*. Les tables ne devinent rien, et elles savent même si peu ce que vous avez dans l'esprit, que, si votre volonté ne les arrête

pas au moment où se termine le chiffre pensé, elles continueront indéfiniment, frappant parfois cent, cent cinquante coups, et plus encore. Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles ; pour se soulever, elles ont besoin de rencontrer un point d'appui, une inégalité du parquet, et elles glissent jusqu'à ce qu'elles l'aient trouvée. Les tables ne volent pas. Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur ; quand on veut les charger d'autre chose que d'obéir comme des membres, on arrive à des erreurs continuelles.

On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des malélices, à une influence diabolique ! Je tiens à leur faire connaître deux circonstances qui calmeront leurs appréhensions. D'abord l'horrible mystère ne s'accomplit qu'à la condition d'un certain nombre de rotations ; c'est en tournant que la table se charge, reprend des forces quand elle est fatiguée, et se met en état d'obéir. Ceci n'est déjà pas trop infernal et ressemble bien plutôt à une loi naturelle ; mais voici qui est encore mieux : au milieu des évolutions de la table, il suffit de rapprocher d'elle un morceau de verre pour gêner ses mouvements, et de poser ce verre sur elle pour l'arrêter tout à fait. Quand ce verre est placé près d'un des bords du plateau, il provoque le soulèvement du bord opposé. Des magiciens qui redouteraient à ce point le contact du verre appartiendraient, on en conviendra, à une catégorie inconnue jusqu'ici.

Que les chrétiens se rassurent donc ! il ne s'agit ni de violer la défense proclamée par Habacuc (chap. II, versets 18, 19 et 20), où *le bois* n'est mentionné que dans le sens d'*idoles de bois*, ni de renouveler les opérations condamnées par Tertullien (*Apologetique*, chapitre XXIII), où se trouve la phrase curieuse : « Les magiciens envoient des songes, ayant pour auxiliaires la puissance des anges et des démons qu'ils invoquent *et par lesquels des chèvres et des tables se forment à la divination.* » Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges ni démons invoqués. Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout. Qui en doute ? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que les charlatans s'en emparent.

Que les savants se rassurent aussi. Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. Tout fait nouveau sent la magie. Attendez un peu, et les académies lui feront sa place, et une fois casé, il nous paraîtra le plus simple du monde, aussi simple que le contact en nous de la pensée et de l'étendue, aussi simple que le retour par la terre du courant magnétique de nos télégraphes, dont le circuit se complète ainsi d'une manière inconcevable, aussi simple que la circulation du sang déclarée impossible et antiscientifique dans son temps.

Il y a quelque chose de très respectable, je le reconnais, dans la crainte que l'on éprouve de se laisser

entraîner sur un terrain où cesserait la catégorie des faits scientifiquement observables et où l'on côtoierait le miracle. Mais, avant de s'abandonner à ces craintes, on aurait dû se demander, d'abord, s'il existe un rapport quelconque entre le miracle qui rend la vie ou la santé et le mouvement momentané imprimé à un meuble passif qui retombe ensuite aussi inerte qu'il était devant ; puis, si le phénomène des tables ne comporte aucune explication naturelle. Or on conçoit des explications, et j'en indiquerai une. Je n'ai pas, d'ailleurs, l'imprudence de la donner pour vraie ; je la présente comme *possible*, afin de montrer que nous ne sortons pas du terrain des vérités physiques. Supposons qu'un fluide soit émis par les expérimentateurs, et principalement par quelques-uns d'entre eux ; supposons que ce fluide ait un mouvement ; la rotation n'en résultera-t-elle pas ? Supposons que ce fluide prenant la direction que lui imprime la volonté, s'accumule dans le voisinage du pied auquel l'ordre s'adresse ; le pied ne se lèvera-t-il pas ? Supposons que le fluide fuie le contact du verre ; le mouvement ne cessera-t-il pas lorsque le verre sera placé au centre de la table ? Et, dans le cas où le verre est placé vers un des bords, le fluide ne refluera-t-il pas vers l'extrémité opposée, de manière à la soulever immédiatement ? Je n'affirme point que les choses se passent ainsi ; je dis qu'elles peuvent se passer ainsi, sans miracle et sans sortilège. Le galvanisme, qui n'a rien de miraculeux, fait bien remuer des cadavres ; je ne vois pas pourquoi il serait absurde

de supposer qu'un autre agent fait remuer un morceau de bois.

Patience ! le jour viendra où M. Foucault, qui est un homme de science et de conscience, regrettera d'avoir été si vif. Il se demandera alors quel rapport existe entre le phénomène tel qu'il est et cette prétendue réfutation de M. Faraday, qui a fait pousser tant de cris de victoire. Que démontre M. Faraday au moyen de ses disques superposés ? Qu'il y a une force ? personne n'en doute. Que nous ne faisons pas un miracle ? nous le savions vraiment bien. Que dans une rotation imprimée, les disques supérieurs précèdent les disques inférieurs ? cela va sans dire. Cela va sans dire, et cela ne prouve rien : d'abord parce que l'obliquité du mouvement n'en résulte en aucune manière ; ensuite parce que l'action oblique, fût-elle manifestée, n'est pas mesurée ; enfin et surtout, parce que le phénomène de la rotation n'est pas celui que nous mettons en avant, n'ignorant pas qu'il prête aux objections, et qu'une loi nouvelle demande à s'appuyer sur des faits absolument incontestables.

Et voilà cependant la grande expérience qui a donné occasion de déclarer que tous les doutes étaient levés, qu'on pouvait enfin se débarrasser des « bandes d'illuminés » et de leurs questions importunes ! Dorénavant, on ne parlera plus, on ne répondra plus ! Après cette étude si complète, qu'examinerait-on encore ? La Société Royale de Londres, « qui n'a pas cru manquer à sa dignité » en s'occupant de choses pareilles, M. Faraday :

« qui est quelque peu honteux et confus » de s'être abaissé à une telle communication, les autres corps savants, qui n'ont rien examiné et rien dit, tous à l'unisson s'écrient par l'organe de M. Foucault : « — On a le droit de renvoyer comme incurables tous ceux qui resteraient inébranlables devant cette fine analyse... »

Prenons-y garde, les représentants des sciences exactes risquent de devenir, autant que faire se peut aujourd'hui, les inquisiteurs de notre temps. J'ai besoin de revenir, en finissant, à cette pensée qui a été mon point de départ. Les compagnies illustres, que tout le monde respecte et pour lesquelles j'éprouve (on peut m'en croire) autant de respect que qui que ce soit, se doivent et doivent au public de veiller sur elles-mêmes. L'autorité absolue porte à la tête, et nos savants exercent une autorité absolue. S'ils se laissaient entraîner à en abuser, si, persuadés qu'ils possèdent l'explication du monde visible, ils se refusaient à l'examen des faits nouveaux qui semblent ne pas rentrer dans leur explication, ils mettraient en péril leur légitime autorité. Les faits sont plus forts que les académies. Repoussés, niés, moqués, ils n'en subsistent pas moins, et c'est avec une opiniâtreté inexorable qu'ils réclament leur place au soleil. On ne les arrête pas en leur opposant des fins de non-recevoir, des appréciations passionnées ou des réfutations dérisoires.

Voilà ce que j'avais à cœur de dire. Le reste m'importe assez peu. Je ne tiens pas du tout à ce que les tables tournent et obéissent ; mais je tiens à ce qu'au-

cune tyrannie n'étouffe aucune vérité, quelle qu'elle soit. Je tiens à combattre les procédés sommaires et à maintenir, pour ma faible part, ce qui nous reste de liberté : la liberté dans le domaine de la pensée scientifique.

Ce sentiment seul a pu transformer en devoir ce qui n'a été d'abord qu'une distraction. Les comptes rendus de M. Foucault m'ont fait voir le côté moral, le côté philosophique et vraiment sérieux de la discussion. Je n'y serais pas entré à un autre titre; chacun doit faire son métier, et le mien est d'appliquer mon esprit à des études d'une nature fort différente.

Agréez, etc.

A. DE GASPARIN.

JOURNAL DE GENÈVE

19 août 1853.

Valleyres (Vaud), 15 août 1853.

Messieurs,

Je ne pensais nullement à vous importuner de nouveau au sujet des tables tournantes; mais plusieurs personnes s'étonnent qu'ayant affirmé dans vos colonnes la réalité du phénomène, je reste muet après l'insertion que vous avez cru devoir faire du dernier compte rendu des *Débats*, auquel vous avez donné le titre de « Conclusion de la discussion sur les tables ».

Vous êtes beaucoup trop justes pour me contester le droit de réclamer contre cette *conclusion*, et de maintenir la certitude, chaque jour plus évidente, des expé-

riences que j'ai eu l'honneur de vous communiquer. Ne craignez pas, d'ailleurs, que je recoure au mode de discussion employé par M. Foucault, qui parle de « scènes burlesques, de comédie, de bandes d'illuminés », et qui « renvoie aux incurables » ceux qui résistent à la démonstration de M. Faraday ! Je tiens à me respecter en respectant mes contradicteurs, et j'estime trop M. Foucault pour ne pas regretter cette tentative d'étouffer le débat sous les clameurs et les gros mots. Les faits auront aisément raison des injures ; c'est donc aux faits que j'en reviens.

Il faut, en premier lieu, écarter les fameux disques de M. Faraday. Tous les hommes qui réfléchissent ont déjà compris à quel point l'illustre savant a fait fausse route. A supposer même qu'il s'agit de la rotation (et nous n'avons garde de nous appuyer sur elle, parce qu'elle peut toujours être contestée), le déplacement des disques ne prouverait absolument rien. Qu'il y ait une force développée, c'est ce que personne ne nie ; nous ne prétendons pas faire des miracles. Que, dans le mouvement imprimé à l'ensemble, les disques supérieurs prennent les devants sur les inférieurs, c'est ce qui aura constamment lieu, par le fait même du mouvement, si perpendiculaire que soit d'ailleurs la position des doigts. Je ne vois qu'un moyen d'échapper à l'anathème de M. Faraday et à ses signes indicateurs : il faut que la table consente à rester immobile.

Mais laissons la rotation. Comme je vous le disais dans ma première lettre, à elle seule, elle n'est pas con-

cluante. Or nous ne devons nous arrêter, en pareille matière surtout, qu'aux observations absolument concluantes.

Celle qui me semble avoir au plus haut degré ce caractère, c'est l'obéissance de la table aux ordres prescrits mentalement. Voici comment nous nous y sommes pris afin de donner à ce genre d'expérience une rigueur scientifique.

L'expérimentateur chargé de recevoir le commandement des témoins et de le transmettre à la table par sa volonté non exprimée est placé devant le pied qu'il doit faire agir, en sorte qu'il ne puisse exercer sur lui aucune action de levier. Le chiffre des coups à frapper est communiqué par écrit, de telle sorte que les neuf autres expérimentateurs formant la chaîne n'en aient aucune idée et aucun soupçon. Enfin, ces expérimentateurs ont les yeux fermés pendant toute la durée de l'opération.

Les conditions étant ainsi réglées, on arrête que l'exécution parfaite des commandements non exprimés devra se renouveler dix fois, douze fois, trente fois de suite, sans aucun mélange d'erreurs, et l'on commence. Dix fois, douze fois, trente fois, les nombres communiqués par écrit sont frappés par le pied qu'ont désigné les témoins. Ces nombres sont impossibles à prévoir, tantôt très faibles, tantôt très considérables; parfois la malice des témoins y mêle un zéro, et les expérimentateurs s'alarment en voyant leur table demeurer immobile, quoiqu'elle ait reçu l'ordre de frapper le nombre de

coups pensé. Or il se trouve qu'en restant immobile contre leur désir, elle a ponctuellement obéi.

Quand l'expérience est terminée, on procède à la contre-épreuve. On essaye de réaliser, par fraude et au moyen de l'action musculaire, le phénomène qui vient d'être accompli sans aucune tension des doigts. L'un des témoins, disposé à contester et à contrôler sévèrement, se place devant le pied qu'il veut faire lever. Il lui ordonne de frapper le nombre de coups pensé par lui, il s'épuise en vains efforts pour amener son obéissance; le pied ne se soulève pas une seule fois. C'est bien pis encore si les autres personnes placées autour de la table cherchent à aider au succès en provoquant le mouvement du pied rebelle, car l'impulsion sera donnée, même quand le chiffre communiqué en secret se trouvera être zéro.

Tel est le fait principal; il ne dépendrait que de moi d'en joindre beaucoup d'autres. J'évite de le faire: il importe que la discussion ne s'écarte point. Les données du problème sont celles-ci: un certain nombre de personnes (tout le monde ne réussit pas également) font obéir à coup sûr et par un commandement muet un pied sur lequel elles n'ont aucune action; elles font sans effort, pendant toute la durée du phénomène, ce que leurs efforts ne sauraient obtenir en dehors du phénomène. Est-ce clair?

J'ai dit que tout le monde ne réussissait pas également, Nous avons profité de cette observation pour tenter la mesure des forces relatives: à l'expérimentateur le plus

puissant, nous avons opposé successivement les autres. Le premier l'a constamment emporté, jusqu'au moment où l'on a réuni deux volontés contre la sienne.

Ainsi a est chargé secrètement de faire frapper 28 coups, b est chargé secrètement de l'arrêter à 18; a l'emporte, et les 28 coups s'achèvent, quoique affaiblis à partir de 18. On fait maintenant l'inverse : b est chargé secrètement de faire frapper 18 coups; a est chargé secrètement de l'arrêter à 7; a l'emporte encore, et le chiffre 7 ne peut être dépassé. Enfin a est chargé secrètement de faire frapper 32 coups, tandis que b et c réunis sont chargés secrètement de l'arrêter à 20. Il arrive souvent alors que ces deux forces n'équivalent pas encore à celle de a et que la table achève le nombre 32; mais si à b nous ajoutons c , par exemple, représentant une puissance supérieure à celle de c , a est vaincu par cette nouvelle coalition, et à partir de 20, la table demeure immobile.

On va crier à la magie! au miracle! toute loi nouvelle semble être un prodige. Or je tiens à rassurer ceux qui s'alarment ainsi. Nous ne sortons pas le moins du monde du domaine des *faits naturels*.

La meilleure preuve, c'est que notre sorcellerie ne résiste pas au contact d'un morceau de verre. Au milieu de la rotation la plus énergique, pendant que tous les yeux sont fermés, approchez un morceau de verre de la table, et elle se modérera comme gênée dans son mouvement; posez-le au milieu de la table, et elle s'arrêtera complètement; posez-le sur un des côtés de la table, et

l'autre côté se soulèvera sur-le-champ, comme si le fluide ne pouvant plus circuler dans le voisinage du verre, refluait et s'accumulait avec puissance dans la région opposée.

Ici encore, l'illusion n'est guère admissible ; car les yeux des expérimentateurs sont fermés, et, en remplaçant à leur insu le verre par un morceau de carton ou par un livre, en le posant de la même manière sur la table, on n'obtient ni arrêt ni soulèvement.

Je n'aurai garde de risquer une explication ; ce n'est pas mon affaire. Constater les faits et maintenir une vérité qu'on veut étouffer, c'est toute ma prétention. Je ne résiste cependant pas à la tentation de montrer à ceux qui nous traitent d'illuminés ou de sorciers que l'action dont il s'agit comporte une interprétation très conforme aux lois ordinaires de la science.

Supposez un fluide, émis par les expérimentateurs et principalement par quelques-uns d'entre eux ; supposez que la volonté détermine la direction du fluide ; vous comprendrez déjà la rotation et le soulèvement de celui des pieds vers lequel afflue à chaque acte de volonté un excès de fluide. Supposez que le verre fasse fuir le fluide, vous comprendrez que le verre placé au milieu de la table interrompe la rotation, et que le verre placé sur un des côtés amène l'accumulation du fluide dans l'autre côté, qui se soulève alors.

Encore une fois, je n'affirme rien, je n'indique même rien ; mais je montre qu'il y a des explications possibles en dehors du sortilège ou du miracle.

Le miracle, ai-je dit, serait-il réellement nécessaire de répondre à ceux qui prétendent comparer l'obéissance des tables aux miracles de la Bible, qui ne voient pas d'abîme entre l'action momentanée que j'exerce sur un meuble étranger à la pensée, mis en jeu par une sorte de galvanisme, par une force qui va cesser en le laissant aussi inerte qu'il était auparavant, et l'acte souverain de celui qui, communiquant la vie et la force, crie à Lazare : « Lève-toi ! » au paralytique : « Charge ton petit lit et marche ! »

Je n'ai garde d'insister. Les tables ne comprennent pas ; les tables ne devinent pas ; les tables sont entièrement passives ; les tables frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer ; je sais que nos expériences, consciencieuses et répétées, ont constaté qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels. Elles ne sont ni si admirables ni si criminelles qu'on les a faites.

Elles n'ont mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Je vous prie de croire, messieurs, etc.

A. DE GASPARIN.

L'ILLUSTRATION

Valleyres, 18 novembre 1853.

Monsieur le rédacteur,

Votre correspondant des montagnes du Vivarais a trouvé piquant de me donner place, dans sa lettre sur les Esprits frappeurs, à côté de *l'Univers*, de M. l'abbé Maynard et de M. Victor Hennequin. Après avoir raconté les exploits de ces Esprits et s'en être très justement moqué, il ajoute : « A la frontière française, à Genève, ils racontent à M. le comte Agénor de Gasparin les infamies du papisme. »

Il me semble que, lorsqu'on met un homme en scène, il serait juste de s'assurer qu'on ne lui fait pas dire précisément le contraire de ce qu'il a dit. Or, voici le langage que j'ai tenu au sujet des prétendues divinations des tables tournantes :

Ma lettre au *Journal des Débats* (numéro du 30 août) renferme les phrases suivantes : « Je me suis arrêté aux faits, qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer et qui révèlent une loi jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore en grande partie l'organisation réelle de l'univers. Une loi, ai-je dit; et, en effet, il n'est question ni de divination, ni de miracles, ni de magie. Les tables ne devinent rien... Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles... Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur... On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des maléfices, à une influence diabolique!... Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges, ni démons évoqués. Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout. Qui en doute? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que les charlatans s'en emparent. Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. »

Ma lettre au *Journal de Genève* (numéro du 19 août) se terminait ainsi : « Les tables ne comprennent pas; les tables ne devinent pas; les tables sont entièrement passives et frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer; je sais que nos expériences consciencieuses et répétées ont

constaté qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels. »

Comment faudra-t-il donc s'exprimer, si, après avoir parlé de la sorte, on court encore le risque d'être confondu avec les sectateurs abusés des Esprits et avec les évocateurs de morts illustres ou non illustres !

J'ai pris une position spéciale. Bonne ou mauvaise, c'est la mienne, et je prétends la garder. J'ai repoussé, de toute la puissance d'une conviction et d'un dégoût qui ne seront pas surpassés, cette recrudescence de superstitions, de révélations sataniques et de fausse sorcellerie dont l'absurdité ne tardera pas à être démontrée. J'ai dénoncé, avec l'énergie d'un cœur dévoué quand même à la cause de la vérité, l'intolérance scientifique qui condamne sans examen, qui cherche à étouffer sous les anathèmes et sous les sarcasmes un phénomène physique qui la gêne.

Entre la constatation d'une loi de l'ordre naturel et les prétentions surnaturelles, il n'y a pas seulement une distinction, il y a une opposition essentielle. Cela est si vrai, que la direction ridicule prise, en général, par les expériences des tables tournantes tient essentiellement au refus d'examen promulgué au nom des savants. Les choses aussi bien que les personnes tendent à devenir ce qu'on suppose qu'elles sont. La route de l'étude scientifique une fois fermée, on s'est jeté dans une route différente, afin de trouver une explication aux faits ; car les faits sont là et rien ne saurait les supprimer.

Les faits sont là, ai-je dit, et il est bien temps de leur rendre leur vraie place, leur vrai caractère, leur dignité. Tout ceci me prouve que je ne dois pas hésiter plus longtemps à publier le résultat de mes recherches. On y verra qu'il n'est plus permis de mettre en doute l'existence d'un fluide ou d'un agent physique quelconque qui obéit à la volonté et imprime à des corps inertes certains mouvements prescrits par elle. J'ai une manière bien concluante de rendre inutiles les fameux disques de M. Faraday, c'est de supprimer entièrement le contact, de déterminer ou la rotation ou le soulèvement des pieds de la table *sans qu'elle soit touchée par aucune des mains qui forment la chaîne au-dessus d'elle*. Je suppose qu'en présence d'un tel résultat, on ne nous parlera plus d'impulsion mécanique ou d'action musculaire inconsciente !

Je suppose aussi qu'on ne nous parlera plus d'Esprits ou de démons, et qu'ainsi nous rentrerons enfin dans la voie scientifique, qu'il eût été plus simple et plus loyal de prendre sur-le-champ. Nous y aurions tous gagné. Il y aurait eu moins d'insultes prodiguées et moins de superstitions mises en jeu.

Agréer, monsieur, etc.

A. DE GASPARIN.

TRENTE ANS APRÈS

Par M. THURY,

Professeur à l'Université de Genève.

Les trente-trois années qui nous séparent du temps de l'épidémie des tables tournantes, et de la première publication du livre sérieux de M. Agénor de Gasparin, n'ont amené aucun progrès dans la connaissance des phénomènes sur lesquels l'auteur du livre s'était efforcé d'attirer l'attention des physiciens.

Cependant la question n'est pas morte, nous en avons la certitude. Son heure n'est pas venue, parce qu'il n'existe pas encore, dans la science actuelle, des faits qui l'appellent, l'éclairent, et lui donnent sa valeur propre. Le temps viendra où un édifice sera construit sur les pierres d'attente posées en 1834.

Trente années sont un court espace : bien d'autres découvertes sont attendu davantage, depuis le moment où le fait capital sur lequel elles reposent est venu à

la lumière, jusqu'au jour où il a reçu de quelque homme de génie l'impulsion du développement.

A notre époque de vulgarisation de la science, il était difficile que les premiers faits constatés échappassent à l'appréciation des hommes qui se sont fait une spécialité de communiquer au grand public le résultat des travaux journaliers des savants. M. L. Figuiet a tenté cette appréciation dans le second volume de son ouvrage intitulé : *les Mystères de la science*, pages 571 à 579.

En reconnaissant les difficultés très grandes qu'offre la vulgarisation de tels sujets, il nous est impossible d'accepter sans protestation le procédé de discussion suivant :

M. Figuiet se débarrasse sommairement et dédaigneusement de tout ce qui le gêne, en vue des explications qu'il se propose de donner.

1). Il passe entièrement sous silence l'une des expériences fondamentales de Valleyres, décrite par M. A. de Gasparin à la page 87 de notre opuscule sur les tables tournantes ¹. Dans cette expérience, le mouvement *avec contact des mains* avait lieu dans un sens où l'effort musculaire ne pouvait absolument pas le produire.

1. *Les Tables tournantes, considérées au point de vue de la question de physique générale qui s'y rattache*, par M. Thury, professeur à l'Académie de Genève, in-8° de 64 pages. Genève 1855. Librairie S. Kessmann. — Epuisé. — Je profite de l'occasion actuelle pour dire que je n'aurais rien à changer aujourd'hui au contenu de ce petit ouvrage. Les affirmations qu'il renferme, et les réserves que j'avais faites, conservent dans ma pensée la même valeur.

2). M. L. Figuier nie à priori le mouvement *sans contact des mains* et objecte qu'il pourrait y avoir eu quelque fraude. Mais il se tait entièrement sur une expérience décrite avec détail (*A. de Gasparin, Tables tournantes. Introduction, page xx*), et dans laquelle toute fraude était manifestement impossible.

Il me sera permis de réparer quelque peu la double omission du savant français, en revenant avec détail sur chacun des points fondamentaux qu'il néglige.

I. Action mécanique des mains, rendue impossible,

L'effet à produire consiste à soulever un corps lourd, en touchant seulement la face supérieure horizontale.

Les phénomènes de cet ordre exigent une préparation de l'opérateur, qui doit être en état de déterminer immédiatement la gyration ou le balancement d'une table. On a toujours mis en œuvre plusieurs opérateurs à la fois, pour disposer d'une plus grande puissance.

L'appareil que j'avais fait construire pour ces expériences était une table ronde, ayant un plateau de 81 centimètres de diamètre ¹ et un pied central trifurqué à sa partie inférieure. Cette table pouvait tourner comme une table ordinaire, et servir ainsi pour la préparation nécessaire des opérateurs. Mais la table

1. M. Thury, *Tables tournantes*, p. 13.

était construite de telle manière qu'à un moment donné elle pouvait se transformer instantanément dans l'appareil que je vais décrire.

Le sommet du trépied est devenu le point d'appui d'un levier semblable à une balance, et pouvant osciller librement dans un plan vertical. L'une des extrémités du levier porte le plateau circulaire de 0^m84 de diamètre ; l'autre extrémité, une caisse, pouvant recevoir des poids destinés à équilibrer une fraction donnée du poids du plateau. — Le plateau porte un seul pied central reposant sur le plancher, sur lequel il exerce une pression qui n'a jamais été plus petite que 1/4 kilog. mais que l'on peut augmenter à volonté jusqu'à 4 kil. 27 en enlevant les poids renfermés dans la caisse. Les chiffres ci-dessus expriment naturellement la force qui serait nécessaire pour soulever verticalement le plateau.

On détermina premièrement la valeur de la force totale de soulèvement produite par l'adhésion minime des doigts de tous les opérateurs, sur le plateau poli, non verni, de la table ronde. Cette force fut trouvée très inférieure à 1/4 kilogramme. On essaya inutilement de soulever le plateau presque équilibré, en mettant en jeu la réaction élastique du bois. Ces essais préliminaires terminés on procéda à l'expérience.

Les opérateurs, convenablement préparés, comme il a été dit, posent délicatement leurs mains sur la face supérieure du plateau à quelque distance du bord ; puis, tous ensemble, ils soulèvent les mains, et le plateau suit.

Six opérateurs, agissant ensemble, soulevèrent le poids maximum de 4 kil. 27 ; cinq ne purent y réussir. Ces expériences, faites le 15 novembre 1854, furent répétées à plusieurs reprises, le même jour, avec les résultats mentionnés ci-dessus.

M. Edmond Boissier, le botaniste, ancien capitaine d'artillerie, assistait aux expériences et les contrôlait avec soin. Selon la recommandation que je lui avais adressée, au moment où l'on s'attendait à commencer une expérience, il procéda inopinément à l'inspection des mains, qui furent trouvées nettes comme on s'y attendait.

M. Figuié pensait-il introduire convenablement ses lecteurs à l'intelligence des phénomènes dont il trace l'histoire, en décrivant ainsi les tables tournantes (*Mystères, II, p. 503*). « Cinq ou six personnes, plus ou moins, sont assises devant une table de bois, ou de préférence un guéridon très léger, dont les pieds sont garnis de roulettes, pour qu'il n'éprouve que la moindre résistance possible dans son mouvement. Si le parquet de la salle est ciré, le frottement des roulettes contre sa surface devient presque nul. Toutes les conditions sont alors réunies pour assurer le succès de l'expérience, en raison de la très faible impulsion mécanique qui suffit pour mettre en mouvement un guéridon léger, glissant sans obstacle sur une surface polie. »

Eh bien, non, ce n'est pas cela ; tout autre est le caractère vrai du phénomène. Les tables ne marchent pas

comme sur des roulettes; souvent dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-dire avec le minimum de résistance, elles refusent de marcher. C'est tout ou rien: elles demeurent passivement immobiles, ou bien elles s'emportent, non pas sans doute avec une force indéfinie, mais avec une puissance telle, que les inégalités du plancher, la présence ou l'absence de roulettes, jouent un rôle absolument secondaire. Peut-être les roulettes nuisent-elles plus qu'elles ne servent. A Valleyres le plancher était très peu uni, et les tables n'avaient point de roulettes, à l'exception d'une seule table à quatre pieds, dont on s'est rarement servi.

II. *Les mouvements sans contact.*

M. Figuiet se croit autorisé à nier *a priori* la possibilité du résultat principal des expériences de Valleyres. Le mouvement des corps inertes sans le contact des mains est, suivant lui, une impossibilité manifeste, dont il se débarrasse préalablement, ce qui facilite beaucoup l'application de ses propres théories.

Quand l'impossibilité d'une chose est démontrée, on peut, il est vrai, se débarrasser de cette chose, sans se donner la peine d'examiner les preuves à l'aide desquelles des hommes ignorants pensent l'établir. Les preuves, dans ce cas, ne peuvent être qu'illusoires.

Mais comment M. Figuiet, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire des sciences, peut-il oublier que les faits

réellement nouveaux, c'est-à-dire sans connexion évidente avec ce qui était connu auparavant, se montrent toujours avec le caractère d'impossibilités apparentes manifestes ? On se demande alors quel est le vrai critère à l'aide duquel on peut reconnaître qu'une chose est impossible. Il ne saurait y en avoir d'autre que l'existence d'une démonstration d'impossibilité. Quand cette démonstration n'existe pas, l'impossibilité est un simple préjugé.

Dans le cas actuel, où serait la démonstration de l'impossibilité des mouvements sans contact ? Il y a des forces qui meuvent les corps à distance (ce qui ne veut pas dire sans intermédiaires); tels sont l'électricité et le magnétisme. La volonté, qui est *une force de détermination*, agit sur quelques parties du système nerveux, suivant un mode qui est parfaitement inconnu.

Il résulte de l'ignorance où nous sommes de ce mode, que personne ne peut affirmer l'impossibilité d'une action de la volonté sur la matière en général, dans certaines conditions spéciales. On peut seulement objecter que cela ne s'est jamais vu ou du moins n'a jamais été constaté d'une manière certaine. Sommes-nous donc requis de nier la *possibilité* de tout fait qui n'a pas encore été sûrement observé ? ce serait la fin de tout progrès scientifique.

Un semblant de démonstration de l'impossibilité des mouvements sans contact, consisterait, à présenter ces mouvements comme un effet sans cause, en affirmant qu'il n'y a pas de force dépensée. Mais il est facile de

répondre que la fatigue des opérateurs, pour un même effet produit, est bien plus grande dans le mouvement sans contact que par une action musculaire produisant le même résultat. Il y a donc plus de force dépensée dans le premier cas, et il s'agit seulement d'un emploi différent de la force. Les nerfs et les muscles qui, d'ailleurs, n'existent pas chez les animaux très inférieurs, représentant seulement la matière spécialisée en vue de la meilleure utilisation possible de la force.

J'admets pleinement que les faits nouveaux sortant des analogies connues, doivent être établis de la manière la plus sûre, et sans équivoque possible. Admettez que cette condition ne fut qu'à peu près remplie dans le cas actuel ; encore cela serait-il suffisant pour justifier un examen attentif, plus scientifique et plus intelligent qu'un sommaire dédain.

La recherche scientifique est, d'ailleurs, toujours progressive, ce n'est jamais du premier saut que l'on atteint à la connaissance parfaite. Les conditions dans lesquelles se produit un phénomène, les conditions précises, nécessaires et suffisantes pour qu'il se montre, souvent complexes, peuvent n'être que le dernier résultat des investigations. Il n'est donc pas raisonnable d'exiger, sous prétexte de déterminisme, que tout fait nouveau puisse être constamment amené à volonté par l'expérimentateur. Quand le fait se produit, on le constate et on l'étudie. S'il fallait ne tenir aucun compte des premières observations, toute recherche ultérieure deviendrait impossible, et les sciences d'observation n'existeraient pas.

C'est donc une exigence injustifiée que formulé M. Figuiér, lorsqu'il reproche à M. de Gasparin de n'avoir pu, dans quelques circonstances, reproduire le phénomène du mouvement des corps inertes sans le contact des mains. Deux facteurs pouvaient manquer, la connaissance exacte des conditions du phénomène, et la force nécessaire pour le produire. Mais ces résultats négatifs laissent intacts les faits positifs antérieurement constatés.

Ceux-ci existent-ils réellement ?

Dans les expériences dont j'ai été témoin à Valleyres dans l'année 1854, je ne connaissais pas toutes les personnes qui prêtaient leur concours à M. de Gasparin, c'est pourquoi j'ai constamment exclu des résultats notés comme valables, toute expérience dans laquelle la fraude eut été seulement possible. Il me fut donc parfaitement indifférent, au point de vue de la certitude des faits constatés, d'entendre dire plus tard à quelques personnes du dehors que l'on soupçonnait des amis trop zélés d'avoir aidé au mouvement des tables.

On trouvera tout le détail des faits dont je fus témoin, dans le petit mémoire que j'ai publié en 1855 sous le titre indiqué plus haut.

Il me sera permis de rappeler seulement ici trois expériences, qui me semblent être parfaitement suffisantes pour établir le fait du mouvement des corps inertes sans le contact des mains.

J'ai été témoin des deux premières, et la troisième, que j'avais suggérée, a été faite sous les yeux d'hommes de science bien connus.

Les expériences où l'action des mains s'exerce à distance et celles de soulèvement sont les plus difficiles à réussir. Elles doivent toujours être précédées de celles avec contact, servant comme exercice préparatoire propre à développer puissamment chez les expérimentateurs cet état particulier qui est une des conditions essentielles de l'apparition des phénomènes. Il est, du reste, indifférent que la préparation se fasse sur une autre table. Quand elle avait lieu sur le même meuble, la période de préparation était séparée de celle de l'action finale par un moment d'arrêt, pour éviter l'objection fondée sur l'existence d'un mouvement acquis.

Première expérience. — Table ronde de 82 centimètres de diamètre, à trépied, sans roulettes. Plancher très peu lisse ; un effort de 2 à 3 kilogrammes appliqué tangentiellement sur le bord du plateau, est nécessaire pour donner au meuble un mouvement de rotation.

Action de 8 à 10 personnes réunies. Je place mon œil et le maintiens dans le prolongement du plateau, pour m'assurer de l'absence de contact des doigts, qui se tiennent à deux ou trois centimètres de la surface du meuble. — En même temps, M. Edmond Boissier surveille le trépied et la surface inférieure du plateau. Puis nous répétons l'expérience en échangeant les rôles. On ne surprend aucun contact des opérateurs avec la table qui tantôt se balance, tantôt tourne autour d'elle-même, d'un demi-tour à un tour ou deux. Cependant la surveillance complète est un peu difficile à cause du grand nombre des opérateurs. Cet

inconvenient n'existe plus dans l'expérience suivante.

Deuxième expérience. — Deux personnes seulement, madame de Gasparin et madame Doxat, entraînent, sans le toucher, un guéridon qui tourne et se balance sous leurs mains, tenues à deux ou trois centimètres de distance du plateau. Ayant réussi à voir constamment l'espace libre entre les mains et la surface du guéridon, je suis sûr qu'il n'y a pas eu de contact, pendant quatre ou cinq révolutions du meuble.

Cette expérience m'a si vivement frappé, qu'aujourd'hui encore, à trente-trois ans de distance, je la revois comme au jour où j'en fus le témoin. Aucun doute n'était plus possible, le mouvement des corps inertes par l'effet de la volonté humaine, et sans action mécanique directe, était donc bien un fait réel. Et puisque ce fait existe, *il est possible*, malgré toutes les objections que l'on peut faire *a priori*.

Troisième expérience. — Rapportée par M. de Gasparin dans son livre sur les tables (avant-propos, p. 21). — Une couche très légère de farine a été répandue sur la table en repos, presque instantanément, à l'aide d'un soufflet à soufrer la vigne. L'action des mains placées à distance a entraîné le meuble. Puis on a fait l'inspection de la couche de farine qui était demeurée vierge de tout contact. On s'était assuré que le moindre attouchement laissait des traces apparentes sur la couche de farine, et que les ébranlements et les secousses ne suffisaient pas pour faire disparaître ces traces. Cette troisième expérience a eu pour témoin et pour contrôleur

scientifique le comte de Gasparin, membre de l'Académie des Sciences de Paris, et ancien ministre. Répétée à plusieurs reprises et dans des jours différents elle a toujours donné les mêmes résultats.

En face des témoignages qui précèdent, pour nier le mouvement sans contact, il faudrait admettre l'une ou l'autre des deux hypothèses suivantes :

1). — De la part des expérimentateurs scientifiques, MM. Agénor de Gasparin, Edmond Boissier, le célèbre botaniste, M. Jaïn, docteur en médecine, comte de Gasparin, de l'Académie des sciences, enfin l'auteur de ces lignes, — une dose d'aveuglement ou de bêtise dépassant toute mesure ?

2). — Ou bien de la part des mêmes personnes, une mauvaise foi concertée, une entente perfide, en vue de tromper le public ?

J'aime mieux croire que c'est M. Figuiet qui se trompe.

Il fait erreur aussi, mais involontaire, en disant que M. de Gasparin est le seul auteur sérieux qui ait affirmé le mouvement des tables opéré sans contact matériel.

M. Frédéric de Rougemont, en mai ou juin 1853, obtenait des effets semblables. Au Valentin, près d'Yverdon, cinq personnes assises autour d'une table légère tenaient leurs mains à trois quarts de pouce au-dessus du plateau. La table tourna, *les opérateurs demeurant immobiles*. L'épreuve fut répétée à plusieurs reprises avec le même succès. On s'assurait avec la

lumière si aucun doigt ne reposait sur le plateau, et l'on surveillait aussi les pieds ¹.

M. de Rougemont était un homme d'une grande valeur intellectuelle et morale, et l'une des meilleures gloires de notre Suisse romande.

L'auteur de ces lignes, qui, d'ailleurs, ne s'est jamais exploité lui-même au profit de sa réputation, comme ses amis le savent, avait tout à perdre pour sa carrière scientifique, à se faire connaître comme témoin d'un phénomène aussi étrange que le mouvement sans contact. Il l'a fait, parce que le premier devoir d'un homme de science est de rendre témoignage à la vérité.

Après cela, ici comme en d'autres occasions, après avoir dit tout ce qu'il avait à dire, il s'est tu, sans répondre aux critiques, lorsqu'il était seul intéressé, et sans se laisser distraire d'autres occupations urgentes par une préoccupation trop exclusive attribuée à chacun de ses anciens travaux.

1. M. Thury, *les Tables tournantes*, p. 16.

